Pour Valentin,
mon petit-fils de cœur

PIERRES ET LETTRES VERVIÉTOISES

Du même auteur

La presse verviétoise de 1818 à 1850, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1978, 370 p.

La presse verviétoise de 1850 à 1914, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1982, 560 p.

Histoire des métallurgistes verviétois, Liège, Fondation A. Renard, 1982, 242 p.

Histoire des Fédérations socialistes de Soignies et de Thuin, Bruxelles, PAC, 1985, 208 p.

Pierre Fluche et le mouvement ouvrier verviétois sous Léopold II, Tubize, GammaPress, 1997, 404 p.

Les Wallons et la réforme de l'Etat, 2ème édition, Charleroi, Institut Jules Destrée, 1998, 232 p.

Mourir sur l'échafaud, Liège, Editions du Céfal, 2005, 156 p.

1906. Une saga verviétoise, Verviers, Editions des Champs, 2006, 400 p.

L'Athénée de Verviers et ses devanciers, Verviers, ARV, 2007, 240 p.

Trente ans aux fourneaux de Clio, Verviers, Editions des Champs, 2008, 351 p.

La chapelle St-Lambert et l'ancien couvent des Sépulchrines à Verviers, Namur, IPW, 2010, 60 p.

(suite page 343)

Choix de textes présentés par Freddy JORIS

PIERRES ET LETTRES VERVIETOISES

Le patrimoine du Pays de Vesdre sous la plume des écrivains

2011
Comité scientifique d'Histoire de Verviers

L'édition de cet ouvrage a été soutenue par le Ministre wallon du Patrimoine, la Province de Liège, la Ville de Verviers et la Commune de Dison



© CSHV, Verviers, pour les commentaires. Toutes les citations des textes n'étant pas encore tombés dans le domaine public sont faites avec l'accord des auteurs (ou leurs ayants-droit) et / ou de leur éditeur lorsqu'ils ont pu être contactés, ce qui a été chaque fois tenté.
D/2011/11.305/4 (Editions des Champs)

INTRODUCTION

Vieilles pierres et belles lettres ont souvent fait bon ménage. Ainsi, un des premiers professionnels de la conservation monumentale fut, en France, Prosper Mérimée, qui posa les fondements du service des Monuments historiques en 1834, alors que lui-même n'avait pas trente ans. Le futur auteur de *Carmen* et de tant d'autres nouvelles fut aussi de ceux qui, déjà, conseillaient de s'appuyer sur d'autres gens de lettres dans la lutte contre le vandalisme, lorsqu'il écrivait à un ami : « à votre place, je ne me laisserais pas canuler par ces canailles du conseil municipal. Morbleu ! Mettez-leur le feu au cul. Vous avez une admirable invention au moyen de laquelle on vient à bout de monstres bien plus durs que ceux que dompta Hercule, c'est la presse »[1].

A la même époque, et au même âge, Victor Hugo faisait entrer, lui, les monuments dans la littérature avec *Notre-Dame de Paris*, publié en 1831. Comme l'écrivit un de ses critiques pourtant parmi les plus impitoyables, Edmond Biré, « n'y eût-il dans le livre de Victor Hugo que la cathédrale animée, vivante, indestructible comme sa sœur, la cathédrale de pierre ; n'y eût-il que cette résurrection du vieux Paris avec ses rues étroites, ses maisons surplombantes, ses églises et ses mille clochers, avec ses effets de lumière et d'ombre aussi magiques que ceux de Rembrandt, avec ses mendiants plus déguenillés, plus fantastiques, plus grouillants que ceux de Callot, ce roman serait encore une œuvre de premier ordre »[2].
Dès l'année suivante, Hugo entamait une véritable croisade contre la disparition des monuments médiévaux. En 1832, dans un article de la *Revue des deux mondes*, il reprécisait ainsi sa pensée : « il n'y a peut-être pas en France à l'heure qu'il est, une seule ville où ne se médite, se commence ou ne s'achève la destruction de quelque monument historique national, soit par le fait de l'autorité centrale, soit par le fait de l'autorité locale, soit du fait des particuliers. Le moment est venu où il n'est plus permis à qui que ce soit de garder le silence, il faut qu'un cri

universel appelle enfin la nouvelle France au secours de l'ancienne. Tous les genres de profanation, de dégradation et de ruine menacent à la fois le peu qui nous reste de ces admirables monuments du Moyen Age, auxquels s'attachent la mémoire et la tradition du peuple »[3].

Cent trente ans plus tard, c'est un autre grand nom de la littérature française, André Malraux, qui faisait voter en 1962 la très importante loi sur les quartiers anciens, permettant de protéger, au-delà des monuments les plus remarquables, des secteurs entiers à sauvegarder : « Aujourd'hui, déclarait André Malraux devant l'Assemblée nationale, les nations ne sont plus seulement sensibles aux chefs-d'œuvre : elles le sont à la seule présence de leur passé, un passé dont l'âme n'est pas faite que de chefs-d'œuvre. En architecture, le chef-d'œuvre violé risque d'être un chef-d'œuvre mort. Le palais de Versailles, la cathédrale de Chartres, entourés de gratte-ciel, n'appartiendraient qu'à l'archéologie. Sous peine de chasser des quais de Paris le génie de Daumier et l'ombre de Baudelaire, il faut conserver des maisons qui n'ont de valeur qu'en fonction de leur ensemble. Le décor qui prolonge un rêve que Paris dispense au monde, nous voulons le protéger à l'égal de nos monuments »[4].

Pas de Mérimée, de Hugo ou de Malraux en Wallonie, mais des démarches similaires aux mêmes époques : en 1835, création de la Commission des Monuments et Sites ; un peu moins de cent cinquante ans plus tard, à l'initiative du Verviétois Melchior Wathelet, alors chargé de l'Aménagement du Territoire au sein du jeune Exécutif régional wallon, définition des périmètres d'une série de centres anciens protégés en milieu urbain, avec publication pour chacun d'eux d'un *Atlas du patrimoine architectural* et imposition d'une série de garde-fous pour empêcher les déstructurations du tissu ancien. En Wallonie comme en France, les mêmes réticences aussi des élus locaux, contre lesquels pendant longtemps les politiques de protection du patrimoine durent alors être imposées depuis un autre niveau de pouvoir, comme le soulignaient Mérimée ou Hugo.
C'est ainsi que Verviers, pourtant déjà bien saccagée par les folies urbanistiques des années 70, refusa néanmoins que le centre ancien envisagé par la Région, qui lui paraissait trop vaste, soit officiellement délimité et protégé, ce qui facilita encore bien des destructions regrettables jusqu'à la fin du siècle.

Peu après cette étape (manquée pour Verviers), la politique de protection des monuments et des sites architecturaux ou naturels était détachée en 1989 de la Communauté, où elle dépendait jusque là et depuis toujours de la Culture

comme dans tous les autres pays, pour être transférée à la Région wallonne. Quatre ans plus tard, le Tourisme quittait à son tour le giron communautaire pour la Région, mais pour y être intégré, lui, à l'Economie, avant de redevenir un secteur plus autonome voici deux ans. Or ces dix dernières années au moins, les appels à davantage de collaborations, de synergies, voire d'intégration entre ces trois politiques – Culture, Patrimoine et Tourisme - n'ont pas manqué : ils ont régulièrement figuré au programme de tous les partis ou presque puis de toutes les coalitions régionales et communautaires, ce qui n'a pas empêché tout aussi régulièrement ces mêmes partis à partir de 1999 également, une fois les accords gouvernementaux conclus, de distribuer ensuite ces trois matières entre des ministres différents et des familles politiques rivales bien souvent.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer les initiatives prises par plusieurs Ministres wallons en charge du Patrimoine, ces dernières années, pour favoriser sur le terrain les rapprochements souhaités entre Patrimoine et Culture. Ce fut le cas lors du choix du thème des Journées du Patrimoine de 2001, bien qu'en filigrane seulement, par Jean-Claude Van Cauwenberghe, qui avait retenu « Itinéraires au fil des Idées » en songeant à l'ouverture vers les bibliothèques, les lieux de savoir, d'enseignement et de culture davantage qu'au patrimoine religieux. Plus net, mais toujours fort vaste, fut le thème des Journées 2008, « Patrimoine et Culture », choisi par Jean-Claude Marcourt. Enfin, les Journées du Patrimoine 2011 ont été explicitement orientées par Benoît Lutgen vers les liens entre une politique communautaire – la langue française – et la politique régionale, sur le thème « Des Pierres et des Lettres », dans lequel s'inscrit clairement cet ouvrage.

Egalement à l'initiative ministérielle, un autre volume a déjà vu le jour en février de cette année sur le même thème, sous le titre *Suivez mon regard* et sous la direction d'Armel Job et du Verviétois (eh oui, encore un, d'origine en tout cas) Christian Libens. Ainsi que l'écrivaient les coordinateurs du livre dans la présentation de celui-ci, « monuments, traditions, culture, sites ruraux et urbains : la maison Wallonie possède un considérable patrimoine, qu'il soit soigneusement rangé, entretenu, briqué dans la « belle place » ou qu'il meuble de son mieux notre quotidien. Cette bonne demeure s'honore tout autant du nombre remarquable d'écrivains et d'artistes qu'elle abrite et accueille. Parmi eux, quarante auteurs et quarante illustrateurs se sont plu, l'espace d'un recueil, à exercer leurs talents sur les biens de famille. Chaque écrivain, épaulé d'un complice plasticien, a fait son choix dans le vaste fonds domestique et a laissé

courir son imagination. Pas de traité d'archéologie, pas de guide touristique et surtout pas de plaidoyer nationaliste ! Quarante poèmes, fictions, évocations, en ricochet sur un fragment de Wallonie. Pour le plaisir ! Suivez mon regard, nous disent les auteurs. Suivons-les à travers les cinq provinces, nous découvrirons que le patrimoine n'est pas un bloc de granit figé dans le silence des siècles. Le patrimoine parle. Il ne radote pas, il dialogue avec nous et suscite sans cesse des rêves insolites, des idées nouvelles, de l'espoir pour les hommes d'aujourd'hui ».

C'est un peu la même démarche qui m'a guidé ici, mais à l'échelle verviétoise, l'aspect historique en plus et l'écriture « de commande » en moins, ceci n'étant en rien péjoratif pour les quarante auteurs ci-dessus comme l'a d'ailleurs montré le verdict du public qui a fait bon accueil au recueil de Job et Libens. Ici, fort de plus de trente-cinq années de fréquentation de la presse locale ancienne et du Fonds régional de la Bibliothèque communale, j'ai tenté, avec l'aide pour les périodes les plus récentes des guides de Joseph Delmelle, d'Armand Carabin et de Guy Delhasse[5], de rassembler sans prétendre être exhaustif un maximum de textes d'écrivains (je vais y revenir) évoquant le patrimoine verviétois encore présent (sauf exception) au sens large des termes.

Patrimoine au sens large : non seulement les monuments reconnus comme tels (classés ou répertoriés) mais aussi les ensembles architecturaux, les quartiers qui en sont le décor – et notre décor – quotidien, mais encore les paysages naturels qui forment une part substantielle de ce patrimoine collectif. L'une ou l'autre exception – comme ce texte de Blavier évoquant la « clientèle » de sa Bibliothèque – confirmera la règle qui veut ici que l'on ne parle que des murs, non des mœurs. Verviers au sens large : c'est-à-dire l'agglomération entière en ce compris Dison bien sûr, comme le bon sens l'aurait voulu en 1976 si les découpages électoraux ne l'avaient pas emporté dans ce dossier comme dans tant d'autres, mais aussi avec Pepinster à l'Ouest et Dolhain-Limbourg à l'Est en poussant même jusqu'à la limite de Jalhay : « chez nous », comme le dit bien le poème de Joseph Gélis qui ouvre ce recueil, cela va ici de Tancrémont à la Gileppe.

Quels écrivains ? De grands noms d'hier, de France ou d'ici : Hugo bien sûr, (comment y échapper ?), les frères Pirenne, Maurice et Henri, un autre Henri, Davignon, un troisième, déjà moins connu, Guilbeaux, ou encore Luc Hommel… La pléiade des plumes alertes du XIXème siècle verviétois, les Duesberg, Brasseur, Renier, Nautet, Bilstein, Beaupain, Bonjean, Grün,

Lejeune, Thil-Lorrain, et tant d'autres,… Plus près de nous, Norgez, Joseph Gélis, Emile Laurent, Lucien Christophe, sans citer les vivants… Bref, de Saumery en 1740 à Margret Jarry deux siècles et demi plus tard, quelques quatre-vingts hommes et femmes qui à un moment ou l'autre, dans un poème, un roman, un reportage – près de cent quatre-vingts textes au total – ont tenté de décrire Verviers en y mettant de leurs tripes, de leur subjectivité autrement dit, parfois sous le couvert de l'anonymat pour certains articles de presse au XIXème siècle. De brèves notices biographiques sur chaque auteur ont été regroupées à la fin du volume, tout comme l'ensemble des notes contenant notamment les références précises de chaque texte.

Bien qu'ils aient leur part de subjectivité aussi, et la plume alerte parfois, les professionnels du Patrimoine ne se retrouveront pas ici (excepté un Joris cherchant à tutoyer les écrivains : « on n'est jamais si bien servi… »), car ce recueil a une toute autre orientation que les excellents répertoires parus depuis un quart de siècle et qui auraient pu constituer, eux, un outil d'aide à la décision en attendant celui que l'Institut du Patrimoine wallon prépare actuellement à la demande du bourgmestre Claude Desama. On ne relira donc dans les pages qui suivent ni les notices arides de l'*Inventaire du Patrimoine monumental* préfacé en 1984 par Emile-José Fettweis, ni celles, pourtant vives et élégantes, de l'architecte communal Paul J. Rensonnet dans *Les monuments classés de Verviers* (1985), ni les textes si fouillés des trois volumes de Catherine Bauwens sur le patrimoine industriel, civil et privé (1994 à 1999), ni l'analyse lucide et sévère de Christine Schauss en 1996, ni les notices des deux ouvrages publiés par le Conseil scientifique que je préside, d'abord sur *Le patrimoine verviétois* (2002) puis sur *Les décors intérieurs verviétois* (2007). Je renvoie à tous ces volumes ceux qui voudraient trouver des informations plus pointues sur nos monuments ou nos ensembles patrimoniaux.

Pour terminer, après avoir précisé que les textes ont été agencés en une quinzaine de promenade allant d'Ouest en Est, qu'il me soit permis de remercier tous les auteurs, éditeurs ou ayants-droit que j'ai pu contacter et qui m'ont autorisé à reproduire les extraits qui suivent, ainsi que toutes celles et ceux qui m'ont aidé dans la réalisation de ce projet, notamment mes amis Pol Noël, Lucien Klinkeberg et Jacques Wynants, mon collègue et ami, JeanFrançois Potelle aux Archives communales, et Robert Quertaimont à la Bibliothèque communale pour sa grande disponibilité. Merci également à Guy Focant, photographe du Service public de Wallonie, et à Philippe Magermans, président du club photographique « Contre-Jour », pour leurs belles illustrations, à ma fille

Charline qui m'a aidé à sélectionner et retravailler les miennes, et à sa sœur Cyrielle qui fut ma précieuse relectrice.



La Bibliothèque depuis le Mont du Moulin

PROLOGUE



Vitrail dans la chapelle de Tancrémont

C'est en 1998 que le créateur et infatigable animateur de la Fondation Adolphe Hardy à Dison, le regretté Joseph Gélis, accepta de faire paraître dans la collection *Portraits et Profils* de celle-ci un recueil de ses poèmes, sous le titre *Epars, tardifs*, avec cette épigraphe : « Depuis longtemps des amis insistaient. Tant pis pour eux ». Le volume était dédicacé à son frère Victor et à son épouse Mary, née Colleye, qui fut mon institutrice en gardienne à Fonds-de-Loup. Intitulé *Chez nous*, le beau texte par lequel débutait le recueil m'a paru parfaitement indiqué pour servir également d'ouverture ici[6] :

Chez nous

Par les sentiers de Wallonie Te
souviens-tu des clairs matins ?
Les chants d'oiseaux sont
mélodie Par les sentiers de
Wallonie.
Et dans les bois la symphonie Des
vents joyeux aux vifs refrains ?
Par les sentiers de Wallonie Te
souviens-tu des clairs matins ?

Te souviens-tu de ces campagnes Du
fier pays de Franchimont ?
Et des sommets des âpres Fagnes,
Te souviens-tu de ces campagnes ?
De nos ruisseaux, de nos
montagnes, Du vieux bondieu de
Tancrémont ? Te souviens-tu de ces
campagnes Du fier pays de
Franchimont ?

Te souviens-tu de nos voyages
Vers de plus larges horizons ?
Des vieux clochers de nos
villages, Te souviens-tu de nos
voyages ?
Ils sont variés les clairs visages

Du seul pays que nous aimons. Te souviens-tu de nos voyages Vers de plus larges horizons ?
Te souviens-tu de la Gileppe, Du grand barrage et du lion ? Du clair trésor, l'eau dans la steppe, Te souviens-tu de la Gileppe ?
De Balmoral, de Spa, de Creppe, Et de Limbourg et d'Andrimont ? Te souviens-tu de la Gileppe Du grand barrage et du lion ?



1

EN ARRIVANT PAR L'OUEST (DE TANCRÉMONT A ENSIVAL)



Le « vieux bon Dieu » de Tancrémont

Le fort de Tancrémont, dont on va reparler, n'a pas éclipsé le « vieux bondieu » évoqué plus haut par Gélis. C'est une des images les plus importantes du genre, en Occident, une version rare de Christ en tunique, comme on en trouve dans une série de manuscrits créés du milieu du Xe siècle à 1050 environ. Il inspira en 1927 au futur académicien Henri Davignon son roman régionaliste *Le Vieux bon Dieu*, et en 1932 une *Complainte du vieux Bon Dieu de Tancrémont* au poète français Henri Ghéon, dont je ne citerai que le premier et les cinq derniers des vingtquatre quatrains[7].

Au pays de Theux chez de pauvres gens,
Un père partit avec ses plus grands,
En Jérusalem, pensant rapporter
Un joli cadeau pour son vieux curé.

(…)

Le Vieux Bon Dieu est venu d'Orient,
Porté à bras par quelques paysans
Nous rappeler le lieu de sa naissance,
De sa misère et de sa patience.

Il veut un cloître où des moines mitrés
Prieront pour tous nos frères séparés,
Afin qu'unis comme autrefois
Ils servent avec nous la Croix.

Le troubadour du Vieux Bon Dieu
Ayant rimé la cantilène, Le
peintre-imagier de Banneux,
De l'illustrer a pris la peine.

O gens de bonne volonté,
Relisez parfois la complainte,
Dont le récit fut inventé
Pour que vos âmes soient plus saintes.

***

Mais un autre monument, bien plus récent, figure aussi sur le plateau de Tancrémont : il s'agit de l'ancien fort dont le Colonel A. de Wergifosse retraça la résistance dans son ouvrage *Les 469 heures du fort de Tancrémont* paru en 1962 chez Marabout. Les cinq extraits qui suivent[8] m'ont paru bien résumer l'histoire de cet important élément du patrimoine militaire régional.

Pendant environ sept siècles de notre histoire, la ville de Limbourg défendit la vallée de la Vesdre en amont de l'actuelle ville de Verviers. Elle soutint de nombreux sièges. Attaquée dès 1101 par l'empereur Henri IV d'Allemagne, elle le fut encore par les mercenaires des La Marck, puis en 1578 par Alexandre Farnèse, en 1632 par les Hollandais, en 1675 par le prince de Condé et enfin, au début du XVIIIe siècle, par le duc de Malborough.

Non loin de Limbourg, le château fort de Franchimont barra longtemps aussi la trouée de la Hoëgne, défiant le Sanglier des Ardennes. En une sortie mémorable par son audace désespérée, les fils de Franchimont poussèrent une nuit jusqu'à Liège, ce qui faillit coûter la vie et son armée au Grand Téméraire de Bourgogne.

En mai 1940, à quelques kilomètres des ruines de Limbourg et de Franchimont, au confluent de cette Vesdre et de cette Hoëgne, le fort de Tancrémont interdit, pendant dix-neuf jours et demi, aux Allemands fanatisés de Hitler, l'accès de cette vieille voie d'invasion qui, d'Aix-La-Chapelle et de Montjoie, descendait vers les vallées de la Vesdre de la Hoëgne et de l'Amblève. Des « enragés », dirent les envahisseurs qui, jusqu'à la chute de l'ouvrage, « encaissèrent » impuissants les incessantes morsures d'un défenseur implacablement agressif. Seule la déclaration solennelle, par un général allemand, d'une capitulation globale de l'Armée belge accula le fort à la reddition. L'Allemand lui-même s'inclina devant cette défense et rendit les honneurs militaires aux artilleurs de Tancrémont pour leur résistance prolongée et agressive.

Ainsi, en ce carrefour géographique, point de soudure de l'Ardenne, des Fagnes et du Pays de Herve, la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours d'être prêt à « mourir de franche volonté » et de mordre l'envahisseur comme des « enragés », « plutôt que du pays perdre la liberté ».
Avant 1940, une décision ministérielle avait baptisé l'ouvrage « Fort de Pepinster », bien qu'il fût situé au hameau de Tancrémont, sur le mamelon 300 de cet éperon schisteux séparant Vesdre de Hoëgne aux abords de leur confluent et bien que les terrains militaires de l'ouvrage fussent à cheval sur la limite des

communes de Pepinster et de Theux. Dans la mémoire de tous les anciens du fort et de tous les habitants de la région, « Tancrémont » restera le nom d'élection de leur cœur, le nom qui y a détrôné l'appellation officielle, le nom d'un haut lieu. Et personne ne pourra rien changer à cela.

Sur le massif central, les organes de feu et d'observation affleuraient à peine audessus du niveau du sol profilé en pente douce. Voussoirs des coupoles à deux canons et cloches abritant les mitrailleuses étaient noyés dans des masses de béton armé de plusieurs mètres d'épaisseur dans les directions vulnérable. C'étaient en somme de véritables gros fortins enterrés d'où ne dépassait que le strict minimum peu vulnérable des blindages de l'armement. En outre, les embrasures des canons, sous leur calotte d'acier, étaient éclipsables en dehors des tirs. Les mortiers, qui tiraient sous 45° d'inclinaison, étaient couverts par un toit bétonné et leurs embrasures par des fossés « diamant » également bétonnés et dont la paroi extérieure formait écran de protection. Tout ce qui était à l'intérieur du fort était donc protégé au maximum. La solidité du fort défiait les plus gros calibres de bombes ou d'obus connus à l'époque, d'autant plus que toutes ces masses de béton et d'acier étaient encastrées dans une roche schisteuse relativement résistante. Tancrémont était pratiquement monobloc.

(…)

Des douze forts de Liège, il ne reste, à partir de ce 22 mai à 06,00 h. du matin, que leur dernier-né, Tancrémont,… seul… tout seul !

(…)
Le Fort de Tancrémont se rend le 29 mai à 11,00 h, soit un jour et demi après la signature de la capitulation de l'Armée Belge.

(…)

Le mordant et l'implacable esprit d'agressivité dont le fort n'a cessé d'accabler l'envahisseur au cours de ses 469 heures de guerre souterraine témoigne plus sûrement que ne peuvent le faire aucune appréciation « hors-bain », qu'il a exprimé jusqu'à la dernière goutte les ressources de son potentiel humain, qu'il l'a même « survolté »…

Tancrémont fut, en mai 1940, la toute dernière unité de l'Armée belge à tenir en respect un puissant et brutal agresseur. Pour lui seul, il a distrait au moins une division adverse et ses appuis en feux. Il restera le digne et valeureux successeur de Limbourg et de Franchimont. Longtemps on en parlera dans nos chères vallées de Vesdre et de Hoëgne, à la vesprée…

***

En descendant maintenant dans la vallée de la Vesdre, on trouvera, toujours avant d'arriver à Pepinster, le château des Mazures le long de la voie de chemin de fer. Etabli sur les restes d'un bâtiment datant probablement de 1588, il s'agit d'une reconstruction édifiée en 1834 par l'architecte Auguste-Marie Vivroux pour l'industriel Edouard Biolley (le frère de Raymond). La tour néo-gothique surplombant la crête est également une reconstruction, datant de 1839. En 1854, Auguste Vivroux y ajoutait le pavillon d'entrée, composé d'un pont précédé de lions sculptés par son frère Clément. Le corps principal du château fut démoli voici un quart de siècle environ. Le texte ci-dessous date de moins de dix ans après la construction des Mazures. Il est extrait d'un long article sur Verviers paru en septembre 1842 dans un journal de Visé, *Le courrier des campagnes*, sous les initiales F. T., et reproduit par le quotidien libéral verviétois *Le Franchimontois* dans son numéro du 19 octobre 1842.

En deçà de Pepinster, le château des Mazures attire pour la centième fois notre attention. J'éprouve toujours le même sentiment de curiosité quand je le salue. C'est d'abord un donjon, et puis, à un trait d'arbalète, un manoir avec tours carrées, tours rondes, machecoulis, pont-levis et tournants, galeries, créneaux, vitraux, et beffroi surmonté d'une bannière dont je ne pus distinguer le blason. Il ne manque plus qu'un homme d'armes au haubert et aux heaumes brillants appuyé négligemment sur sa hampe. L'illusion serait féerique. Ce pastiche féodal est réellement magnifique. Ce n'est pas un manoir maladroitement restauré : c'est une merveille moderne de l'architecture gothique. Celui qui a voulu construire cette relique possédait les qualités nécessaires pour mener à bonne fin cette entreprise : du goût, des connaissances, et une grande fortune.
En 1894, les Mazures devinrent propriété de Julien Davignon, qui sera en 1898 sénateur puis député catholique de l'arrondissement de Verviers et Ministre des Affaires étrangères (le premier Verviétois à accéder à ce niveau de responsabilité) de 1907 à sa mort en 1916. Son fils cadet, Henri, écrivain de talent, a raconté l'arrivée familiale aux Mazures dans ses *Souvenirs d'un écrivain belge*[9].

C'était un jour de mars, mi-ensoleillé, mi-brumeux, fait pour découper sur un ciel sans rayons l'arête précise des collines et pour mettre au flanc des coteaux boisés la promesse encore indécise du renouveau. Impossible de ne pas respirer un air plus vif dans lequel j'ai appris peu à peu à reconnaître les apports mélangés de la terre à bruyère, à myrtilles, les envois de la fagne lointaine et la saturation omniprésente de la forêt. Une invraisemblable patache, attelée d'un cheval trapu, nous amena par la route longeant la Vesdre au pont défendu par une manière de portillon crénelé. D'un gothique beaucoup plus pur que celui du château, cette « entrée » est fameuse dans le pays. On raconte que le roi Guillaume de Prusse, en 1865, passant en chemin de fer devant, en fit demander à l'architecte les plans en vue de le faire reproduire dans un de ses parcs. En échange, il lui octroya la décoration de l'aigle rouge. Le pont franchi, le chemin montant met aussitôt à l'épreuve la résistance d'un équipage. Il n'a l'air de rien et, brusquement, relève fortement le profil de la côte. Les chevaux grattent. Plus tard, les moteurs peineront. Le cocher Hyacinthe nous enjoindra aussitôt à nous, les enfants, de mettre pied à terre.

(…)

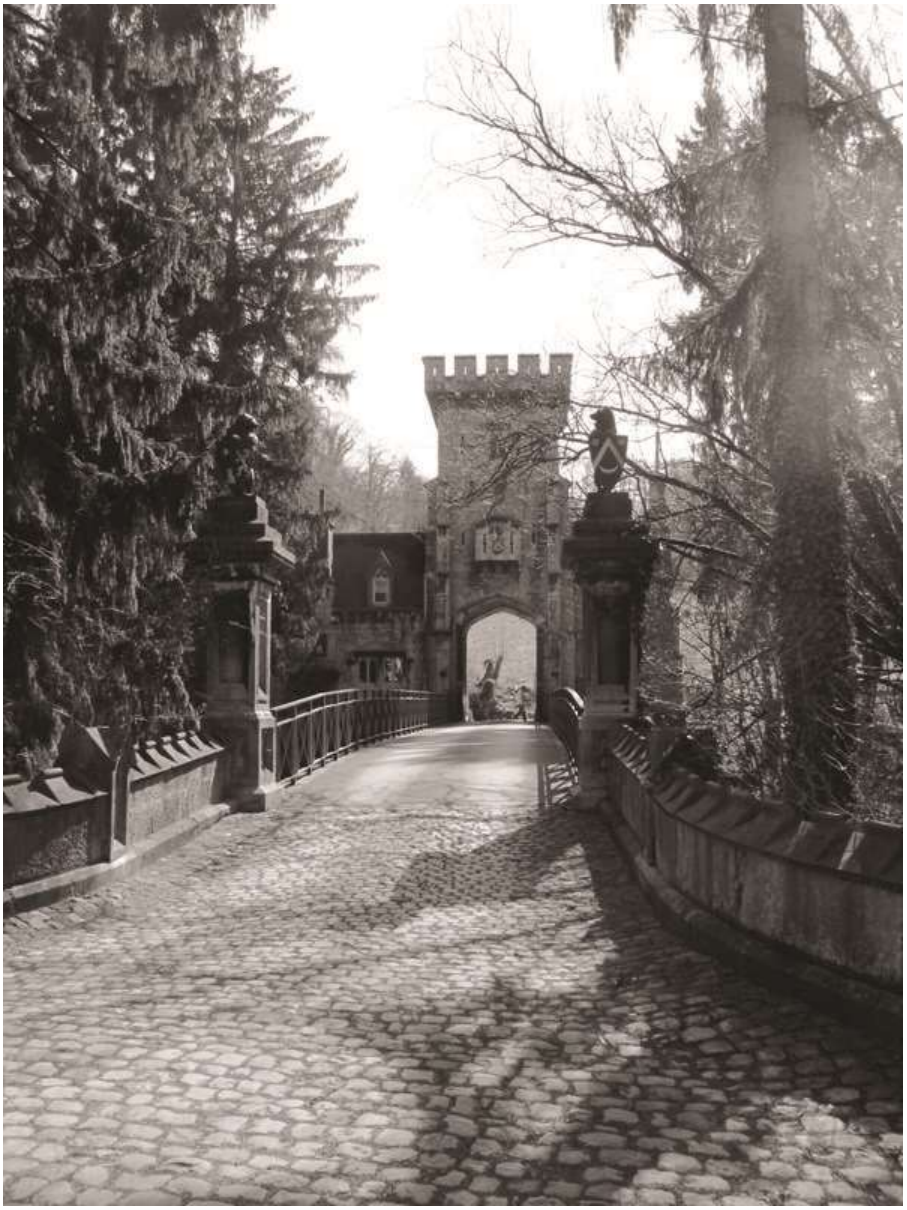
Une fois l'effort du chemin montant achevé, on se trouve, à la hauteur de la chapelle du château, au cœur du paysage le plus romantique et le plus équilibré à la fois. Il fait oublier la masse, alors peu gracieuse, d'une maison fâcheusement accommodée à l'obsession du gothique d'église. L'ogive, imposée jusqu'aux écuries, défigurait l'honnête architecture d'un corps de bâtiment restreint, solidement ancré sur la vague d'un terrain schisteux entre pré et bois. Une pierre porte le millésime de 1588. Les fondations de deux tours rondes remontent, dans la légende, à ce qui aurait été un rendez-vous de chasse de Pépin de Herstal. En 1840, les acquéreurs de la ferme centrale l'agrémentèrent d'une suite d'appartements de réception décorés d'arabesques et d'armoiries dans une profusion de carton-pierre. Des clochetons de fonte, plantés un peu partout, achevaient de donner au château des Mazures cette allure de mélancolie médiévale, sans doute inspirée par la vogue des romans de Walter Scott.

(…)

La surprise et la déception des acquéreurs furent de constater le contraste entre les vastes pièces d'un rez-de-chaussée en contrebas et le petit nombre des

chambres à loger, toutes situées dans le vieux bâtiment. L'agrandissement du château s'imposait. Mais comment tirer parti de ce qui existait ? L'idée d'une suppression des salons, plaqués artificiellement contre le corps de logis en gros moellons, si simplement caractéristiques du climat et de la région, effleura les intentions paternelles et enflamma l'ambition de l'architecte. C'était la bonne ; elle m'indigna et on y renonça devant la réputation acquise par ce décor arbitraire. Ma mère eut cependant ses larges baies sur le paysage par une trouée vitrée au rez-de-chaussée. Et l'architecte construisit en pierre de l'Ourthe, à l'ouest, une aile fermant complètement la cour intérieure. Il s'y était inspiré du style de la conciergerie devant le pont. Clochetons et ornements en fonte disparurent au profit de créneaux en pierre grise. L'ensemble, achevé en moins de six mois, est ingénieux, imposant et n'a que le défaut d'accentuer encore la marque féodale d'une vaste maison de campagne où nous étions tous décidés à mener la vie la plus familiale, la plus simple et, pour moi, la plus exaltante, en communion avec la nature et les gens du terroir.

Les Mazures, lieu dit fort ancien, connu sur les plus vieux documents, doivent tout, en effet, à leur conformité aux choses, à la tradition, à la race. Limite géographique de l'Ardenne, le cours de la Vesdre les sépare du versant nord de la vallée au sommet duquel commence le plateau herbager du pays de Herve. Des grottes, l'interstice de roches fendues, la ligne d'érosion d'un massif où se retrouvent en un amalgame solide les galets d'un rivage préhistorique font croire à des vestiges de l'époque néolithique. Une pointe de pierre, couverte de taillis, oblige la rivière à une courbe prononcée et met au milieu de la vallée une mince presqu'île que chevauche la tour d'une ruine presque authentique. Le faîte, où nous avons fait flotter un drapeau, est comme suspendu entre ciel et terre. J'ai imaginé d'y passer des jours entiers pendant les mois où je me crus poète. Victor Hugo ne l'a-t-il pas notée, en route pour son voyage sur le Rhin, quand la diligence le mena de Chaudfontaine à Verviers ? La fausse ruine semble avoir été mise là exprès pour lui, comme un avant-goût de son inspiration des Burgraves.



Tourelle d'entrée du château des Mazures



L'église de Pepinster

Henri Davignon (dont le neveu Etienne joue encore aujourd'hui un rôle dans la région, à près de 80 ans, dans la société de gestion du circuit de Francorchamps) a également laissé dans ses souvenirs[10] une attachante description de Pepinster et des « Wallons de la Vesdre » à la fin du XIXe siècle.

Pepinster est né du confluent de la Vesdre et de la Hoëgne. Celle-ci par Polleur et par Theux descend de la Fagne de Hockai, celle-là, née aux environs d'Eupen, reçoit à Verviers toutes les couleurs destinées à teindre la laine au moment de la fabrication du drap. Le village s'est développé sur deux routes perpendiculaires par la croissance de la population ouvrière autour de trois usines. Il n'y a pas de classe moyenne. Les paysans des environs y viennent vendre leur beurre, leur lait, leurs œufs, sans se mêler à la communauté. Les facilités de communication, deux lignes de chemin de fer, y attirent nombre de déracinés. Ce qui manque dès lors ce sont les traditions locales.

Ancien hameau rural de la cité de Theux, dans le ban de Franchimont, Pepinster n'a pas d'histoire propre. Les gens du village s'appellent familièrement entre eux « les Pepins ». Comme ceux d'Ensival, de Wegnez, de Hodimont, de Verviers, ils appartiennent à la famille wallonne soit par droit de naissance, soit par droit d'adoption. Car la découverte de la race wallonne et de la Wallonie est un fait du XIXe siècle. La parenté du terroir, l'usage du dialecte issu du latin des soldats de César ont façonné une manière de sentir et de dire plus puissante que le vœu toujours incertain des origines ethniques. L'alluvion germanique, discernable par tant de noms d'assonance teutonne, a collaboré à la formation du milieu. On lui doit peut-être ce goût de la musique qui va de pair avec le plaisir du bavardage et la passion des discussions. Le beau-parleur autant que le beau-chanteur est sûr de sa popularité. On se brouille, on se réconcilie et l'on ne cesse pas de se grouper en « sociétés ». L'idéalisme, incontestablement de source religieuse, n'empêche pas le laisser-aller des mœurs et le libertinage de l'esprit. Point de fortes convictions, mais une tendance passionnée à s'abandonner au sentiment.

Tels sont ces Wallons de la Vesdre, hommes libres, prompts à l'enthousiasme comme à la révolte, gens accessibles au qu'en dira-t-on, doucement vaniteux et crédules, en dépit d'un individualisme plein de susceptibilité et d'ardeur généreuse.
De Davignon encore, j'ai tenu à reproduire cette intelligente description de l'église Saint-Antoine-Ermite et Apolline de Pepinster, joyau néogothique édifié à partir de 1893 sur les plans de l'architecte liégeois C. Léonard et surtout sous l'impulsion d'un curé érudit et passionné comme on va le voir[11].

L'église du village est un bijou de gothique primitif. On la doit à l'érudition et à la passion médiévale de l'abbé Sylvain Balau, type étonnant de savant et

d'animateur. D'abord curé à Modave dont il écrivit l'histoire, élève à l'université de Liège de Godefroid Kurth, collègue à la Commission royale d'histoire des Cauchie et des Helbig, il interrompit son travail fameux sur l'*Origine des sources de l'histoire de la Principauté de Liège* pour se mettre à quêter à travers la Belgique, lorsque, nommé à Pepinster, il dut trouver des fonds en vue de la construction d'une nouvelle église. Persuasif, éloquent, bon vivant, ses démarches lui amenèrent des ressources en partie du pays flamand, d'Anvers surtout. Ses arguments, développés avec une précision d'historien, partaient de la nécessité de bâtir un temple qui fût un modèle d'art primitif et une résurrection de ce que le moyen âge mosan avait laissé comme indication liturgique. Le résultat est admirable. Tout est simple, harmonieux et juste dans l'église de Pepinster en dépit d'un emplacement ingrat. Car, pour que le chœur fût orienté à l'Est, c'est-à-dire conformément à l'inclinaison de la tête du Christ en croix (image de tout sanctuaire catholique), il fallut placer l'entrée à l'opposé du front de rue. En sorte qu'on doit, pour pénétrer dans le temple, suivre, après avoir franchi une grille, le long boyau d'un terre-plein dallé qui longe le mur latéral. Les gens de Pepinster n'y ont rien compris. Quand on leur fait compliment de leur église, ils disent : « Elle n'est pas mal. Dommage que l'architecte avait oublié la porte et qu'il s'en est aperçu trop tard. Il a fallu la mettre où l'on a pu, c'est-à-dire à l'envers ! »

***

Les *Souvenirs* d'Henri Davignon parurent en 1954. Nous remontons dans le temps maintenant, à la veille de la révolution belge de 1830, pour trouver la première description littéraire de la vallée de la Vesdre de Chaudfontaine à Verviers, à une époque où il n'était pas encore question de la parcourir autrement qu'en diligence. Le texte est extrait de *L'Hermite en Belgique par une société de gens de lettres*[12], description des provinces méridionales des Pays-Bas que j'avais pu consulter dans les années 70 mais qui est disponible depuis peu sur le site de Google. Cet ouvrage anonyme paru en 1827 était dû au baron Frédéric Auguste de Fernand de Reiffenberg, qui devint dix ans plus tard le premier conservateur de la Bibliothèque Royale à Bruxelles.

De Chaud-Fontaine à Pépinster, où se trouve l'embranchement de la route de Spa, le voyageur traverse la Vesdre sur plusieurs beaux ponts et remonte ainsi la rivière, en la côtoyant continuellement, tantôt sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche, ce qui lui présente, à tout moment, des points de vue et des effets de lumière charmants.

Ensival, qui est le dernier endroit marquant avant d'arriver à Verviers, est un bourg, jadis florissant, maintenant réduit presqu'à rien, par la cessation d'une foule de fabriques de draps qui alimentaient cette commune, lorsque la Belgique était réunie à la France. Aujourd'hui il n'y a d'autres manufactures notables que celles de la maison J.N. David, qui, à la vérité, occupe beaucoup de bras, et de MM. A.J. Sauvage, Davignon aîné, et Mehlen.

(…)

Toute cette route offre un vaste jardin anglais et des sites superbes. Elle est semée d'usines, servant à la fabrication du drap, qui ont presque doublé de valeur depuis qu'on a percé cette chaussée, et établi par là des communications promptes et faciles entre des points qui en étaient presqu'entièrement privés. L'on trouve entre Pépinster et Ensival, les beaux ateliers de la maison J.N. David ; ces bâtiments sont séparés de la chaussée par la rivière, sur laquelle on a établi un pont en pierre, remarquable par sa légèreté, sa solidité, son élégance, et que l'on m'a dit être l'ouvrage d'un simple maçon, qui en a donné le plan et l'a exécuté à peu de frais. Avis à MM. tels qui font payer très-cher de fort mauvais devis.

***

C'est en 1840, dans ses *Lettres du Rhin,* que Victor Hugo décrira à son tour cette portion de la vallée de la Vesdre qu'il parcourt lui aussi en diligence au moment des travaux de la construction de la ligne de chemin de fer. Maintes fois cité, ce passage est fameux et la puissance du verbe hugolien s'y exprime parfaitement[13]. Ce chemin, colossale entreprise, percera la montagne douze ou quinze fois. A chaque pas on rencontre des terrassements, des remblais, des ébauches de ponts et de viaducs ; ou bien on voit au bas d'une immense paroi de la roche vive une petite fourmilière noire occupée à creuser un petit trou. Ces fourmis font une œuvre de géants. Par instants, dans les endroits où ces trous sont déjà larges et profonds, une haleine épaisse et un bruit rauque en sortent tout à coup. On dirait que la montagne violée crie par cette bouche ouverte. C'est la mine qui joue dans la galerie. Puis la diligence s'arrête brusquement, les ouvriers qui piochaient sur un terrassement voisin s'enfuient dans toutes les directions, un tonnerre éclate, répété par l'écho grossissant de la colline, des quartiers de roche jaillissent d'un coin du paysage et vont éclabousser la plaine de toutes parts. C'est la mine qui joue à ciel ouvert. Pendant cette station, les voyageurs se racontent qu'hier un

homme a été tué et un arbre coupé en deux par un de ces blocs, qui pesait vingt mille, et qu'avant-hier une femme d'ouvrier qui portait le café (non la soupe) à son mari a été foudroyée de la même façon. Cela aussi dérange un peu l'idylle.

***

Cinq ans après Hugo, un autre écrivain français, Théophile Gautier (le futur auteur du *Capitaine Fracasse*) parcourt lui aussi la vallée, définitivement percée par le chemin de fer : vingt tunnels et vingt-trois ponts ont été nécessaire pour permettre à la ligne 37 de parcourir les 34 kms entre Angleur et la frontière prussienne. Tous (sauf deux tunnels supprimés lors des travaux d'électrification) font partie intégrante du patrimoine régional[14]. Les lignes que lui consacre Théophile Gautier sont charmantes[15].

De Liège à Verviers le chemin de fer, piqué sans doute de s'entendre reprocher son amour pour les plaines et son dédain des sites pittoresques, a choisi, comme eut pu le faire une route d'autrefois, un terrain des plus accidenté ; une petite rivière, la Vesdre, s'amuse à barrer le passage au railway avec une obstination mutine. A chaque pas il faut l'enjamber par un pont. Le pont franchi une colline se présente, vite un tunnel – et ainsi de suite alternativement. Le paysage qu'on traverse est délicieux ; ce sont des pentes boisées, relevées d'assez de roches pour être agrestes et non sauvages, constellées de villages, de châteaux et de maisons de campagne. La Vesdre joue au fond de tout cela, à travers des saules, des aulnes et des peupliers et produit des effets charmants.



La ligne 37 et la fausse ruine dominant les Mazures



Le cercle St-Bernard à Lambermont

2

VILLAGES SUR LES COLLINES … (LAMBERMONT, PETIT-RECHAIN, STEMBERT, HEUSY)



Le portail du château d'Andrimont, datant de 1720

Dans sa monumentale biographie de Grégoire-Joseph Chapuis parue en 1876, le Virtonais Michel Materne, Verviétois d'adoption depuis 1871 et mieux connu sous son pseudonyme de Thil-Lorrain, s'est hasardé à une description des villages environnant Verviers tels qu'ils pouvaient se présenter à la fin du XVIIIe siècle[16].

Tous les environs de Verviers offrent un aspect très vivant. Le printemps y sourit sous des massifs de verdure et de fleurs. On aime à contempler ces montagnes aux contours harmonieux qu'estompent encore, soir et matin, des brouillards transparents. Les eaux fraîches y abondent. Le pays est couvert de villages formant autant de communes agraires. De toutes parts, s'élèvent au milieu des vergers de grosses fermes qui fournissent une vie plantureuse, contente, facile et légèrement sensuelle. Le paysan de la contrée est laborieux, intelligent, mais il est positif, plutôt que sensible aux beautés naturelles qui l'environnent. Il aime peu la culture qui ne saurait payer les peines qu'il se donnerait pour féconder un sol schisteux et stérile et préfère les prairies qui tapissent tous les mamelons de ce beau pays.

Partout des ruines rappellent le vieux monde qui s'écroule. Franchimont, Limbourg, Andrimont, n'entendent plus le son du cor des seigneurs féodaux et les souvenirs qu'ils éveillent provoquent plutôt à la rêverie sur les vicissitudes des choses humaines qu'à la haine d'un passé exécré. Les belles gorges où retentit jadis le bruit des armes et des cuirasses ne résonnent maintenant que des mélodieux accords du rossignol et de la fauvette à tête noire. Jamais peuple n'eut plus de goût pour ces hôtes aimés des champs que celui de ces belles contrées. Des centaines de personnes faisant la vente des oiseaux chanteurs se rendent tous les dimanches sur les places publiques. Chaque matin, au printemps, les ouvriers s'en vont, la cage en mains, promener leurs oiseaux favoris dans la campagne, avant de se rendre à l'atelier. L'aspect de cette charmante nature adoucit les hommes.

***

Comme expliqué dans l'Introduction, je n'ai pas repris ici d'extraits des nombreux volumes relatifs au patrimoine verviétois. De même, j'ai écarté les textes des historiens de Verviers ou des villages voisins, ces ouvrages (ceux

d'Henri Hans pour Lambermont, Hodimont, Petit et Grand Rechain par exemple) ayant une vocation plus scientifique que littéraire.
Par contre, j'ai trouvé dans les souvenirs de celui qui fut longtemps le directeur du Grand-théâtre de Verviers, l'ancien journaliste du *Travail* Emile Laurent, cette savoureuse description du cercle St-Bernard à Lambermont (construction du XVIIIe siècle, classée en 1977), siège traditionnel des sociétés lambermontoises, dont ses parents furent les gestionnaires au début du XXe siècle[17] :

Pour pallier le manque à gagner et à dépenser (dame, onze personnes à nourrir, à vêtir, à chausser et à loger, ce n'était pas le pactole que la paie du père) mes parents réalisèrent une opération géniale. Ils reprirent en location la salle de spectacle. Non seulement avec les grandes sœurs en âge de servir au café, d'entretenir la clientèle, de l'attirer même de Verviers par l'attrait de leur charme et de leur entregent juvénile, l'affaire était rentable (c'est-à-dire que, comme ce mot l'indique, l'ordinaire à table put être amélioré sensiblement) mais nous disposions pour nos ébats, nous les petits, d'une salle de cent mètres carrés et d'une scène un peu moins grande que notre cuisine, d'un potager qu'arboraient un pommier et un cerisier et d'une cour-verger. Ce fut la grande aventure de notre enfance.

Quelques sociétés locales assuraient une vitalité permanente à l'entreprise familiale : L'Echo Lambermontois, société chorale dont papa fut nommé président inamovible (il pesait plus de 120 kilos !) ; Le Réséda, dramatique réputée ; L'Excelsior, autre chorale, mixte, dotée d'un cours de solfège et de chant, d'autres sociétés encore dont je n'ai plus souvenance. En hiver, à peu près chaque dimanche, un concert suivi d'un bal nous reléguait à cinq frères sur l'estrade au fond de la salle, alignés par rang de taille sur l'unique banc qui nous était strictement réservé. Et quand le bal hurlait ses premières fausses notes époumonées par le trompette d'une formation locale, nous nous retrouvions à trois, les plus jeunes, dans le grand lit conjugal, sous la surveillance intermittente de maman et de la grande sœur. Ce lit au fond de l'immense cuisine était placé sous la salle qui oscillait de bas en haut sous le poids de deux cents couples mazurkant, valsant et schotchitchant à perdre le souffle. Quand l'orchestre déchaîné attaquait le quadrille, à peu près toutes les demi-heures, le vertige du plafond prenait les proportions d'un navire en détresse typhonique. Heureusement, quatre étais en forme de gros chevrons empêchaient le plafond de s'écrouler, mais non le plâtre de nous emmouscailler.

***

De Lambermont, passons à Petit-Rechain. Si Henri Hans a été l'historien érudit de plusieurs anciennes communes de l'agglomération verviétoise, il fut aussi l'auteur d'un roman régionaliste publié en 1933 par les éditions Leens, *Le baron de Rechain*, illustré de dessins originaux de Nadia
Gueubel. L'action se passe au XIIIe siècle, et c'est le village de PetitRechain à cette époque qu'Henri Hans tente de reconstituer par la plume[18] :

Au XIIIe siècle, Petit-Rechain n'était pas le beau village qu'on admire de nos jours ; le voyageur qui devait le traverser était loin d'y fouler ces routes larges, pavées, bordées d'arbres au vert feuillage, et ces rues droites, faciles qui le parcourent en tout sens. On n'y trouvait que des sillons malaisés, tortueux, sauvages, peu sûrs, creusés le plus souvent dans les bois par le torrent. Presque toujours ces routes n'étaient que le lit d'un cours d'eau qui n'était point guéable à la saison des pluies ou de la fonte des neiges.

On n'y découvrait point non plus ces constructions élégantes, ces manufactures, richesse du pays, si renommées partout, ni ces fermes coquettes, si nombreuses, véritables villas qui émaillent le paysage.

En ce temps-là, grand nombre de forêts chevelues se disputaient le territoire de notre communauté, bien plus étendue alors que de nos jours, car elle comprenait, outre le village actuel, Dison, Mont, Haute-Saurée, Pétaheid, Hodimont, y compris la Grappe et le moulin du Saucy près de Verviers.

Ces forêts vierges, où plus d'un voyageur s'est vu débarrasser du poids de ses richesses terrestres, quelquefois des soucis du monde, traversaient le village d'un bout à l'autre. Elles allaient rejoindre, au Nord, les bois de Manaihant, de Herve, de Bolland, d'Aubel, à la forêt d'Aix-la-Chapelle, qui elle-même s'unit à l'immense réseau de l'Hertogenwald. Au Sud-ouest, se détachaient les grandes ramifications qui couraient vers les bois du Husquet, de Pétaheid, de Lambermont et de Sclassin et se ramifiaient en longeant la Vesdre du côté d'Ensival, Pepinster, Nessonvaux et Chaudfontaine, aux forêts de l'Ourthe et de l'Amblève, et à celles de Theux, de Franchimont et de Malmedy.

De Rechain, le lit desséché d'un torrent rude et rocailleux, souvent impraticable, bordé des deux côtés de collines élevées et dont les flancs ne présentaient qu'une végétation maigre et languissante, conduisait à une vallée tortueuse, étroite,

coupée de rochers à pic. Là, on pouvait compter quelques misérables huttes disséminées autour d'un modeste sanctuaire dédié à saint Maur et à saint Fiacre : c'est là, le berceau du bourg de Dison.

(…)

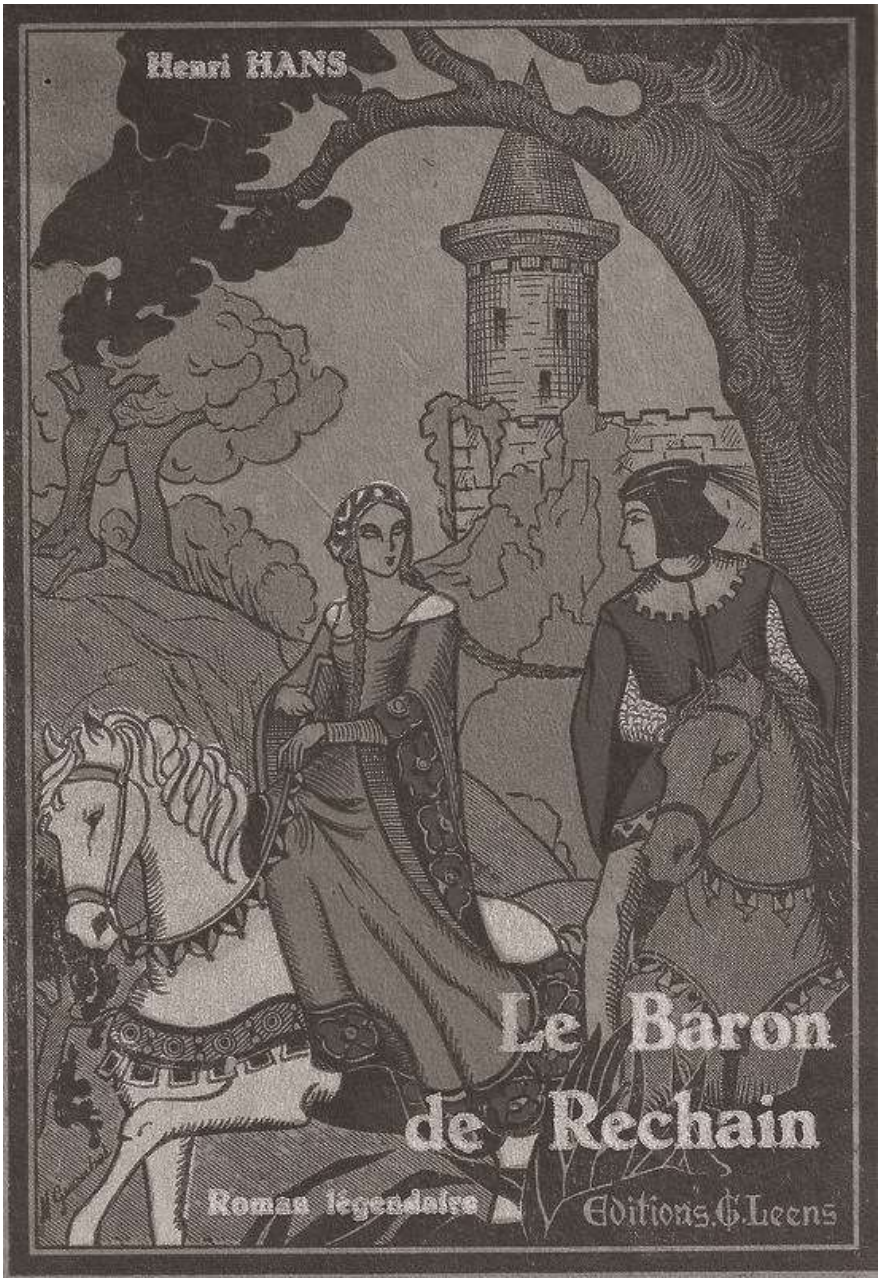
Au sud-est, une grande route reliait Rechain au hameau de Hodimont qui porta plus tard le nom de faubourg d'Espagne, faubourg de Verviers, dont il n'était séparé que par le petit cours d'eau descendant de Dison.

Le faubourg d'Espagne n'était, à proprement parler, que la réunion de quelques maisons disséminées le long de la grande artère qui nous occupe.

Tous les environs étaient inhabités ou plutôt infestés de brigands qui avaient élu domicile dans les bois de Cokaihaye et de Béribou, aux pieds desquels étaient assises les quelques huttes hodimontoises.

De Rechain, la chaussée se continuait jusqu'à Battice, village déjà très important à cause de sa situation. C'était la seule route pavée. D'aucuns prétendent qu'elle fut une de ces chaussées indestructibles, construites par les Romains, bien qu'ils n'en donnent aucune preuve satisfaisante.

Après avoir longé les bois du Husquet et de Pétaheid, la route du Thier de Hodimont descendait la rue de la Moinerie, la principale rue de Petit-Rechain, tantôt disparaissant entre les monticules boisés, tantôt se montrant de nouveau dans les clairières, comme si elle s'amusait à jeter un coup d'œil sur le pays accidenté qu'elle traversait.



La couverture du roman de Henri Hans illustrée par Nadia Gueubel



L'église de Stembert, depuis l'ancien cimetière

Glissons maintenant sur la rive sud de la Vesdre, vers la colline de Stembert. Dans ses *Contes du bon peuple wallon* publiés par le regretté Michel Meyer en 2003, Pol Noël reproduit deux facéties verviétoises rapportées jadis (en 1894) par Arthur Fassin dans la revue *Wallonia*. C'est l'église St-Nicolas de Stembert (reconstruite en 1773 sur les restes d'une chapelle datant au moins du XVIe siècle) qui est au cœur de ce texte traduisant, comme beaucoup d'autres du genre, les moqueries récurrentes des Verviétois pour les Stembertois[19].

Le temple de la paroisse subit en 1773 des travaux importants de restauration. Seulement, le chœur n'est pas dans le plan général de l'église ; il en résulte que l'un des coins est un peu avancé hors de l'alignement.

Les Verviétois expliquent ainsi le fait de cette bévue :

Ils prétendent que les maçons ont trouvé sur le sol… l'un de ces dépôts malodorants que le peuple appelle « des nids de plaque-à-terre ». Et comme ils n'avaient pas l'autorisation de déplacer ce « nid », on fut obligé de bâtir à côté.

C'est pour cela que le chœur est en *biscwernette* !... (De travers).

A propos de la construction de l'église, on raconte une autre anecdote plus corsée…

Il paraît que les Stembertois s'étaient gardés d'aller à Verviers choisir un architecte, l'entrepreneur et les ouvriers nécessaires. Ils n'avaient voulu se servir que de gens de l'endroit. Nos braves *Stinburkeng* s'étaient mis à la besogne et il en résulta un fort bel édifice : murs excellents, porte en chêne, toit en ardoise, clocher superbe, etc. bref, c'était une « vraie » église.

Seulement, quand on a voulu la consacrer, on s'aperçut qu'on n'y voyait goutte.

Consternation générale.

Passe un Verviétois qui trouve de suite, naturellement :
I n'a né dè djou ? Bé, c'è qu'on 'nn'a né mèttou. I faut 'nnè pwèrter d'vèng. (Il n'y a pas de lumière ? C'est qu'on ne l'y a pas mise. Il faut en porter à l'intérieur). L'idée est trouvée excellente. On réquisitionne les seaux, les marmites, les mannes et les

paniers, en un mot, tous les récipients capables de contenir « du jour ». Et l'on se met en besogne. Soins inutiles : le « jour » s'enfuyait par les trous.

Après bien des recherches, on parvint à découvrir une sorte de malle que l'on amena triomphalement sur la place. Après l'avoir ouverte toute grande, on attendit que le soleil voulut bien y envoyer toute la lumière possible, puis, d'un coup sec, *on r'klappa l'covièque* (on referma le couvercle) et l'on tourna la clef.

Encore une fois, bernique. La malle était fendue.

Désespérés, les Stembertois se fâchent, prennent à partie les chefs du village, et bourgmestre, échevins, conseillers, se voient enfermés dans la maison commune par les braves citoyens ameutés. On leur dit qu'ils recouvreront la liberté quand ils auront trouvé le moyen d'éclairer le lieu saint.

Après de longues conférences, les édiles commençaient à se désespérer quand l'un d'eux – « qui avait fait ses classes à Verviers » - trouva subitement le moyen.

I faut drovi les finiesses ! (Il faut ouvrir les fenêtres !)

Ouvrir les fenêtres ! C'était ma foi bien simple.

La foule tumultueuse se précipita vers l'église et alors…

Alors on s'aperçut que… l'on avait oublié les fenêtres !

***

Plus sérieusement, un des sept Verviétois qui entrèrent à l'Académie royale de Langue et de Littératures françaises de Belgique, le Stembertois Fernand Desonay (les autres étant Lucien Christophe, le Pépin d'adoption Henri Davignon, le Disonais Luc Hommel, les wallonisants Jules Feller et Jean Haust et, plus récemment, Jean-Marie Klinkenberg) publia voici exactement cinquante ans, dans *La Dryade*, une forte belle description du Stembert du début de XXe siècle[20] :

Il a bien changé, mon village natal de Stembert, depuis cinquante ans !... La population a presque triplé, qui approche, à présent, les sept mille. De nouveaux

quartiers sont sortis de terre, dont celui des « Linaigrettes », vers le sud-ouest. Pourtant, la partie rurale – celle du haut – garde son caractère : rues qui se moquent de l'alignement, maisons toutes de guingois, pavés déchaussés. « On dirait qu'un diable a secoué sa hotte », disait mon grand-père Minguet, celui-là même qui, au jardin plein de chats et d'abeilles, faisait tourner son fauteuil Voltaire au gré du soleil. J'ai voulu revoir mon village. Et, pareil à la jeune Colette de Saint-Sauveur qui dessinait, à partir de la maison du « Capitaine » et de Sido, de grands circuits de chien qui quête, j'ai tracé, autour de la rue du Tombeux, - la rue où sont sises, distantes à peine de soixantequinze pas, ma maison natale et l'officine pharmaceutique qu'installa, alors que j'avais à peine un an, mon père, - deux longues ellipses au fil desquelles se levaient en foule les souvenirs. Henri Bosco a mille fois raison qui déclare, dès la page liminaire de son dernier livre : *Un oubli moins profond,* que nos souvenirs les plus durables remontent à notre première enfance, quand nous avions de six à dix ans. C'est entre 1905 et 1910, je crois bien, que s'est formée au plus intime de ma mémoire la topographie cordiale de Stembert. Il suffit, aujourd'hui, d'un éclat de schiste, d'une odeur d'étable, d'une irrégularité dans un trottoir, pour que ressurgisse le passé.

Ma première promenade m'a conduit, au départ de Verviers, du côté de Mangombroux. C'est que j'avais hâte de renouer connaissance avec la ferme où nous avons passé, mes sœurs, mes cousins et moi, des heures enchantées de libre enfance. La route poudreuse d'autrefois est devenue une chaussée asphaltée, que bordent des maisons assez laides. La brique a remplacé la pierre ; et c'est tant pis. Voici, sur ma gauche, le maigre ruisseau (le bié, comme nous disions) qui coule entre les valérianes. Il disparaissait brusquement dans une sorte de « chantoire », baptisée l'Agolina. Mon père y recueillit plus d'une fois des sangsues. Je revois le bocal où il les enfermait, dans l'attente de la prescription magistrale du bon docteur Sarlet, fidèle encore à la saignée. Ces jours derniers, une trombe d'orage a gonflé en quelques minutes le lit caillouteux ; l'Agolina a vomi un trop-plein d'eau fangeuse ; caves et jardins ont été inondés sauvagement…
J'ai pris, à la bifurcation de la chapelle, la route de Jalhay, laissant sur ma droite celle qui va bientôt monter vers Jehanster. Quelques maisons de pierre jalonnent mes souvenirs. Mais on a supprimé, hélas ! ce sentier – une « coursière » à la mode des Auvergnats – qui, descendant de Stembert « par les prairies », nous conduisait tout droit à la ferme de Sècheval. De ce raccourci, tantôt au soleil, tantôt ombragé, nous connaissions la moindre touffe d'herbe, le dernier caillou.

(…)

Notre sentier aujourd'hui barré par d'envahissantes villas, j'ai emprunté une autre venelle : celle qui, au coin de la maison Goulet, quitte la route. On ne doit plus guère la hanter : mon pied patauge dans l'herbe à peine foulée et le marécage. Mais les coudriers font toujours leur voûte ; et les renoncules d'eau luisent, vernissées. Ici aussi, j'ai retrouvé des souvenirs en foule… Me voici revenu à la maison Goulet, au pied de ce raidillon, à présent asphalté lui aussi, où se brisa l'élan de mon vélo emballé. C'est le vrai chemin de notre enfance, celui que j'ai parcouru des centaines et des centaines de fois. La grosse ferme au portail est toujours là, augmentée, m'a-t-il paru, d'un garage. C'est sous son portail qu'un matin de l'hiver 1916-1917, furent découverts, transis, mourant de faim, les pieds en sang, quatre soldats français évadés d'un *Lager*, de Westphalie. Nous les recueillîmes : deux, le meunier du Doubs et l'ouvrier de Saint-Amand, chez ma grand-mère qui vivait avec mes tantes, le métayer bourguignon chez nous, le bûcheron du Haut-Jura chez des amis de la famille.

Quand ils furent renippés, réconfortés, remis à neuf, des passeurs d'hommes, recrutés par nos soins, leur ouvrirent, via la Hollande, la route d'Allemagne. Et comme je m'approche du lieudit « le Batty », il me semble entendre, venu d'un lointain mais soudain si proche passé, le *Trommelfeuer*, la canonnade insensée des jours qui précédaient, sur les fronts de Verdun ou de Champagne, les sanglantes offensives. Jusqu'au Batty, mon vieux chemin a peu changé. Les hauts talus laissent toujours affleurer le schiste.

(…)

C'est quand on l'aborde ainsi par le haut que mon village a des coquetteries dégingandées. Pas une maison, j'y insiste, qui respecte l'alignement. Des pignons se tournent le dos ; d'autres, on croirait qu'ils se font la nique. Mais les jardins m'offrent des pavots rouges grands comme la main. Un chat arlequin se coule sous les roses.

Sur la place Natalis, où l'on a transféré une fontaine publique assez audacieusement dénommée « Perron », stagnait, au temps de mon enfance, une mare : le Petit Vivier. Car il y avait, plus haut, à hauteur du chemin de Mangombroux, le Grand Vivier. Ce grand Vivier, je l'ai retrouvé si modeste, entre ses rives dont la terre fendillée le mange sur les bords, qu'il m'a paru qu'on aurait pu, lui aussi, l'assécher. Pourtant, j'ai vu la lune y refléter son fin croissant

; j'y ai patiné, à longueur de soirée, l'hiver de gel qui dura sept semaines de janvier-février 1917 ; et bien avant cela, vers mes dix ans, quand il me paraissait immense, j'y ai pris au filet la libellule… Expérience toujours un peu décevante que celle qui consiste à ramener à ses justes proportions le décor familier où nous avons grandi. Tout se passe comme si, au fur et à mesure que nous avançons en âge, la terre se rétrécissait, la ligne d'horizon perdait de ce prestige que lui prête l'infini. Revenir au village natal, c'est confronter la pauvre réalité d'aujourd'hui avec la poésie d'autrefois. Les sceptiques seuls s'en consolent. J'aurais presque mieux aimé ne pas revoir « mon » Grand Vivier…

Cette rue qui joue à la montagne russe, elle s'appelait aussi – elle s'appelle toujours – le Grand Vinâve. Des ruelles transversales se perdent entre les courtils. Le « chemin des morts », ainsi baptisé parce qu'il était emprunté, au siècle dernier, par les convois funèbres, doit sans doute à sa réputation de n'avoir pas connu la fièvre des lotissements. Les herbes folles l'envahissent. Ici du moins, je remonterais presque au-delà de mon enfance… Mais comme je vais accéder à la rue du Tombeux, je me sens cloué au sol : c'est au coin du Vinâve, derrière cette haie, que j'ai entendu, le matin du 4 août 1914, le piétinement sur le pavé des cavales des uhlans. Un officier, sanglé de cuir fauve, balayait la rue du geste en éventail de son revolver dégainé. Il y avait du soleil sur les toits.

L'après-midi, j'ai refait, sous un ciel très bleu, le circuit du nord, nord-est ; au départ « sur le Canal », retour par le Chaineux. C'était notre promenade favorite, à mon père et à moi ; la plus immédiatement accessible, au demeurant. A 50 mètres de la pharmacie, un chemin caillouteux longeait la prairie en pente qui montait sous nos fenêtres. On tournait tout de suite à gauche : et c'était la campagne, un grand souffle pur, les deux ornières livrées aux graminées, des haies épaisses où s'ouvraient des barrières à claire-voie, des clos en cul-de-sac.

(…)

De plus en plus herbeux, le chemin tourne, tourne, jusqu'à ce que se découvre, à perte de vue, sur la droite, la campagne de Bronde. Plus de haies vives : des clôtures en barbelés. L'air se fait plus pur. A l'horizon, vers le nord, les bois d'Andrimont, tandis que, plus loin, du côté de l'est, moutonnent les collines d'un bleu ardoise qui flanquent la route d'Aix-la-Chapelle.

« Sur le Canal » : ainsi donc avions-nous pris l'habitude de désigner cette longue digue au talus gazonné qui courait à travers champs, d'est en ouest, protégeant les canalisations souterraines qui amenaient à Verviers l'eau potable. La butte du Tir communal se dresse encore comme une dérisoire avancée de la cité lainière. Le samedi, vers 4 heures, il m'en souvient, gardes civiques au curieux chapeau melon galonné de tricolore et chasseurs plus martiaux, plumet au vent, venaient y faire des cartons. La promenade était interdite par des fanions rouges. Ici du moins, sauf l'amorce d'une rue sans joie, aux jardinets lépreux, rien n'est venu modifier le site.

(…)

Me voici presque au temple antoiniste. Dans cette campagne de Bronde ouverte à tous les vents, un fermier de chez nous avait installé une florissante succursale de l'église-mère de Jemeppe-su-Meuse. Mon excellent ami Robert Vivier a conté l'histoire mi-touchante, mi-burlesque de ce guérisseur sorti du petit peuple des corons – le Père Antoine – qui séduisit, par sa doctrine de l'Arbre de la science du bien et du mal, des milliers d'âmes simples. Les sectateurs portaient la redingote boutonnée et le chapeau plat ; leurs femmes, embéguinées, corsage montant et robe longue, avaient la foi plus jacassante. Un cortège défila par les rues de mon village, pour l'inauguration du temple-grange campagnard. Le chemin qui descend vers la Vesdre s'appelait, un peu plus loin, le « Pavé du Diable ».
Oui, la Vesdre coule là, dans le fond. Et longe la vallée et la ligne de chemin de fer qui va vers l'Allemagne. Une ligne aux nombreux tunnels. L'un de ceux-ci, dont nous apercevions de loin la gueule noire, nous l'avions baptisé « le Trou du Prince Albert », parce que, nous contait ma mère, c'est par là que le neveu de Léopold II, le roi régnant, avait ramené de Bavière celle qui serait un jour notre souveraine. Dans la nuit du 3 au 4 août 1914, ce tunnel de la voie stratégique de l'invasion fut obstrué par des locomotives lancées à toute vapeur contre un obstacle fait de wagons abandonnés sous la voûte. La nouvelle m'avait bouleversé. Et je sortais chercher un ami, pour aller nous rendre compte des dégâts, quand j'avais été surpris, au coin du Vinâve, par le cavaliers de Guillaume II… La campagne de Bronde, la campagne des Slards qui lui fait suite, c'était, entre 1905 et 1914, le paradis des tendeurs. Vers la fin de l'automne, sur chaque pré, le plus à découvert possible, ils dressaient leur hutte de feuillage derrière laquelle ils s'accroupiraient, l'appeau aux lèvres, dans l'attente du vol d'alouettes rasant le sol ou de la chute au filet d'une compagnie de becs-fins.

(…)

Pour remonter vers le village, le chemin se fait plus carrossable. On retrouve les haies vives, les prairies à champignons. Nous sommes « derrière l'église », itinéraire invariablement élu des promenades dominicales. Une servitude s'appelait « le Marly ». Mais la poussée de Stembert vers l'est a gâché le site. Je cherche en vain cette terre rougeâtre où des briquetiers venus, nous disait-on, de Boom, mettaient sécher, sous de curieuses paillotes, leurs galettes d'argile. Non loin de là, Pierre le Berger, un vieil Alsacien, surveillait ses bêlantes pécores. Je finirai ma promenade par le Chaineux. C'est le point culminant du village. Une sorte de lande aride, coupée de genêtières, avec des éboulis de pierres grises et tranchantes. Mais quel horizon ! Nous montions au Chaineux le cœur toujours battant. Parce que nous savions que, sitôt franchies les limites du jardin de la Maison des Jésuites, - une affreuse bâtisse en style faux normand à la ronde, - nous allions découvrir ce cirque de bois, de fagnes et de ciel que nous appelions, mes sœurs et moi, « le bout du monde ».

(…)

Le Chaineux de mon enfance était un belvédère et un aboutissement. Nous étions fiers de découvrir de là-haut, par temps clair, la tour de Tongres ; mais nous ne pensions pas à pousser plus loin nos curiosités. Il nous suffirait d'ouvrir les poumons et les yeux. Il y a cinquante ans, la butte du Chaineux se hérissait d'une sapinière. J'y ai capturé mon premier orvet, ce preste collier d'un blond bronzé que mon patois wallon appelle un *dzî*. Nous cherchions à deviner, vers la Baraque-Michel, sur une bande d'horizon plus fauve, le point blanc de la maison du Sabotier. L'été torride de 1911, quand brûla la Fagne, quand, aux crucifix des carrefours, s'assemblaient les orantes pour supplier Dieu d'envoyer la pluie, d'âcres volutes de fumée brune empanachaient l'Hertogenwald, et nous nous endormions, la gorge irritée, songeant à tel de nos concitoyen, soldat au 12e Régiment de ligne, recruté comme sapeur du génie pour aller couper le feu dans les tourbières. Il y avait, au Chaineux, l'Arbre du Pendu, sous le Chaineux, l'Etang des Canards, par-delà le Chaineux, plus loin que le château perdu aux barrières blanches, plus loin que le dolmen, que la Louveterie, que la Gileppe, que l'Hertogenwald aux coupe-feu, il y avait tout le mystère, tout le mirage de l'enfance d'un petit villageois de six à dix ans qui n'a qu'à revenir à son village pour retrouver – miraculeusement – son don d'enfance.

***

Heusy n'a été détaché de Stembert pour devenir commune autonome qu'en 1837, en raison de son éloignement, qui avait déjà justifié auparavant la création d'une paroisse autonome. Dans son roman *Quand les ténèbres se dissipent*[21], dédié à son père François-Joseph Lairesse, Clotilde Delhez décrit bien l'atmosphère heusytoise au milieu des années 1950 :

Heusy n'est pas une localité à cancans. Gens du village et visiteurs, promeneurs et étrangers se rendent à Spa, s'y coudoient avec une certaine indifférence. Ce n'est qu'une petite agglomération, formée de quelques rues groupées autour de l'avenue principale. Plus loin, des villas et des fermes éparses. Village modernisé, portant l'empreinte de la grande ville voisine et bénéficiant du passage de nombreux estivants. C'est sans doute grâce à cette fructueuse situation que Heusy possède la mentalité des grosses agglomérations sur lesquelles plane le généreux anonymat. Plusieurs personnages, célèbres dans la région, y ont – au cours des dernières années - établi domicile et y sont morts : médecins de grand renom, généraux retraités, célébrités connues à des titres divers. Heusy les a laissés vivre paisiblement à leur guise, sans se soucier d'eux.

***

Ailleurs dans son volume, c'est l'actuelle avenue de Ningloheid qui apparaît sous la plume de Clotilde Delhez, à une époque où celle-ci ne compte aucune construction, préservant encore alors un calme total pour le cimetière installé là en 1882 et où repose, notamment, Guillaume Lekeu.

La route qui, de Heusy, mène au hameau de Mangombroux, fait un coude au sortir du village, puis elle file toute droite, au milieu d'une assez vaste étendue qui, d'un seul coup, apparaît aux yeux du promeneur. Sur cette route, en face d'un bois de sapin, entouré de murs et à peine reconnaissable de loin aux quelques tombes plus hautes qui dépassent la crête du mur, s'étend, agrandi depuis peu, le cimetière du village. Depuis bon nombre d'années déjà, il remplace le vieux champ de repos qui, à l'ombre de l'église, abrita autrefois les morts de la paroisse. C'est un cimetière cossu (les pauvres sont rares à Heusy), aux tombes en général entretenues et ornées d'un monument. Loin des bruits du village, dans un isolement qui n'a rien de funèbre, mais rappelle plutôt le

calme des jardins de monastères, les morts de Heusy dorment en paix, dans l'attente de la résurrection. Plusieurs concessions importantes s'y dressent, où reposent des dépouilles de pieuses femmes, qui ont tout quitté pour le service du Christ. C'est là que, chassées du cimetière verviétois par des formalités administratives qui leur refusent un caveau de famille, sont réunies dans la tombe, comme elles le furent sur terre, la communauté des Petites Sœurs des Pauvres, celles des Filles de Saint-Vincent de Paul, les Ursulines de Séroule et du Pensionnat des Saint-Anges.

***

Des hauteurs de Heusy, le regard peut porter, depuis l'un ou l'autre endroit en tout cas, vers le fond de la vallée et les collines du pays de Herve. Ce dernier extrait de Clotilde Delhez y fait référence[22] :

Elle considère l'avenue du Chêne où, en cette fin de journée, l'animation reste grande. Le tram électrique Verviers-Spa descend de la Bouquette et s'arrête à quelques mètres au-delà de la villa. Deux voitures, lancées à plein gaz, commencent, en grondant, à gravir la côte.

(…)

Le regard de Bernadette erre par-dessus les arbres et les maisons, loin, bien loin de ce coquet village de Heusy : vers l'ouest, où, par delà Verviers, on devine à l'horizon, les coteaux mamelonnés de Lambermont et de Wegnez ; puis, vers le nord, où, plus loin encore, après l'immense vallée, s'estompent les terrils des Charbonnages de Battice.

***

En 1876, Thil-Lorrain s'était déjà essayé à tenter de reproduire par la plume le paysage depuis les hauteurs heusytoises, tel qu'il l'imaginait à la fin du XVIIIe siècle, et en confondant quelque peu Petit-Rechain et Hodimont[23]. Nous terminerons par là ce tour des collines verviétoises.

Le soleil allait disparaître à l'horizon au moment où la lourde diligence se mit à descendre la route qui conduit de Heusy à Verviers. Assis sur l'impériale, Chapuis contemplait d'un regard attendri l'immense paysage étalé devant lui. Là,

Stembert se cachait au milieu des arbres comme un nid sous les branches d'aubépine en fleurs. Hodimont apparaissait plus sévère au sommet du plateau qu'inondaient de leur lumière les derniers feux du jour. Lambermont étalait coquettement ses groupes de maisons sur le revers de la colline. Ici se dressait la ferme du Curé ; là, s'enfonçaient les gorges des Gris-Chevris. Les pèlerinages de Hombiet, des Croisiers, n'avaient-ils pas vu souvent, sa mère, sa sœur, son amie, venir s'agenouiller dans l'hermitage ? Rêveur, il laissait errer ses regards sur les vitres des maisons qu'embrassaient les derniers rayons du soleil. Puis, tout au bas, dans la vallée, coulait silencieusement, au milieu des prairies chargées de rames à faire sécher les draps, la Vesdre aux contours capricieux, reluisant comme un miroir.



L'ancienne villa d'Edmond Chapuis avenue du Chêne à Heusy



Vue aérienne de la ville, avec la place Verte au bas de l'image

3

REGARDS EXTERIEURS, DE 1740 à 1991



Contemporain de l'œuvre de Saumery, cet ancien hôtel de maître de la famille Franquinet, rue des Raines, fut un hôtel pour voyageurs au XIXe siècle

Nous arrivons enfin à Verviers. Sauf erreur, la plus ancienne description de la ville est celle publiée par Pierre-Lambert de Saumery en 1740 dans son célèbre ouvrage *Les délices du pays de Liège*[24], illustré de 205 gravures du Spadois Remacle Leloup. Bien entendu, la rivière de Weze dont il est question ci-dessous n'est autre que la Vesdre : Saumery (malgré le travail de ses « nègres » Guillaume de Crassier et Mathias de Louvrex) n'était pas avare d'inexactitudes…

La rivière de Weze, dont les rives bordées de rochers sourcilleux forment des paysages peu capables de flatter les yeux, voit dans son cours des objets moins affreux et moins sauvages. A une lieue de Limbourg, dont elle baigne les murailles, elle se partage et forme une longue île qui fait partie d'une ville riche et brillante. Le vallon étroit, où elle est située, a la figure d'une demi-lune qui embrasse un Rocher, baigné par les eaux de la Weze. Cette situation est cause que, de quelque côté qu'on regarde Verviers, on ne le voit jamais tout entier. Mais quoique ce léger désavantage dérobe aux yeux son étendue, les différents aspects, sous lesquels il se présente à chaque nouveau point de vue, forment une perspective d'autant plus amusante qu'elle est plus variée. Le riche Territoire de Herve, qui se montre au voisinage sous la figure d'un amphithéâtre, étale en vain ses plus riantes beautés pour obtenir la préférence. L'œil se sent attiré avec une douce violence par ses Edifices aussi somptueux que régulièrement bâtis et qui dénotent l'opulence d'une ville florissante et enrichie par le commerce. Celui de la ville de Verviers ne peut guère être plus étendu, puisqu'il n'est borné ni par l'Europe, ni par les mers. Il consiste principalement en de nombreuses manufactures de Drap, estimées dans toutes les parties du monde. Les différents ouvriers qui y sont employés font fourmiller cette ville d'un peuple économe et laborieux dont le nombre ne peut, en augmentant, qu'enrichir l'Etat.

La ville de Verviers se divise naturellement en trois parties qui, toutes trois, sont d'une figure oblongue ainsi que la ville considérée dans un seul point de vue. La première est l'île, dont nous avons déjà parlé ; son terrain, qui représente la Navette d'un tisserand, est coupé dans sa largeur par plusieurs belles rues qui, aboutissant à de solides ponts de pierre, fournissent partout une communication facile avec les autres quartiers. Son quai est beau et bordé de brillants édifices. Quelques uns, situés sur le bord même de la rivière, forment des rues larges, claires et bien aérées : elles communiquent par divers ponts de pierre à une seconde partie, formée par le rivage droit de la Weze qui, tout couvert de maisons, fait la partie la plus facile et la plus peuplée, quoique la moins étendue en longueur. Elle est traversée d'un bout à l'autre par une large rue qui, bornée

par deux magnifiques places, vient vers son milieu se confondre avec une troisième où est établi le marché.

C'est là qu'on voit une belle fontaine de pierre brute qui sert de piédestal à un riche Perron de bronze. L'eau en sort par quatre masques et se perd dans un pareil nombre de coquilles travaillées avec beaucoup d'art. Cet ouvrage construit l'an 1732, fait face à la maison de ville qui, quoique solidement bâtie, n'offre rien de remarquable. La troisième partie, distinguée par le nom de Hodimont, est située sur la rive droite de la Weze au dessous du reste de la ville ; c'est de ce côté-là qu'on trouve le magnifique Faubourg d'Espagne, ainsi appelé parce qu'il est bâti sur un terrain qui appartient au Duché de Limbourg, l'une des dix-sept provinces que les Rois d'Espagne ont possédées. Hodimont a été jusqu'au XIIe siècle un village situé dans ce même lieu, dont tous les environs étaient alors inhabités. Dans la suite il fut agrandi sous le nom de Verviers que lui donna Jean de Bavière, s'il faut en croire la tradition du Pays vers l'an 1302 ; c'était déjà un Bourg même considérable pour être admis avec les villes d'Aix, Cologne, Dueren, Nimêgue, Lubec, Francfort et Nuremberg à l'exemption d'un droit nommé Tourny, qui s'étendait sur toutes les marchandises qui entraient et sortaient de la Ville de Liège.

Cette exemption fit tellement fleurir les manufactures que le nombre des habitants s'accroissant de jour en jour, Verviers fut enfin inscrit au nombre des villes du Palais de Liège, l'an 1651. Les nouveaux Bourgeois, encouragés par les prérogatives et les privilèges qui venaient de leur être accordés, s'appliquèrent à embellir leur ville, et en moins de dix ans, ils l'environnèrent de murailles ; de sorte que malgré les ravages et les fureurs de la guerre et de la peste qui, dans l'espace d'un siècle, l'avaient attaquée tour à tour, on vit Verviers fleurir et s'agrandir de jour en jour, cependant que plusieurs villes, autrefois florissantes, conservaient à peine quelques faibles monuments de leur ancienne prospérité.

***

Saumery avait consacré ses *Délices* aux territoires de l'ancienne Principauté de Liège. En 1759, Anton B. Draeck publiait, lui, une *Description des dixsept provinces des Pays-Bas,* dont le duché de Limbourg, dans laquelle il évoquait incidemment Verviers et sa voisine limbourgeoise, Hodimont[25] :
Verviers est une ville qui est posée sur les confins de la province de Limbourg, à trois lieues de Liège. Elle est assez grande ville et où il y a encore de très beaux

remparts et qui fut du passé ville très forte aussi bien que son faubourg qui est séparé de la ville par une fausse porte que l'on appelle le faubourg d'Espagne à raison que le dit faubourg est situé sur la terre d'Espagne ; cette ville a un grand privilège, qui est celui que tout malfaiteur y est en franchise pour quelque crime que ce puisse être ; ils sont en sécurité excepté au faubourg d'Espagne où l'on peut les arrêter, or cette ville est en très grand négoce de draps, qui fait qu'elle est un refuge de toutes sortes de vagabonds et malfaiteurs à raison qu'ils trouvent à travailler en la dite manufacture de draps et qu'ils sont en sécurité…

***

A la veille des révolutions française, liégeoise et franchimontoise de 1789, un journal imprimé à Theux, *Le Perroquet de Spa,* aurait publié en 1785 cette description de Verviers, agrémentée de vers, sous forme d'une lettre adressée par un visiteur à un moine cordelier[26], dans laquelle il évoque autant le bourgmestre Fyon et les jolies Verviétoises que le nouvel Hôtel de ville (datant de 1755) ou son propre hôtel :

Verviers est la plus belle ville du pays de Liège, sans en excepter aucune. Les manufactures de draps sont la première source de son opulence.

Cette grande ville n'a qu'un seul curé, aidé par plusieurs vicaires ; on y trouve beaucoup de monastères, dans un pays sacerdotal cela va sans dire. Il y a plusieurs belles rues et quelques jolies places. Je suis logé à l'Etoile d'Or.

Marion de l'hôtellerie Sait très
bien faire les honneurs : Il vend
d'excellentes liqueurs. Ainsi,
mon père, je vous prie De
n'aller pas loger ailleurs.
Qui veut manger en compagnie
Réunit le double agrément De
trouver un cercle charmant Et
la table bien servie.
C'est là que, sans cérémonie,
J'ai rencontré le sage Fion,
Aimable, sans prétention,
Doué du plus rare génie,

Parlant avec précision, Et
dont la seule ambition Est de
voir régner l'harmonie.
Mon père, il faut avouer,
Fion n'est pas un homme ordinaire.
Mais comme j'aurais trop à faire, Je
ne prétends point le louer.

On trouve à l'Etoile d'Or, fort bonne compagnie : les misanthropes ont la ressource de se confiner dans un bel appartement et d'y vivre seul. Le maître de la maison, qui est homme d'esprit, et a toutes les connaissances requises dans un homme chargé de recevoir des étrangers, est Français. Il m'a parlé de je ne sais quel poète il logea chez lui et partit sans le payer : 1° quatre vers, qu'il lui devait pour une tasse de café ; 2° sept à huit escalins pour dépense de bouche.

La Maison de Ville de Verviers est un bijou. Elle aurait besoin d'une place régulière, d'où l'on pût la contempler à son aise : peut-être que le temps lui en procurera une. Votre ordre, mon révérend père, n'a point de maisons ici. Dans tout le pays de Liège, vous n'avez que trois couvents, savoir à Liège, Huy, Dinant, ce qui fait que j'appelle cette province celle de la Trinité.

Mais au défaut de Cordeliers
On y voit de beaux cavaliers,
Des femmes pour qui l'on soupire,
Mainte fille à joli minois
Qui vous regarde en tapinois
Et dont le gracieux sourire,
Si vous permettez de le dire,
Vaut le Cordon de Saint-François.

Quoique les comédiens viennent passer ici un mois tous les ans, il n'y a point de salle de spectacle. Ils jouent, si cela s'appelle jouer, dans un grand appartement qui appartient à un particulier. Verviers peut se passer de faire des frais inutiles.

***

Peut-on classer parmi les écrivains Louis-François Thomassin, l'auteur en 1812 du *Mémoire statistique sur le Département de l'Ourthe ?* Pas vraiment, mais on observera que son appréciation de Verviers sous Napoléon Ier correspond à celle qu'on vient de lire, une sorte de microclimat en plus[27] !

Verviers, ville dans la vallée de la Vesdre et en partie à mi-côte vers le sud. Elle a moins de deux kilomètres dans sa plus grande dimension, qui est le long de la rivière qui traverse cette ville assez jolie et bien bâtie de l'Est à l'Ouest et qui, au moyen de canaux pratiqués en divers endroits, distribue l'eau nécessaire aux nombreuses manufactures que cette ville renferme. Le beau vallon de Verviers est au dessus du niveau de la Meuse à Liège et se trouve couvert par les coteaux qui longent la rive droite de la Vesdre et mettent la ville à l'abri des vents du Nord, ce qui donne à cet endroit une température assez élevée et un air pur et sain. On remarque dans les édifices publics l'Hôtel de ville et les maisons des fabricants qui sont distribuées et décorées comme celles des principales villes capitales de l'Europe.

***

Nous voici en 1827 et Frédéric de Reiffenberg décrit la ville à la veille de la révolution belge dans *L'Hermite en Belgique* déjà cité plus haut, en s'étonnant surtout, et longuement, du peu de considération pour l'instruction[28].

Cette petite, mais assez jolie ville, compte au-delà de dix-huit mille habitants, parmi lesquels la moitié, vivant d'un travail journalier, est plongée dans la plus profonde misère. L'on ne trouverait peut-être pas deux cents familles aisées à Verviers. Les habitants ne se livrent qu'à une seule branche de commerce, et la moindre stagnation dans la fabrication des draps réduit à la mendicité une foule d'artisans qui trouvent leur subsistance dans ce genre d'industrie ; ce qui fait que la ville offre le tableau de fortunes colossales à côté de la plus grande misère. Ces fortunes sont concentrées dans quelques familles, et sont telles qu'il ne s'en rencontre peut-être pas de pareilles dans des villes de second rang. De quelque côté que l'on se tourne ici l'on n'aperçoit que des fabriques ; tout le monde est fabricant de draps, ou s'occupe de quelque partie de la fabrication, tels que teinturiers, presseurs, foulons, etc., ou est attaché à des maisons de commerce ou de fabrication en qualité de commis, de voyageur, de directeur de fabrique, ou se livre lui-même au commerce dont les laines, les indigos, les drogues de teinture font la base. Cette ville étant essentiellement manufacturière et commerçante, et l'esprit du commerce tendant à rétrécir les idées, comprimer les sentiments nobles et généreux, à envisager tout sous des rapports purement positifs et dans des vues intéressées, les sciences et les arts n'y sont guère en honneur ; l'éducation de la jeunesse y est extrêmement négligée.

(…)

J'avoue que je fus singulièrement étonné de ce que j'appris à ce sujet ; je crus d'abord le tableau un peu chargé ; un tel état de choses ne se conçoit pas, me disais-je, dans une ville essentiellement commerçante, où les fabricants, à qui il importe tant d'avoir des ouvriers instruits, s'ils veulent rivaliser avantageusement avec les Anglais, chez lesquels cette classe est, en général, si intelligente, il faut que ces gens-là entendent bien peu leurs intérêts ; mais un mur examen me convainquit de deux choses, la première, que tout ce qui précède est basé sur la réalité, et l'autre, que ma dernière objection serait juste partout ailleurs ; mais à Verviers il faut soigneusement distinguer l'intérêt des grandes maisons de commerce de celui des fabricants d'une classe inférieure : les premiers, en répandant l'or à pleines mains, sont sûrs d'avoir, quand ils le voudront, des ouvriers instruits, tandis que le petit fabricant ne pourra prétendre au même avantage, tant que l'instruction ne sera pas plus généralement répandue. L'on voit donc qu'il en est ici comme partout ailleurs, ou, comme on le dit trivialement, que le gros poisson avale le petit.

(…)

Enfin, si Verviers n'a pas donné naissance à un plus grand nombre de savants, il a du moins la gloire de les habiller presque tous, et cet avantage doit peser dans la balance de ses mérites.

***

Enfin Hugo vint, en 1840, pour laisser de la ville une appréciation devenue aussi historique qu'elle était laconique et désastreuse[29].
Verviers, ville insignifiante d'ailleurs, se divise en trois quartiers qui s'appellent la Chick-Chack, la Basse-Crotte et la Dardanelle. J'y ai remarqué un petit garçon de six ans qui fumait magistralement sa pipe, assis sur le seuil de sa maison. En me voyant passer, ce marmot fumeur a éclaté de rire. J'en ai conclu que je lui semblais fort ridicule.

***

Deux ans plus tard, un anonyme F.T., dans *Le Courrier des Campagnes* de Visé[30], faisait écho aux remous provoqués par ce jugement sévère dans sa propre description de la ville, qui ne l'était pas moins. Manifestement, cet auteur avait aussi sous la main le volume de *L'Hermite en Belgique,* dont il s'inspirait par endroits sans pour autant le citer.

Nous traversons Ensival, dont l'aspect moitié ferme, moitié fabrique, n'offre rien de remarquable, dans sa double existence, et nous nous arrêtons au beau milieu d'une rue, qui sert de cour à l'Hôtel des Messageries. Nous sommes au cœur de Verviers. Ah ! Bah ! S'écria un Parisien, en sautant légèrement de l'impériale, où il s'était laissé à grand peine ; - Verviers n'est donc pas un village ! Ces mots m'étonnèrent au suprême degré ; il corroborait une opinion que j'avais déjà entendu émettre et à laquelle j'avais répondu par un haussement d'épaules. Mais cette fois il n'y avait plus à s'y méprendre : c'était un fait. Voilà, en effet, ce qu'on pense à l'étranger ; que dis-je ? À l'étranger ! En Belgique : Verviers y passe pour un village !

Ce que tout le monde ne sait pas effectivement, c'est que Verviers était en 1789, après la cité, le plus beau fleuron de la couronne de nos princes. Certes, une pareille ignorance est assez pardonnable : en général on s'inquiète peu de savoir si nos ancêtres étaient dignes de l'estime de leurs contemporains et de la postérité ; mais ce qui n'est point tolérable, c'est d'ignorer que Verviers est aujourd'hui avec Liège et beaucoup d'autres endroits, la ville qui pousse le plus efficacement notre contrée à prendre le premier rang entre les neuf provinces de la Belgique, sous le rapport industriel. Où git la source de cette erreur ? Comment les étrangers, ses voisins même, peuvent-ils avoir une idée si piètre de Verviers ? Pourquoi le regardent-ils comme une ville sans importance, très petite, et ayant seulement une population de quelques milliers d'habitants ? Pourquoi les trois quarts des habitants de notre province ne s'avisent-ils pas de rejeter ces fausses allégations et pourquoi ne savent-ils pas que Verviers est réellement une ville d'un commerce considérable, enfermant dans son enceinte une population de plus de 20.000 âmes ? Pourquoi ?...

C'est que Verviers ne le crie pas assez haut, ne le répète pas assez souvent, ne le met pas sous les yeux de tout liseur, et voilà pourquoi on le regarde comme un endroit peu digne d'être remarqué. C'est le sort de la plupart de ces villes commerciales, qui sont ordinairement dénuées de tout rôle politique important, et qui n'ont pas eu, surtout, des historiens pour rappeler leurs titres les plus

brillants au respect de leurs compatriotes. Verviers en est un exemple frappant, et ses conséquences sont peu à l'avantage de ses habitants. Un autre désagrément qu'encourt une ville qui n'a pas d'antécédents honorables, c'est qu'on fait ses habitants les points de mire d'une foule de gabegies. C'est le cas où se trouve Verviers. On pense que la teinte sarcastique dont on la couvre provient de ce que cette ville n'a pas d'historiens, et, par une suite très naturelle, pas de souvenirs, pas d'illustrations des temps héroïques du moyenâge. Ce fait est de la plus grande vérité. C'est une ville sans passé, qui n'a pris place sur la carte du pays de Liège que depuis près de trois cent ans, alors que sa population s'était accrue, par suite de l'extension prodigieuse que la fabrication de draps y avait prise.

Verviers, ne datant presque que de l'année 1659 n'a pas de titres à l'attention générale, comme ayant été le théâtre d'une ancienne splendeur, d'entreprises chevaleresques, le lieu de naissance d'hommes célèbres qui auraient fait rejaillir sur lui leur renommée. Car l'on sait que la gloire d'une ville, d'une nation, se fonde principalement sur le nombre des illustrations sorties de son sein. Mais les Verviétois ne le pensent pas tout-à-fait ainsi. Ils font fi de ces deux vers de Palissot, le poète philosophe :
O Renommée, ô puissante déesse, Par
charité, parlez un peu de nous !
Dans leur indifférentisme, dans leur positivisme, et autres beaux arts finissant en isme, ils croient eux, en rétorquant le proverbe, que ceinture dorée vaut mieux que bonne renommée, et ce qui les console, dit-on, c'est que si leur ville n'a pas donné naissance à des hommes célèbres elle a du moins la gloire de les habiller presque tous, et que cet avantage doit peser dans la balance des mérites.

(…)
Alors, n'est-ce pas dans l'ordre des choses que Verviers, depuis son origine, n'ait produit que deux hommes dont les travaux attestent des veillées pénibles *pro patrié* ? Ces deux hommes sont Delrooz et Courtois ; encore, leurs cendres ne reposent-elles point dans leur ville natale. C'est sans contredit l'éducation toute matérielle des Verviétois qui fait qu'ils sont peu aptes aux ouvrages de l'esprit qu'ils considèrent par parenthèse, comme des frivolités. Cela n'empêche pas qu'ils n'apprécient d'une manière naïve et toute particulière les productions de leurs concitoyens ; car si le destin permet que l'un d'entre eux parvienne à composer une ode ou un sonnet, soyez assuré qu'on le regardera, avec

étonnement, comme un philosophe, comme un homme capable d'ébranler le levier d'Archimède.

En ne s'occupant pas du passé, le présent en pâlit. Un touriste y a demeuré deux jours : il ne s'est promené dans les rues qu'une demi-heure et il a employé le reste de son temps dans sa chambre à fumer des cigares de Havane et à lire un roman de Georges Sand. Ce voyageur, qui n'était autre que Nisard, avait demandé en vain un ouvrage traitant de l'histoire de Verviers ou de ses monuments. Cette ville pourtant a bien perdu de n'avoir pas été le but de ses savantes observations. Victor Hugo a dû se procurer *l'Almanach de la province de Liège* pour avoir des renseignements sur Verviers. C'est là qu'il a trouvé que : *Verviers, ville insignifiante d'ailleurs, se divise en trois quartiers qui s'appellent le Chick-Chack, la Basse-Crotte et les Dardanelles.* Lorsque des touristes français ou anglais, voire même allemands, parlaient de Verviers en mal, bien entendu, le vent faisait tourbillonner leurs calomnies ou leurs naïvetés ignorantes et les précipitaient dans les fondrières de l'oubli où l'on ne s'aventurera jamais pour les retirer. Mais voici tout-à-coup une phrase qui tombe de si haut, une phrase qui est prononcée par une telle puissance, que la réputation intellectuelle, industrielle et de bon goût de Verviers tremblote sur sa base.

Le grand poète a consacré quelques lignes à cette ville, et cette ville en a presque pleuré. Il cherchait à déverser sur elle du ridicule. Quand son ouvrage fut mis en vente, les personnes qui manient les ciseaux dans les bureaux de la presse verviétoise, se fâchèrent tout rouge : les deux lignes du grand écrivain firent circuler le sang dans les veines des paisibles habitants. Son nom parut dans les journaux de l'endroit accompagné d'amères épithètes. On le défia même en prose rimée. De ce mal, comme en homéopathie, en est résulté un bien. Des jeunes gens qui montent lestement à cheval et qui sablent admirablement le champagne, apprirent avec étonnement que c'était un écrivain nommé Hugo qui causait tout ce tintamarre. Qu'est-ce donc que le génie ! Puisqu'il est des gens qui ne l'aperçoivent pas, quoiqu'il soit entouré d'une éclatante auréole qui éclaire tout l'horizon ! Si cet homme célèbre avait pu consulter des annales verviétoises, il n'aurait pas cherché à faire de froides plaisanteries : l'utile et le bon entrent essentiellement dans ses idées et dans son caractère.

(…)

Verviers renferme vingt mille habitants, mais ce chiffre doit être augmenté au moins d'un bon tiers par la population mouvante. La moitié des habitants, vivant d'un travail journalier, est plongée dans la misère à la moindre stagnation dans la manufacture de draps. Cinq à six familles possèdent des fortunes colossales, et deux cents autres peuvent passer pour opulentes ou riches. Les maisons représentent assez exactement la proportion des fortunes dans la société : vingt maisons pauvres contre une riche. Les rues, quoiqu'assez longues, sont sinueuses, manquent de trottoirs, et ses places sont irrégulières et dénuées de ces belles plantations qui font plaisir à la vue. Depuis quelque temps cependant, Verviers cherche à s'embellir ; elle n'y arrivera jamais, parce que la misère coudoie à chaque pas l'opulence. Telle rue serait parfaite mais tout à coup une file de superbes maisons est interrompue par des masures qui font un contraste attristant.

Verviers n'offre aucun attrait de curiosité pour l'antiquaire. Il ne peut avoir aucun intérêt pour l'artiste. L'architectonique y est mesquinement représentée. Là où règne une aristocratie commerciale, les monuments civils sont rares, et les édifices religieux sont plâtrés et ornés à la hâte. Les capitaux doivent porter intérêts : des bâtiments historiques, on n'est pas assez sot pour les entretenir à grands frais : des chefs-d'œuvre d'architecture ça coûte trop cher. On se tient au strict nécessaire, qui est un hôtel-de-ville, une paroisse et un théâtre. Certes, c'est tout ce que peut raisonnablement réclamer le siècle. Comment voulezvous donc que cette ville n'offre pas un contraste perpétuel avec Liège ! Ici, il n'est pas un seul édifice qui ne soit illustré par de nobles ou de touchants souvenirs. Dans cette héroïque cité, comme en parle un de nos poètes :

D'un souvenir sacré chaque rue est pavée,
Partout, sur ses vieux murs, son histoire est
gravée Par le glaive au lieu du burin.

Les trois ou quatre places publiques de Verviers ne sont jamais animées. La place des Récollets, qui est assez vaste, est entourée de bornes grossières : une simple rangée de marronniers serait d'un effet plus gracieux. La place du Spectacle, nommée aussi place Verte, s'est vue ornée durant plusieurs années d'un piédestal surmonté d'un buste de Jean-Jacques. Depuis un an, la régence a introduit une amélioration utile : à chaque coin de rue elle a mis une inscription qui en indique le nom. Le fond est noir et les lettres blanches. Ces inscriptions nous ont causé de la peine : il en est peu qui offre un nom passable : ils sont inconvenants, loufoques. Pourquoi ne pas dresser sur la belle place des Récollets un monument à l'Industrie, pour la baptiser de ce nom. Ne vaudrait-il pas mieux remplacer les

noms de Crapaurue, des Raines, etc. etc., par rues de Franchimont, de Liège, de Gand, d'Ogier-le-Danois, Cockerill, d'Arenberg, etc., qui rappelleraient des souvenirs intéressants pour Verviers ! Nos préjugés font souvent juger un homme sur son prénom : le goût, l'esprit d'une ville se révèle aussi dans les noms de ses rues.

L'étranger est frappé à Verviers de ce que sa vue n'est arrêtée par aucun monument digne d'une ville de son importance. Les tribunaux siègent dans un pauvre local qu'occupaient ci-devant les Carmes chassées. Il n'y a que les machines qui sont splendidement logées. C'est qu'à Verviers la manufacture du drap est tout. De quelque côté que l'on se tourne, l'on n'aperçoit que des fabriques. Tout le monde est fabricant de draps, ou s'occupe de quelque partie de la fabrication, tels que teinturiers, presseurs, foulons, etc., ou est attaché à des maison de commerce ou de fabrication en qualité de commis, de voyageurs, de directeurs de fabrique, ou enfin se livre lui-même au commerce, dont les laines, les indigos, les drogues de tenture font la base. Cette ville étant essentiellement manufacturière et commerçante, et l'esprit du commerce tentant à rétrécir les idées, à comprimer les sentiments nobles et généreux, à envisager tout sous des rapports purement positifs et dans des vues intéressées, les sciences et les arts n'y sont guère en honneur. Nous citerons quelques faits à l'appui de notre assertion.

(…)

***

Le Nisard dont parlait l'article ci-dessus n'était autre que Désiré Nisard, écrivain français conservateur (et farouche adversaire de Hugo). Lui-même publia en 1855 des *Souvenirs de voyage*[31] dans lesquels figurait une description de Verviers datant selon lui de son passage en nos murs le 15 septembre 1835. Le lecteur attentif repèrera sous sa plume les « vingt maisons pauvres pour une ville » que l'on retrouvait plus haut dans le texte de F.T. en 1842…

Nous voyons Verviers à la lueur de ses réverbères au gaz. Ça paraît être une jolie ville, bien propre, bien bâtie, du moins la grande rue. Cet éclairage au gaz donne aux villes un aspect de fête. On dirait que Verviers illumine ce soir, ou que les maisons où sont fixés les réverbères sont des hôtels ou des cafés. Verviers gagne à être vu au gaz. De jour, c'est une longue rue large, avec des maisons qui

représentent assez exactement la population des fortunes dans la société : vingt maisons pauvres pour une riche. Les poules y becquettent impunément entre les pavés. Au bout de cette longue rue est un petit théâtre, avec une promenade sablée et plantée d'arbre devant. Je parcours la ville entre deux averses, car la pluie n'a pas cessé ; je vais à la cathédrale, église de village, que l'heure de la grand-messe a remplie de fidèles tout dégouttant d'eau et dont les habits fument. Je demande à un horloger debout sur sa porte la poste aux lettres. Il me répond au finissement de la rue. La différence entre tout ce pays et la France, c'est celle du mot finissement au mot fin. C'est la France légèrement altérée dans sa physionomie, mais c'est toujours la France. Je lis avec admiration sur le fronton de l'Hôtel de Ville, en beau et noble français, le français de '89 : publicité, sauvegarde du peuple. La pluie furieuse me force de regagner l'hôtel.

***

C'est en 1855 également qu'un premier guide touristique paru chez Hachette et consacré à *Spa et ses environs* fit allusion à Verviers. Sans inciter à s'y déplacer[32].

Ses fabriques de draps exceptées, Verviers n'offre rien d'intéressant à un étranger. (…) Les monuments publics ou privés de Verviers ne méritent pas une visite.

***

En 1862, un autre guide de tourisme, allemand celui-là, n'était pas plus positif[33] :

Avant d'arriver à Verviers, le chemin longe diverses usines et maisons de plaisance, qui témoignent à la fois de l'activité industrielle et de la richesse de cette ville. (…) Verviers est une ville de 28.081 hab., et a un aspect tout à fait moderne. Elle se compose presque exclusivement de manufactures, de maisons de fabricants et d'habitations d'ouvriers.

***

La même année 1862, Hugo passait à nouveau par Verviers, et maintenait fermement son point de vue, tenant cette fois en un mot :

Vu Verviers, Zéro. – Revu en sortant de Verviers le marmot de cinq ans fumant une grande pipe que j'avais constaté il y a vingt-deux ans.

***

Le critique théâtral Gustave Frédéric, avec plus d'esprit, n'était pas plus tendre en 1865 dans son journal *L'Indépendance belge*[34] *:*

Nous nous arrêtons à Verviers, mais je ne vous y arrête pas. La ville est triste, et toutes ses cheminées et ses usines ne l'animent pas. (…) J'estime les usines de Verviers, et dans ce voyage à la recherche de paysages pittoresques et de curieux morceaux d'architecture, je fuis toutes ces fumées utiles et toutes ces cheminées bienfaisantes. Je ne crois pas qu'un édifice soit laid des crimes qu'on y a commis, et beau des chaussettes qu'on y fait.

***

Il faut attendre 1881 pour retrouver des lignes plus positives sur Verviers, dans ces vers du conservateur de la Bibliothèque royale François Nizet. Et encore, ce sont bien plus les travailleurs du textile que les murs de la ville qui sont ici chantés[35].

Dans les vallons, aux pieds de sa double colline,
Comme en un frais berceau, rit et se dodeline
En paix la Cité de Verviers,
Comptant tous ses métiers, ses hautes
cheminées, Ses maisons, ses villas, partout
disséminées, Et tous ses opulents drapiers.
Là, vit un peuple grand par l'art et l'industrie ;
S'il est riche, s'il fait honneur à la Patrie, C'est
au travail qu'il doit son or.
Il étale ses draps dans les deux hémisphères ; Le
commerce loyal lui fit des jours prospères :
Qu'il en compte beaucoup encore !
Artisans pleins d'adresse aux mains lestes et fines,
Des ouvroirs encombrés où grincent les machines,
Ils règlent l'infini détail.
Chacun, l'œil attentif et sans reprendre haleine,

Donnant mille façons à la soyeuse laine
Reste penché sur son travail…

***

En 1896, une douzaine de membres de la Société centrale d'architecture de Belgique visitent la ville. Le programme que leur a préparé Charles Thirion ne manque pas de retenir plusieurs édifices récents dus à ce dernier (St Roch, le château Lieutenant et l'hôpital aujourd'hui détruits, le Théâtre bien sûr). L'impression générale est positive[36].

En nous rendant à l'hôpital, il nous a été donné l'occasion de constater une transformation complète qu'a subie, depuis quelques années, la ville de Verviers ; l'espace occupé autrefois par des rochers et des terres cultivées est aujourd'hui couvert de villas élégantes, de boulevards et de parcs ravissants. A l'heure qu'il est, Verviers est une des plus jolies petites villes du pays.

***

A l'occasion de l'Exposition universelle de Liège de 1905, le futur cofondateur du *Pourquoi pas,* Léon Souguenet, prend bien garde à ne pas envoyer vers Verviers les lecteurs du *Guide remboursable illustré* de l'exposition[37] :
Verviers, c'est une ville de peu d'intérêt pour le tourisme, mais très intéressante pour l'industriel. Il n'y a guère de monument remarquable, nommons simplement en passant la Collégiale Saint Remacle, insignifiante au point de vue architectural et située non loin de l'Hôtel de Ville, monument dépourvu lui aussi de tout intérêt.

***

En 1920, l'annuaire officiel des syndicats belges d'initiative (*L'Eté en Belgique*) se doit évidemment, lui, d'être on ne peut plus positif.

Verviers, qui forme avec ses faubourgs une agglomération de 80.000 habitants, présente tous les caractères d'une ville, longues et larges artères pleines de vie et de monuments, places publiques, squares, grands cafés, excellents restaurants, hôtels confortables, magasins luxueux, tramways électriques roulant dans toutes les directions.

Aux admirateurs de beaux monuments, Verviers peut montrer son Hôtel de Ville, son Palais de Justice, sa nouvelle Poste, son théâtre, son école supérieure des textiles, plusieurs églises. Aux amants de la nature, elle offre des boulevards superbes aux larges et magnifiques avenues d'où l'on découvre des collines tantôt parées de bouquets, garnies de riants villages qui semblent accrochés à leurs flancs.

***

En 1937, c'est dans le grand hebdomadaire parisien de droite *Candide* que l'écrivain français Jacques de Lacretelle, Académicien depuis peu, confiait ses impressions sur Verviers (plutôt mitigées) après y avoir donné une conférence organisée par l'Extension de la langue française[38].

C'est une ville sans beaucoup d'attrait, sauf sa situation sur la pente d'une vallée, qui donne aux rues une déclivité amusante et étage les maisons les unes au-dessus des autres. Je lui trouve aussi un air de bourgeoisie cossue et de bon ton. M.… qui dirige les conférences des Amitiés françaises (ou plus exactement l'Extension) vient me chercher à l'hôtel et me conduit à un cercle qui peut se rattacher à la même tradition. Beau parc, grandes salles, et un nom vieillot qui dit ses affinités : l'Harmonie. Verviers a toujours été d'ailleurs un centre musical. Patrie de Vieuxtemps ainsi que de Lekeu, l'auteur d'une fameuse sonate pour violon, qui manque un peu d'agrément et de jeunesse, il faut l'avouer. Quand on pense que Lekeu est mort à vingt-quatre ans, on se demande quelles eussent été ses œuvres de vieillesse.

Avec M.… j'entre de plain pied dans la littérature moderne, la bibliophilie, le « vient de paraître », ce qui n'exclut pas un goût très sûr. Et vos conférences, comment marchent-elles ? C'est une question que je poserai dans chaque ville. Elles marchent… avec des béquilles, c'est-à-dire que l'organisation est toujours en déficit à la fin de l'année. « Songez, ajoute-t-il, que notre association compte six cents membres, ce qui est beaucoup, mais que chacun ne paie annuellement que vingt francs belges pour six ou sept conférences. »

Le soir, après la conférence, promenade dans les rues qui sont vides. Un vent froid balaie ces voies en pente. Autour de la gare, un peu d'animation, car c'est dimanche. A l'intérieur, physionomie ordinaire d'une gare un soir de fête : des

femmes à mèches et à bouquets… des permissionnaires somnolant sur un banc, la bouche ouverte, et dont les bras pendent comme ceux des orangs-outangs. J'ouvre la porte des deux salles d'attente, fais queue à un guichet, écoute un dialogue, et après cette concession à l'esprit d'aventure, rentre me coucher.

***

Enfin, nous terminerons cette rétrospective de regards extérieurs offrant sinon une vue en tous cas une appréciation d'ensemble sur Verviers par un fort bel article paru voici vingt ans dans *Femmes d'Aujourd'hui* et signé Margret Jarry, qui avait notamment laissé la parole à Marie-Paule Deblanc et Jean-Marie Delobel[39].

La reine de l'industrie lainière a perdu un jour sa couronne, mais absolument rien du fabuleux dynamisme qui lui permit, au fil des siècles, d'asseoir sa renommée sur le plan mondial. La reconversion amorcée dans les années soixante a porté ses fruits et, dans bien des domaines, le vent de l'entreprise souffle depuis. Seule la Vesdre semble s'ennuyer un peu…

Evidemment, elle se sent bien seulette, bien inutile depuis la fin des années bénies qui virent tant d'artisans s'activer sur son cours. Au milieu du XVIIe siècle, elle en comptait, des lavoirs, établis sur de petits ponts en bois ! C'est qu'il fallait débarrasser la laine du produit ayant extirpé le suint et la graisse contenus dans ses fibres : un mélange d'eau chaude et d'urine… Cette dernière était achetée par des récolteurs qui opéraient chaque jour dans les quartiers populaires ! Et puis, il existait beaucoup de fouleries aussi, où les pièces de drap étaient lavées et longuement frappées par des maillets pour acquérir leurs qualités…

Impossible de ne pas chercher à imaginer l'effervescence dont la Vesdre fut le cœur, lorsqu'on la suit des yeux tout au long du sentier qui descend à flanc de colline pour rejoindre la Promenade des Récollets ! A cette époque, elle avait un petit frère, né au XIVe siècle pour l'aider à assurer son travail : un canal… Et les ballots de laine arrivaient d'Allemagne, d'Espagne, de Pologne, etc. Et le drap verviétois (qui constituait 75 p.c. des exportations de la Principauté de Liège, dont la cité fit partie jusqu'à l'annexion de cette dernière par la France…) se vendait partout en Europe et même en Turquie, en Syrie, etc. A cette époque, elle avait la fâcheuse habitude de déborder en hiver, faisant du fond de la vallée le royaume des grenouilles et des crapauds (rue des Raines, Crapaurue… ça s'explique !). Heureusement il existait une butte et c'est là que les premières

habitations faites de bois, de torchis et de chaume avaient été édifiées ; aujourd'hui, l'élégant Hôtel de Ville s'y dresse, devant lequel il règne une joyeuse ambiance chaque samedi, lors du marché.

Un jour, dans le courant du XVIIIe siècle, ce qui devait arriver arriva : on canalisa la rivière. Et les bourgeois qui s'étaient considérablement enrichis, via la laine – l'organisation capitaliste du travail constituait déjà une réalité -, commencèrent à édifier de belle demeures rue des Raines et sur l'autre rive d'un petit affluent de la Vesdre, le ruisseau de Dison, là où commençait le Duché de Limbourg. Pourquoi ? Eh bien parce qu'ils y étaient exemptés de l'impôt sur les matières premières ! On restaure pour l'instant, dans la rue de la Chapelle, un ensemble de grandes bâtisses en U comprenant un superbe hôtel de maître et des ateliers – l'usine Bettonville – en vue d'y installer le Musée de la Laine. « L'aspect de Verviers a complètement changé à cette époque, précise Marie-Paule Deblanc, historienne d'art et conservateur du Musée des Beauxarts. Car la bourgeoisie a préféré le style français, privilégiant la ligne verticale, au style mosan caractérisé, quant à lui, par l'horizontale. Déambuler dans la rue des Raines, par exemple, est une excellente façon de les comparer et qui permet, en plus, de découvrir une jolie façade en colombages, un immeuble totalement construit en pan de bois sur soubassement de pierre, etc.
L'industrialisation fulgurante qui s'amorça au début du XIXe siècle, attirant un nombre considérable d'ouvriers ainsi que des bourgeois, le premier de nos quartiers sud en témoigne aujourd'hui encore avec ses demeures caractéristiques de l'époque. Il fut inauguré par le roi Léopold II (il a fortement encouragé l'industrialisation !), en 1879, lorsque l'inauguration du Barrage de la Gileppe l'amena dans notre région ».

Et ce barrage nous ramène à la Vesdre. Sa construction fut décidée en raison de la sécheresse qui frappait chaque été la rivière, forçant les industriels à faire un choix : arrêter les machines ou utiliser les eaux usées, au détriment de la qualité des tissus. Machines à carder, à filer, à tisser la laine… utilisation de l'énergie vapeur… constructions de nombreuses usines… un certain M. William Cockerill s'était entre-temps installé à Verviers, révolutionnant non seulement le travail de la laine, mais aussi le paysage social. L'artisan est devenu ouvrier, a quitté sa campagne pour s'établir en ville, etc. Les premiers logements ouvriers ont été construits en 1808 ; de petites maisons avec jardinets, destinées aux contremaîtres et aux familles nombreuses, s'y sont ajoutées dès 1833. Le tout fut le point de départ du quartier aujourd'hui appelé Pré-Javais.

Après la Première Guerre Mondiale, Verviers partageait avec Bradford, en Grande-Bretagne, le titre de capitale mondiale de la laine et, pendant quelques décennies, elle maintint sa réputation sans faillir. La concurrence des pays à main-d'œuvre bon marché marqua le début de son déclin. Fort heureusement, il se produisit avant la crise des années septante. La ville a donc pu négocier le grand virage de sa reconversion, implantant de nouvelles industries, se diversifiant, devenant le centre commercial le plus important de la région. Quelques centaines de travailleurs s'activent encore dans le secteur textile. Ils étaient plus de vingt mille en 1960. Mais le taux de chômage est le plus bas de Wallonie.

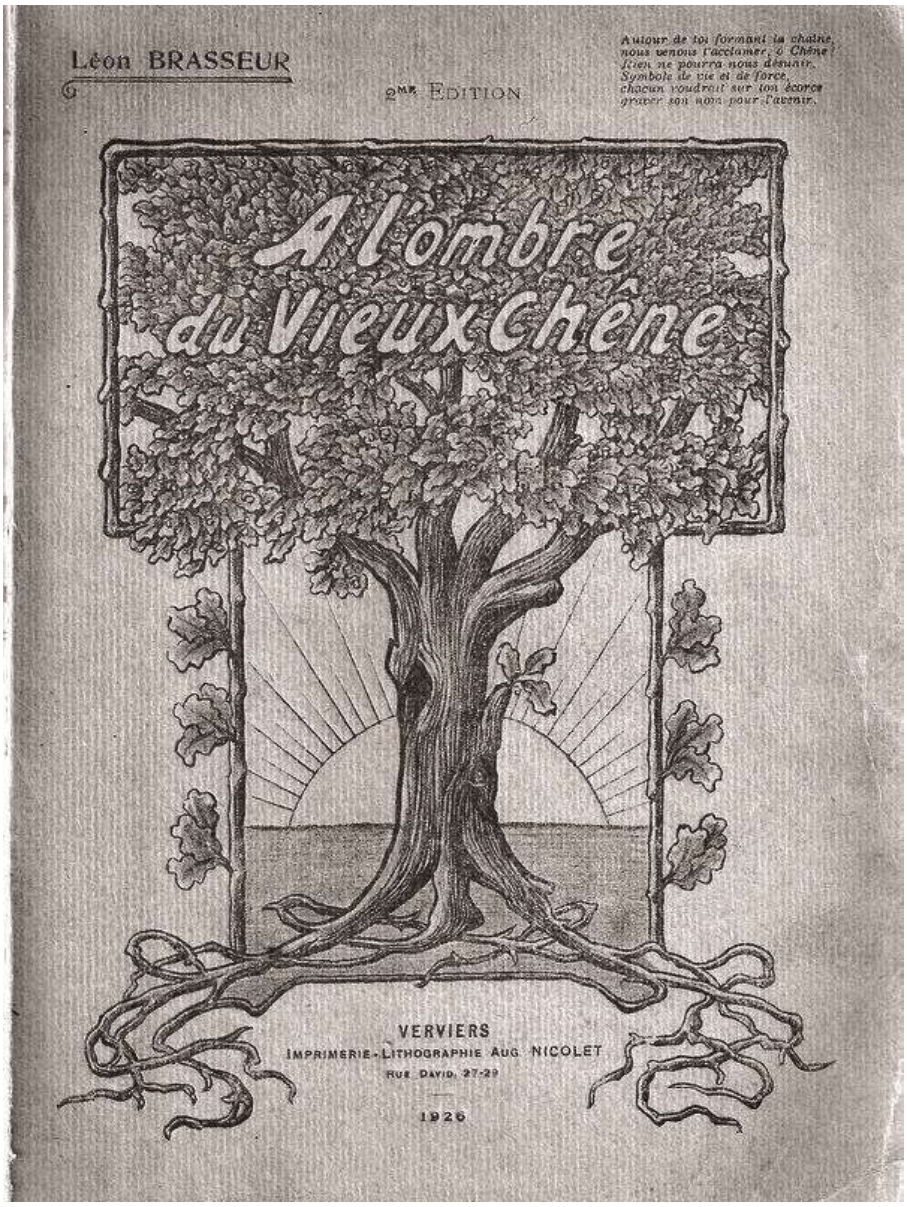
Dès le 14 septembre, avec le IXe Concours international de Chant de Verviers (nouvelle formule… l'initiative remontant à plusieurs décennies !), d'autres étrangers vont investir la ville ! « Les candidatures (plus de sept cents…) nous sont parvenues en masse d'Europe centrale, du Japon, des Etats-Unis, etc., nous signale M. Jean-Marie Delobel, échevin de la Culture. L'Opéra de Paris, qui a lancé son premier concours en mai dernier, n'en a comptabilisé que soixante… ». Un « Cocorico ! » repris en chœur par tous les passionnés d'art lyrique et de musique, et ils sont nombreux dans la cité qui vit naître le célèbre compositeur et violoniste Henri Vieuxtemps. Son premier violon et le superbe portrait que Barthélemy Vieillevoye (un Verviétois, lui aussi) fit de lui figurent au Musée d'Archéologie et du Folklore, un magnifique édifice de style Louis XV, situé rue des Raines. Elle conduit à la belle église Saint-Remacle et constitue un des points forts du quartier Raines-Sècheval, le cœur du vieux Verviers.

«On a beaucoup, beaucoup démoli, soupire une étudiante en histoire de l'art souhaitant garder l'anonymat. Je trouve ça désespérant ! Il m'arrive de rêver de ces vieilles maisons qui seraient là, aujourd'hui encore, si la Ville avait accepté, en 1975, de définir le périmètre de son centre historique… Evidemment, ça vous coince de façon dramatique, une décision de ce genre… Mais des pierres qui vous racontent l'histoire de votre ville, qui font vibrer vos racines, n'est-ce pas quelque chose de fabuleux ?». Ceci dit, la reconstruction a commencé, et la Ville a pris la décision de le faire dans l'esprit de ce qui fut… avec des ruelles, des placettes… bravo !

Après la place Verte, devenue le royaume des piétons, après l'assainissement du quartier du théâtre, par la démolition des taudis et la création d'un espace vert,

c'est la place du Martyr qui sera prochainement l'objet d'une restauration. Verviers bouge beaucoup sur le plan urbanistique, de façon plutôt spontanée (ses seules impositions sont celles du Plan de Secteur), donc parfois anarchique, mais elle va de l'avant.

(…)



Couverture du recueil de Léon Brasseur A l'ombre du vieux chêne *(1926)*

4

LES VERVIETOIS PARLENT AUX VERVIETOIS



St-Remacle et les toits de Verviers vus depuis le toit de l'Hôtel de Ville Relisons maintenant quelques textes dans lesquels ce sont des Verviétois eux-mêmes qui s'expriment sur leur ville avant la première guerre mondiale. Le premier, de Mathieu Beaupain, date de 1879. Il n'est pas tendre, et même s'il n'évoque guère les monuments ou même le bâti verviétois, il m'a paru intéressant de le reproduire car il s'inscrit dans la ligne des

observations que faisaient déjà les voyageurs extérieurs dans la première moitié du siècle[40].

V… est une petite ville comme on en trouve beaucoup. Elle n'a aucun charme par elle-même, elle est ennuyeuse plutôt qu'agréable : il n'y a, en un mot, d'intéressant que le caractère et les mœurs de ses habitants. L'activité qu'on y déploie est immense ; mais toute cette activité est tournée vers un seul but : gagner de l'argent le plus rapidement possible. Là, les usines vomissent toute la journée, et souvent toute la nuit, des torrents de fumée qui s'élèvent en panaches énormes, et couvrent la ville d'un brouillard ; des centaines de machines grincent, roulent, se meuvent dans tous les sens, engloutissent sans cesse des balles de laine qu'elles rendent ensuite à l'état de tissus variés.

Les rues, en général, sont des casse-cou ; les lourds chariots qui les sillonnent inégalisent le pavé, on se butte à tout moment. Parfois ce pavé se soulève sous vos pieds, et une espèce de volcan s'ouvre, un cratère au milieu du sol. Ce cratère ne vomit pas une lave incandescente, mais des torrents d'eau qui inondent les caves et les égouts. Un fil électrique arrête cette éruption. Une nuée d'ouvriers accourt : en un instant, ils ont extrait un énorme tuyau que la pression a crevé, ils le remplacent, repavent, et s'en vont d'un autre côté réparer un autre désastre.

Le tocsin sonne. Un incendie terrible dévore une fabrique ; l'élément destructeur, animé par le vent, nourri par toutes les matières grasses qu'il rencontre, fait rage ! Il va tout détruire… Non ! Quelques hommes arrivent, ils traînent des échelles, un rouleau. On dresse les échelles, et déjà de longs boyaux sont déroulés, rivés au sol. Chaque homme saisit une lance, ou bouche d'eau adaptée au tuyau, et grimpe sur un toit, sur un mur. On ouvre un robinet, et l'eau fouette la flamme. Le génie du feu, à cette attaque soudaine, siffle de colère, il se tord, danse, s'agite comme un démon, se rue vers ces hommes qui le narguent, puis vaincu, étouffé, il se couche, s'abat comme un fauve dompté.

Rien n'étonne, rien n'effraie les habitants de V… Habitués au danger, ils le regardent sans pâlir, et le conjurent sans effroi. Parfois un cri terrible, cri de douleur suprême et d'agonie, traverse l'espace, éclate au-dessus du fracas immense : c'est un misérable qu'une machine a saisi, elle le broie, le déchire en mille pièces ! Mais on ramasse les chairs pantelantes, on essuie les traces ensanglantées. Mettez en train ! crie une voix, et la machine homicide reprend de plus belle.

On conçoit que cette fièvre de travail matériel laisse, aux habitants de la ville, peu de loisirs pour s'occuper de questions touchant aux côtés intellectuels de la vie. Aussi les beaux-arts y sont peu considérés. Un tableau ? Une poésie ? Qu'est-ce ?... Sont-ce des valeurs cotées au marché ? Fait-on du drap, des étoffes, avec ces choses-là ? Vous voulez discuter, parler littérature ? Votre interlocuteur bâille incontinent, ou vous salue tout-à-coup, et avec la politesse d'un courtier, vous dit : Pardon, j'ai une partie de picsous à placer !...

Ce défaut de goût et de culture influe naturellement sur le caractère de la masse. Cependant, ceux qui ont gagné des millions veulent se décrasser tout de suite, et ils apportent, dans leurs nouvelles études, l'activité et la fièvre qu'ils ont déployées dans leur fabriques ; ils commencent de tout à la fois, et comme ce n'est plus la même chose, ils se fatiguent bientôt, ou se croient parfaits au bout de quelque temps, et les voilà qui se posent en connaisseurs. Ils savent tout ! La politique, les arts, les sciences, n'ont rien de caché pour eux ; ils vous brassent tout cela comme ils brassent les millions : leur suffisance devient sans pareille, et ils vous acquièrent en toutes choses une assurance qui n'a de comparable que leur profonde ignorance.

Les jeunes gens, pourvu que leurs habits soient coupés à la mode et payés bien chers, pourvu que le coiffeur ait savamment rayé leurs cheveux, et que leur pince-nez ait acquis une grande habitude de leur appendice nasal, les jeunes gens, à ce prix, se croient des aigles. Ils vous toisent du haut de leur petite grandeur, et s'ils vous font l'honneur d'un salut, c'est d'un ton protecteur des plus insolents. Bref, rien n'égale leur vanité, si ce n'est la nullité de leur cervelle ! Au théâtre, ils dictent leurs lois. Quand ils ont parlé, un artiste est admis ou blackboulé, un opéra ou une comédie est un chef-d'œuvre ou une colossale croûte ! « Il n'y a pas à sortir de là ». Ces mots tombent majestueusement de leurs lèvres, tandis que le pince-nez prend des allures dévergondées, ou se pose crânement devant les yeux. Evidemment, il n'y a pas à sortir de là, c'est jugé ! Au concert, au bal, ils affectent des airs d'irrésistibles et de vainqueurs, accaparent hardiment les dames, et leur parlent de cravates et de chiffons. Petits maîtres des pieds à la tête, il faut qu'ils soient de tout et partout. A l'ouverture de la chasse, ils achètent un permis et un fusil, se harnachent en chasseur, se fourrent un brûle-gueule sous le nez pour être complets, et s'en vont brûler leur poudre aux moineaux, quand ils ne la brûlent pas pour le malheur d'une poule qu'ils ont prise pour une bécasse, ou d'un veau pour un chevreuil.

A V…, la bourgeoisie est partagée en deux camps : les bleus et les rouges, libéraux et cléricaux. Chaque parti à ses organes, et il faut voir avec quelle ardeur ils entretiennent la polémique ! On comprend que, dans une ville pareille, tout est chauffé à blanc. Aussi, aux approches des élections, les injures, les démentis pleuvent comme la grêle ; c'est à qui écrasera l'autre. Les électeurs sont assommés de journaux, de bulletins, de professions de foi de toutes espèces. On leur fait des mamours, des gentillesses et des génuflexions en veuxtu-en-voilà. Cela n'empêche pas les libéraux de patronner des cléricaux, pourvu toutefois que ceux-ci portent bien le faux-nez. Quant aux ouvriers, ceux qui ne sont pas de l'Internationale sont accaparés par les confréries ou les annexes du cercle noir : les bleus dédaignent, à quelques rares exceptions près, de s'en occuper.

Les bonnes d'enfants et les cabaretiers languissent dans l'attente d'une garnison : c'est le vœu le plus cher de leurs tendres âmes. Mais si V… n'a pas de pioupious, elle a une garde-civique, une incomparable garde-civique, qui fait sa joie et son orgueil. Il faut les voir, ces soldats du dimanche, défiler crânement aux roulements du tambour ! Il est vrai, beaucoup ne marchent pas bien, beaucoup sont habillés à la façon de chiens savants, beaucoup sont aussi embarrassés de leur fusil qu'un chat le serait d'un museau, mais ça ne fait rien : les officiers et tout le monde sont contents. Aussi, un garde ne lâche pas un coup de fusil qui, par hasard, attrape la cible, que tout est en branle : ce sont des tambours, des trompettes, des flambeaux à n'en pas finir.

Heureusement il y a une exception. Tout le monde, à V…, n'est pas aussi toqué qu'on pourrait le croire. Par-ci, par-là, on rencontre des figures intelligentes, des hommes mûrs, des jeunes gens qui ne tombent pas dans les travers communs. Ils font de louables efforts pour changer ou corriger leurs concitoyens : les uns fondent les Soirées populaires et, en vrais apôtres de la science, s'en vont évangéliser avec ardeur. D'autres installent en catimini, dans les combles, quelque part, un Cercle artistique, qui fait modestement son chemin, qui marchera, qui deviendra Académie. Il est vrai que, pour le commun, ces gens-là sont des poseurs. Quand ils auront réussi, on sera un moment ébahi, mais bientôt on reviendra de la première impression, on s'emparera de leur œuvre, et on reléguera les novateurs au second rang. Mais qu'importe, pourvu que le bien soit fait ? Si l'on trouve de l'ingratitude, on se vengera en commençant une œuvre nouvelle. Aux Soirées populaires, au Cercle artistique, viendront se joindre d'autres cénacles d'intelligence. Déjà un Caveau se dégage des limbes : il

boite et se traîne encore, mais il fera sa trouée, et bientôt il s'en ira haut la tête et le pied ferme.

Vous demandez ce qu'est le Caveau ? Vous vous figurez peut-être que c'est une espèce de souterrain où l'on entre mystérieusement, où brillent de sombres feux, où mijotent des mixtures de sorcières ? Non, rassurez-vous. Le Caveau, c'est une assemblée de jeunes gens et d'hommes faits, de penseurs et de chanteurs, une assemblée où l'on rit de bon cœur devant un petit verre. Entre deux bouffées de tabac, l'un débite une poésie, l'autre dit une chanson : voilà le Caveau. Ce qu'il veut ? Il veut réunir les gens d'intelligence, les grouper, en faire un corps, afin que, par des travaux incessants, une publication continuelle, une critique désintéressée, ils se forment, se perfectionnent, et deviennent des écrivains, de vrais écrivains. Vous voyez que les chevaux-vapeurs, les Léviathans et tous les monstres de la mécanique n'ont pas détruit entièrement la vie intellectuelle. Au contraire, elle va s'activer de plus en plus, elle grandira, elle remplira les espaces vides, et soyez assuré que le Caveau se charge de la faire déborder. D'ici là, il est bon de réserver son jugement sur les bons habitants de la bonne ville de V…

***

Contrastant singulièrement avec le texte qui précède, une chanson plutôt grandiloquente de Karl Grün, sur une musique de Joseph Fassin, parut en 1881 à la gloire de la ville[41].

Verviers fut toujours libre et fière,
Jalouse de garder ses droits ;
Bravant les puissants de la terre Elle
a dû saigner bien des fois.
De Franchimont l'armée est morte ;
Chapuis est mort avec fierté. Nos
fils sont prêts, noble cohorte, A
mourir pour la liberté.
Cité de travailleurs, berceau de tant de braves,
Ton blason porte : Vert et vieux ; Vert par tes
citoyens trop fiers pour être esclaves, Vieux par
la gloire des aïeux.

Comme un doux nid dans la vallée,

Verviers repose entre deux monts
; La roche, nue et ciselée, Porte
prés verts et bois profonds. Oasis
dans la solitude,
Elle est assise au bord de l'eau ;
Partout le rossignol prélude, Charmant
la ferme et le château.
Cité de travailleurs, berceau de tant de braves,
Ton blason porte : Vert et vieux ; Vert par tes
citoyens trop fiers pour être esclaves, Vieux par
la gloire des aïeux.

Par rangs épais les cheminées
Dressent au ciel leur front
fumeux Et les machines
déchainées Font un fracas
vertigineux.
La vapeur porte à tout le globe
Les fruits nombreux d'un long travail ; Au
labeur nul ne se dérobe :
Cité de travailleurs, berceau de tant de braves,
Ton blason porte : Vert et vieux ; Vert par tes
citoyens trop fiers pour être esclaves, Vieux par
la gloire des aïeux.

Tout fleurit : arts, muse et science ;
Les écoles sont des palais. Des
hiboux tombe l'insolence Devant
le soleil du progrès.
Vieuxtemps illustra la patrie,
Le peuple ouvre son cœur au Beau
Et dans le bruit de l'industrie Résonnent
les chants du Caveau.
Cité de travailleurs, berceau de tant de braves,
Ton blason porte : Vert et vieux ; Vert par tes
citoyens trop fiers pour être esclaves, Vieux par
la gloire des aïeux.

Grandis Verviers, grandis encore,
Deviens la perle du pays ; Que ce
jour ne soit que l'aurore De
progrès nouveaux et sans prix.
Grandis, travaille et reste libre,
A la misère tends la main Et que
toujours ton âme vibre Aux cris
d'amour du genre humain !
Cité de travailleurs, berceau de tant de braves,
Ton blason porte : Vert et vieux ; Vert par tes
citoyens trop fiers pour être esclaves, Vieux par
la gloire des aïeux.

Comme en réponse à ces vers de Grün, le texte que Francis Nautet fait paraître dans sa revue *Le DoMiSol* en janvier 1883 sous le titre « La peinture à Verviers » est un plaidoyer pour un soutien public aux BeauxArts dans une ville dont les édiles ne se préoccupent pas assez, à ses yeux, des choses de l'esprit. J'en conserve ici un extrait relatif à l'architecture locale[42].

Tout se tient en art. Nous parlons fort mal, c'est un fait acquis. Les mots nous manquent et notre pauvreté d'expressions n'a d'égale que la pauvreté de nos aperçus. C'est que nous n'avons qu'un maigre régal pour les yeux. Rien ne parle à notre imagination ; nous n'avons pas une vue pittoresque, pas un monument remarquable. Le palais de justice est une bâtisse propre, rien de plus, et l'escalier dit monumental avec sa maigrelette statue de la Paix, est une chose absolument nulle. Sauf St Remacle, d'architecture d'ailleurs très ordinaire, nos églises sont d'un mauvais goût choquant. Notre situation est évidemment celle de toutes les villes sans passé, sans histoire et sans souvenirs. Notre passé c'est Chapuis, les 600 Franchimontois et quelques vieilles légendes dont les littérateurs verviétois ont tiré depuis longtemps tout le parti possible. Pour charmer leur imagination ils n'ont guère que le cadre naturel, encore l'impression en est-elle peu variée car la vallée de la Vesdre est d'un caractère très puissant mais aussi très uniforme. La nature y est partout sauvage et grandiose, à de très rares endroits seulement on la trouve riante et coquette.

Prenez maintenant n'importe quelle ville de Flandre et comparez : allez à Louvain, à Gand, à Bruges, à Bruxelles ; chaque coin de rue éveille un souvenir ; les flèches gothiques s'élancent légèrement vers les nues ; les maisons dentelées avec leurs frontons sculptés ; les niches où s'abritent les vieilles madones, les fontaines architecturales, les tours, les portes, les beffrois carillonnant, les musées, les vieux béguinages, tout parle à l'imagination et fait naître des impressions multiple. Il n'est donc pas étonnant que les flamands aient devancé les wallons jusque dans la littérature en français. Qu'on cite dans le pays de Liège des De Coster, des Lemonnier, des Picard, des Rodenbach, des Albert Giraud, des Edmond Cattier. Nous n'avons pas un nom à opposer à ces noms. Et pourtant Verviers n'est pas indifférente aux lettres ; la culture littéraire est aussi développée et peut-être même plus développée que partout ailleurs. C'est donc la facilité d'expression, la richesse du mot, le coloris, la netteté de l'image, l'abondance des aperçus qui nous manquent et cette absence de forme provient du milieu banal, sans caractère, sans art, sans souvenirs, en un mot absolument vulgaire et laid où nous sommes nés.

***

Tant qu'à évoquer les lettres verviétoises, profitons-en pour signaler que ce Francis Nautet injustement oublié, décédé prématurément à 41 ans en 1896, fut le premier historien des lettres francophones de Belgique avec son *Histoire des lettres belges* parue en 1893. Il était l'un des fils du fondateur de la maison Nautet-Hans, dont le gendre fut à l'origine du journal *Le Jour* en 1894, ainsi que le rappelait son biographe, Gustave Vanwelkenhuysen[43] :

François Xavier Joseph Nautet naquit à Verviers le 3 décembre 1854, dans une maison sise place des Récollets, aujourd'hui place du Martyr. La demeure, dont la façade porte encore l'enseigne de l'imprimerie Nautet-Hans, abrite actuellement les bureaux du quotidien *Le Jour*. Le père, Gilles Joseph Nautet, avait cinquante-deux ans à la naissance de ce quatrième enfant. Curieux et entreprenant, il avait fait preuve, au cours d'une carrière déjà longue, d'une activité inlassable dans ses multiples occupations d'imprimeur, d'éditeur, de publiciste et d'historien.

En 1847, à l'âge de quarante-cinq ans, il épouse Amélie Hans, qui en a vingthuit. Il réorganise l'imprimerie qu'il dirigeait depuis plusieurs années déjà et qui, sous la firme Nautet-hans, prend un nouvel essor. La nouvelle de la révolution de 1848, qui provoqua quelque agitation dans le pays, semble l'avoir transporté d'enthousiasme : il faisait partie d'un club de saint-simoniens qui s'était constitué à Verviers, et manifesta violemment, au grand effarement de ses concitoyens, ses opinions anticléricales.

(…)

Au reste, l'âge venant, Gilles Joseph renie ses opinions jacobines. Celui que ses concitoyens surnommaient, en souvenir de ses manifestations anti-religieuses d'autrefois, « l'casseû d'bon Diu », pêcheur pénitent, se tourne vers l'église, se livre à la dévotion et confie aux jésuites du collège Saint-François-Xavier l'éducation de ses quatre fils qu'il espère voir un jour revêtus de la robe des séminaristes. Le jeune François ne montre momentanément aucune disposition pour l'étude. Il déteste instinctivement ses maîtres et reste insensible à leurs mercuriales. Dix ans plus tard, évoquant le souvenir des Pères, il dira « toutes les souffrances qu'ils lui ont fait endurer avec leurs duretés déguisées de religieux

rigides ». Quelques années passent ainsi à rêver sur les bancs de l'école, à lire en cachette des livres d'aventures, « des livres menteurs », et, avec la complicité des frères, par les beaux jours d'été, à faire l'école buissonnière. L'indocile collégien n'acheva jamais sa cinquième latine.

(…)

Il crut devoir mieux réussir en fondant à son tour une imprimerie, rue de Dison. De plus, avec quelques amis, il réalise enfin ce projet longtemps caressé : créer un journal. Et durant un an il imprime lui-même le *Do Mi Sol,* auquel il collabore très activement. Mais son style est encore hésitant et son orthographe peu sûre. Ses collaborateurs lui viennent en aide ; ils corrigent ses articles, redressent sa prose défaillante et instruisent peu à peu le tardif écolier que préoccupent à présent les tyranniques lois de la syntaxe. Il a lui-même raconté cette initiation et la rage qu'il éprouva à sentir sa plume impuissante lorsque les hasards de la polémique le mettaient en présence d'un critique plus expert. Tandis qu'il faisait de rapides progrès dans l'art d'écrire, et, lecteur infatigable, enrichissait son esprit, comme imprimeur, hélas ! il ne réussissait qu'à s'endetter davantage. Et lorsqu'à la fin de l'année 1881, il résolut d'emmener sa jeune femme à Paris et d'y tenter une nouvelle fois la chance, ce fut son père qui s'occupa de liquider ses nombreuses créances.

(…)

***

Comme le rappelait Armand Carabin il y a trente ans dans son *Verviers littéraire anecdotique*, la publication en 1931 par la revue *L'Avant-Poste* de la biographie de Francis Nautet fut l'occasion pour l'échevin verviétois Francis Grün de se venger des critiques du même Nautet à l'encontre des écrits de son père, Karl Grün, un demi-siècle plus tôt[44].

Le caveau verviétois vécut de 1878 à 1898 et eut successivement pour présidents Karl Grün et Albert Bonjean. Le premier a laissé un livre posthume, *Les esprits élémentaires,* que Francis Nautet, autre co-fondateur du *Caveau,* a éreinté avec allégresse. Il faut dire que ce Francis Nautet s'était découvert de bonne heure une triple vocation de pamphlétaire, de critique et d'historien des lettres. Emigré à Bruxelles, il participa à la fondation du *Do-Mi-Sol,* revue contemporaine de *La*

Jeune Belgique et épousant ses idées. La famille Grün ne digéra jamais l'affront que Francis Nautet avait fait à son grand homme. La vengeance est un plat qui se mange froid, même avec un sérieux retard. Dans les années trente, la revue *L'Avant-Poste* publia un numéro spécial consacré à Francis Nautet, historien des lettres belges. Cet hommage était mérité. Or, la revue de Maurice Quoilin bénéficiait d'une subvention annuelle de 500 francs lui assurée par la ville de Verviers, dont l'échevin de l'instruction se nommait Francis Grün. Celui-ci s'empressa de faire supprimer cette faveur à l'impudent qui avait osé rendre justice à Nautet, celui-là même qui avait mésestimé Karl Grün. Celui-ci a sa rue à Verviers, tandis que Francis Nautet attend toujours la sienne, en dépit de tous les efforts de Maurice Quoilin auprès de l'administration communale.

***

Laissons-là les guerres picrocholines de nos anciennes gloires locales, pour revenir à nos descriptions de la cité. En 1896, le créateur du Musée communal, Jean-Simon Renier, publiait dans une plaquette intitulée *Le Jardin de l'Harmonie* un long poème de quelque 500 vers (!) consistant, mis à part le début et la fin consacrés au kiosque et au parc de l'Harmonie, en une balade poétique tout autour de Verviers et des environs. On reconnaîtra dans les extraits sélectionnés ci-après l'église Saint-Antoine, le viaduc de la Pisseroule, St-Roch, Hodimont, le Mamelon-Vert, la Chantoire, l'Hôtel de Ville, le souvenir des remparts, Notre-Dame des Récollets, l'Athénée, la rue du Collège, celle du Palais, la caserne, Stembert, Heusy, le Manège et le Théâtre ! On constatera aussi que Renier, efficace collectionneur, fut plutôt un piètre versificateur[45]…

D'un terre-plein circulaire
Apparaît la ville chère…
Ah! Pour chanter sa valeur
N'ayant poétique lyre,
De grâce, laissez-moi dire
De ses joyaux quelques mots,
Succinctement, sans prodrome,
Qui demanderait un tome Sans
épuiser le propos.

Car, parlant de ce qu'on aime,
Sans fin s'allonge le thème
D'objet séduisant et beau.
Or, de ce point se présentent
Les sujets qui nous enchantent,

Réunis en un faisceau,
Offrant, ainsi rassemblées,
Les choses les plus choyées.

Bref, voyez au premier plan
La tour du saint de Padoue,
Brillante et que chacun loue,
Que créa feu Casterman : Don
de la munificence
D'une dame d'importance,
Dont le nom, de Trooz, brilla
Des siècles, dans cette ville,
Qui lui doit ce péristyle Que
l'art Byzantin styla.
(Les désirs de notre époque
Etant qu'en œuvre on évoque
Les types de tous les temps.)

(…)

A gauche, en un tertre herbu,
Apparaît une tranchée
Montrant la teinte dorée De
hauts rochers mis à nu.
C'est du railway, plein d'audace,
L'envolée, à cette place
Dominant le Neuf-Moulin,
Qu'un beau viaduc précède,
Laissant croire qu'il possède
Quelque grand travail romain.
Tout auprès, d'aspect
austère, Prise en un galbe
sévère, Est la flèche de Saint-
Roch.
Depuis peu, son sanctuaire Parut
s'élancer de terre
Comme par enchantement.

Thirion II, architecte, En
fit la ligne correcte.
Sa tour va se détachant
Sur un beau fond de verdure,
D'où part la désinvolture
D'un élégant minaret,
Par le même auteur. Sa
pose, Ravissante, se
compose Au mieux avec
son guéret.
Il nous reporte aux
mosquées D'où s'élancent
modulées Les notes du
muezzin.
La variété charmante
Des points de ce site enchante,
Séduit les regards sans fin.

Il touche, à gauche, aux collines
Abritant chalets, usines,
De Hodimont, bourg aimé.
(Grâce au second Charlemagne,
Il sut mener en Espagne
En traversant son seul bié.)

(…)

Tout au pied, est le lieu dit
Mamelon-Vert, en déclive.
Son nom champêtre dérive
En souvenir du conflit Où
la violence armée De sang
couvrit la Crimée.
Le zigzag ourlé de haies,
Tout isolé des futaies,
Qu'accompagnent des ormeaux,
Est chemin pris dans la roche.

Par flatterie ou reproche,
Dit : Paradis-des-chevaux, Peut-
être vu la montée Précédant
plane tranchée.

Enfin, ce site a pour fond
Des côteaux ver la Chantoire
Dont préhistorique histoire Avec
nos jours se confond.
Du sol schisteux qui précède,
Par la pente la plus raide,
Verdoyant, d'aspect soyeux.
Un bois touffu se déroule
Jusqu'à la Vesdre qui coule Dans
un lit tout caillouteux.

(…)

Dans cette riante suite
D'horizons, d'objets d'élite,
S'étend la bonne cité,
En ses courses serpentines
Transportant sur les collines
L'excédant de sa beauté.
De tout ce qui la décore
De son sein saillent encore
Coupoles de noble aloi.
L'une appartient à l'apôtre
Des Ardennes, qui fit nôtre
Toute l'ardeur de sa foi ; L'autre
abrite nos édiles.
De ces deux chers campaniles
Renoz créa le second,
Amenant pour l'entreprise
De la brillante bâtisse
Douha, constructeur fécond,
Dont on peut chiffrer par mille
L'œuvre embellissante, utile,
Tant il bâtit, aligna :
Comblant des vides les postes
Aussi pour l'Hôtel-des-Postes,
Du type qu'il adopta.

(…)

A cette époque où les guerres
Amoncelaient des misères
Grâce à Louis, dit le Grand,
Dont nos cités sans défense
Subirent, par violence, Le
despotisme flagrant : Il
rasa la belle enceinte Dont
notre ville était ceinte.

Revenons vers ce clocher
Qui dépasse la colline,
De toute sa croix divine,
Don que Derchain sut forger, La
maison du Peuple, auprès, Eleva
son belvédère.
A droite, et, peu en arrière,
L'on voit, par un petit trait,
Luire la crête vitrée
Du beau Royal Athénée,
Edifice que Vivroux
Voulut composer et faire
Sans recevoir d'honoraire
(Fait rare et vanté par tous), Y
portant un soin extrême, Plus
complet que pour lui-même.

Suit, des Frères, le donjon :
Faîte aigu portant bannière,
Insigne nobiliaire, Montrant
son ancien blason.
Bien à droite, minuscule,
Une sorte d'édicule,
Gris, domine sans fierté,
Disant que siège en la ville
Passion colombophile Honorant
cette cité.
(Elle fut, croit-on, première
A lancer dans la carrière
Tous ces gentils voyageurs
Qui, depuis nombre de lustres,
Virent entre eux tant d'illustres
Sans cesse acclamés vainqueurs)

(…)

Non loin, à droite, se dresse,
Orné, plein de gentillesse, Un
coin rue du Palais :
Portant, sur son acrotère, La
tourelle circulaire
Marquant D D ses sommets.
Au bas, et du même ensemble,
Un gai pavillon rassemble, En
spécimen ogival :
Toitures, épis, façades,
Couronnant suite d'arcades, Beau
groupe architectural.
Plus rapproché vient le temple
Sans tour, et dont on contemple
Le titre : « du Sacré-Cœur ».
Fleur élégante, romane,
D'où tant de ferveur émane, L'art
y joignant sa splendeur.

Au loin, en masse
imposante, La caserne se
présente En un bloc, telle
qu'un fort.
Dont Sinet, par ses
mérites, Fit bases, faîtes,
guérites, Et la force et le
confort.
Tout à côté de son siège,
Comme redoutant un siège,
Voyez les créneaux du Tir,
Procurant concours et fêtes
Aux adroits, dont les conquêtes,
N'offrent que joies et plaisir.
C'est Aux-Roches qu'il se
dresse, En guise de forteresse
Pacifique, et de bel air.
Non loin, vers la droite, pointe
Telle une aiguille, la pointe
De la flèche de Stembert,
Vers laquelle, d'une traite,
Monte une cité, retraite
De chers amis du labeur,
Auxquels l'épargne prépare
Un repos d'un charme rare, Fit
tout de paix et d'honneur.

Au midi, sur la colline
Qu'Heusy, l'amène, domine,
Qu'Immobilière orna :
Villas, chalets, vrais délices,
Y profilent les caprices
Que ce site émerveilla.
Aux yeux, que ce tout enchante,
Surgit, en masse élégante,
A droite, au tout premier plan,

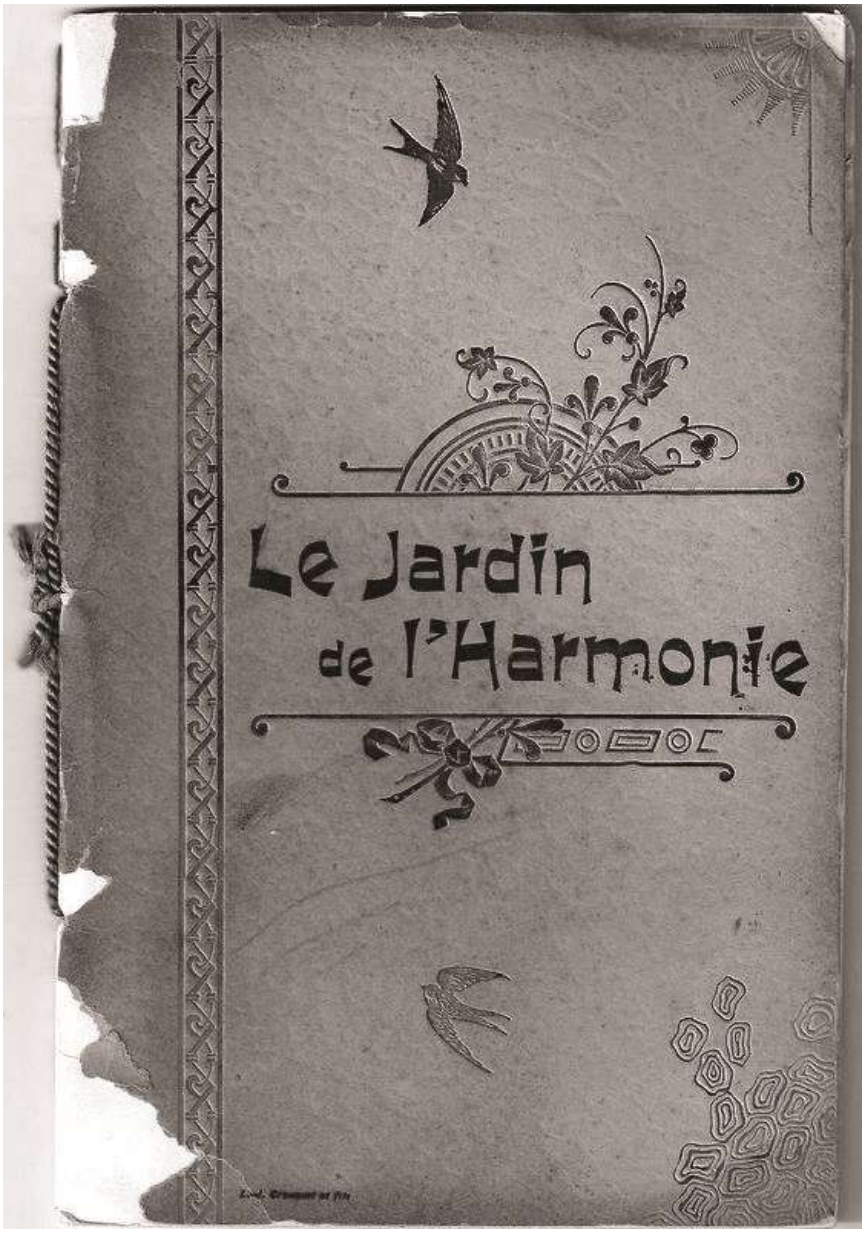
Le toit, cimé, du Manège,
Que précède et que protège Un
vrai fruit de l'Orient :
Vu ses cintres, ses ogives,
Arcs surhaussés, teintes vives, De
fiers croissants surmontés.
Si son aspect nous transporte
Devers la Sublime Porte,
Par traits architecturés,
En phase illusionnante
Tout à côté de lui, plante,
Comme obélisque, un conduit
Disant : qu'agent électrique
Inonde l'enceinte hippique, Et
que sa piste en fleurit.

Auprès, paraît le Théâtre
Corinthien, et dont l'âtre Prit
la lyre pour plumet. Or, ces
formes syriennes, De Thirion
sont le fait.
Parmi le beau paysage
Qui s'étale et se dégage
Du dit terre-plein aimé,
Vrai panorama d'élite,
Par un surcroit de mérite
A sa valeur ajoutée,
Avec surprise on contemple,
Surgissant de son ensemble,
Comme aides à tout labeur,
Tant de roses cheminées
Colossales, animées,
Atteignant toute hauteur ;
Portant d'ondoyants panaches,
Disant la valeur des tâches
De l'énergique foyer
D'ordre et de persévérance,
Où chacun agit et pense, Autant
patron qu'ouvrier.

Oui, voilà, jardin superbe,
Ce qu'on voit pied sur ton herbe.
Quel admirable tableau ! De sa
poétique allure
La grâce augmente à mesure Que
du monde le flambeau,
Par jeux d'ombre et de lumière,
En pose le caractère
Entre les plus acclamés.
Et l'on se dit à sa vue :
Est-il cité mieux venue Que
ce tout gentil Verviers ?
Où l'ardent souffle de vie
D'infatigable industrie
Etreint ceux qu'il enfanta ; Dont
la voix sonore chante, Avec une
ardeur touchante :
« Oh ! Bonheur d'être né là ! »

(…)

***


Le Jardin
de l'Harmonie

Couverture de la plaquette de Jean-Simon Renier Le Jardin de l'Harmonie

Un quart de siècle avant Renier, une autre figure emblématique du XIXe siècle verviétois, Corneil Gomzé, avait composé en janvier 1872 une chanson wallonne, la *Barcarolle*, qui allait devenir l'hymne officieux de la cité. Né en 1829, Gomzé, fervent admirateur de Hugo (qu'il avait pu rencontrer à Chaudfontaine en août 1867), fut parmi les premiers « éveilleurs de conscience » des ouvriers verviétois en 1848 et dans les années 1860. Il mourut, pauvre, à l'hôpital de sa ville en août 1900, « couronnant ainsi sa vie plébéienne par une mort prolétaire » selon la belle expression d'Albert Bonjean à ses funérailles. Une partie de ses œuvres wallonnes fut publiée après sa mort par le cercle Le Sillon sous le titre *Avau let champ* (chez Nautet-Hans), dont la *Barcarolle* déjà populaire à ce moment. Celle-ci, même si elle évoque plus les grands hommes que les belles pierres de la ville, avait évidemment sa place dans ce recueil de *lettres verviétoises* et j'ai choisi de la placer ici comme un joyeux contraste avec l'interminable poème de Renier que l'on vient de lire ou de survoler.

Merci à Pol Noël pour sa traduction !

So noss' t-aîr qu'ô rôsinêye	Sur notre air qu'on fredonne
Tos lès djoûs qu'on s'atav'lêye,	Tous les jours quand on s'attable,
Dja sèyi bèle cupagnêye	J'ai essayé, belle compagnie,
Du mète ci rèfrain voci:	De mettre ce refrain-ci :
O po mi dju sos fîr	Oh ! Pour moi, je suis fier,
- Qwand dj'so-st'a l'ètrandjîre –	- Quand je suis à l'étranger –
D'aveûr sutu hossî	D'avoir été bercé
Ènn'on trô come à *Vervi* !!	Dans un trou comme à *Verviers*
« Nos n'avans rin èl' maquète	Nous n'avons rien dans la tête,
Vervî nu k'noh' quu l'ploquette »	*Verviers* ne connaît que la *ploquette*
Mais foû d'one pê d'bèrbisète	Mais d'une peau de petite brebis
Quu n'fait-i don nin moussî ?	Que ne réussit-il pas à tirer ?
(refrain)	
Inte lès brûs du nos fabriques	Entre les bruits de nos fabriques
- Tchèstês pleins du mècanique –	– Châteaux pleins de mécanique –
Hoûtez don quéne bèle musique…	Écoute donc quelle belle musique…

C'èst *Vieuxtemps* qui djowe ainsi !!!

(refrain)

Totes lès fleûrs du nosse valêye
- Sépe ou dope, bèle ou djolêye –
Qu'au prétimps on veût florêye
A *Lejeune* n'ont rin catchî !!

(refrain)

A mitan d'on grand carnadje
- Kwand lès canons fint ravadje –
Jaurdon - comme on vrai savadje
Sabréve a brèsses rutrossîs !!

(refrain)

Nos polans bin lèver l'tièsse
Ca lu Liberté – qu'ô k'chèsse –
A s'grand martîr so nosse plèsse
Adjunans nos d'vans *Chapui* !!

(refrain)

Nos-avans – sins qu'on-z-i pinse –
O tèreûs quu l'Providinse
A covrou d'onne bonne sumînse :
Biolley n'èst nin co roûvi !

(refrain)

N'acôtans nin lès marotes
Qui chaftèt hâre ou bin hote!
Lu drapê del'*Polyglotte*
Nu pout nin èsse mî tchûsi !

C'est *Vieuxtemps* qui joue ainsi !!!

Toutes les fleurs de notre vallée
– Simples ou doubles, belles ou jolies –
Qu'au printemps on voit fleuries,
À *Lejeune* n'ont rien caché.

Au milieu d'un grand carnage
– Quand les canons faisaient ravage –
Jardon comme un véritable sauvage
Sabrait à bras raccourcis !!

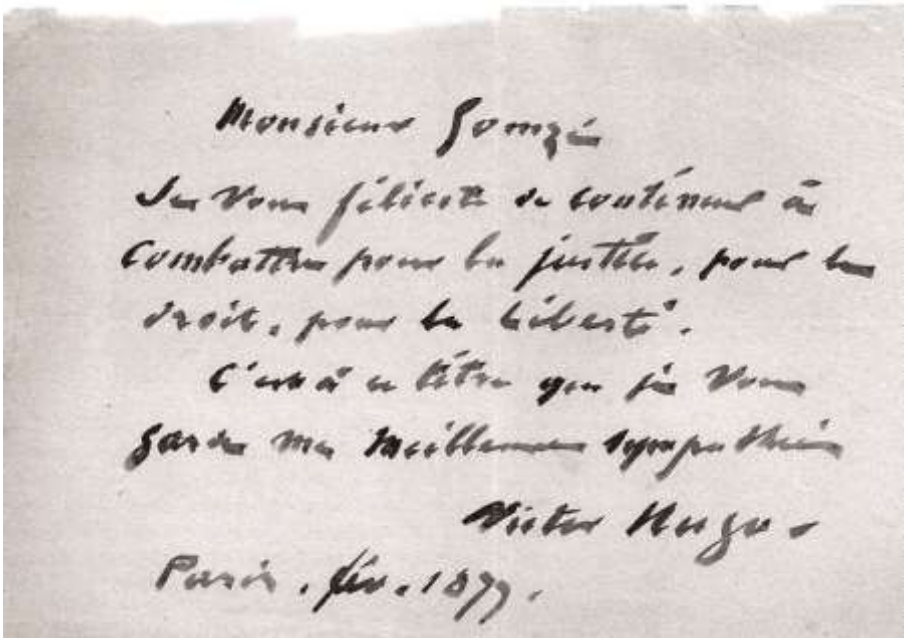
Nous pouvons bien lever la tête
Car la liberté – qu'on pourchasse –
A son grand martyr sur notre place:
Agenouillons-nous devant *Chapuis*

Nous avons – sans bien y réfléchir –
Un terroir que la Providence
A couvert d'une bomme semence :
Biolley est loin d'être oublié !

Ne tenons pas compte des cancanières
Qui médisent de-ci, de-là !
Le drapeau de la *Polyglotte*
Ne peut pas être mieux choisi !

Ènn' avant ! on djoû– tot fires –
Nos frans vêye à l'ètrandjîre –
Qu' noss' t-idêye a flori
Ènn'on trô come a *Vervi* !!

En avant! Un jour – tout fiers –
Nous ferons voir à l'étranger
Que notre esprit a fleuri
Dans un trou comme à *Verviers*



Mot autographe de Victor Hugo à Corneil Gomzé, 1877.



Dessin de couverture (par Paul Gomzé) du recueil Avau let champ



Vue de Verviers depuis le toit de l'Hôtel de Ville, vers la Grand-Poste

C'est avec moins de lyrisme que Gomzé mais tout autant d'enthousiasme qu'Albert Bonjean s'efforce en août 1908 de corriger l'image de Verviers dans un articulet publié dans la revue du Touring-Club de Belgique[46].

Verviers, une ville grise avec de multiples cheminées, des ruelles, des cul-de-sac, des impasses, une lourde fumée empoisonnant l'atmosphère, ni églises intéressantes, ni parcs, ni jardins, ni larges avenues bordées d'arbres, bref, un coin obscur et peu engageant, tout au bout de la province de Liège, vers l'est. Voilà ce que pensent, combien injustement, bien des Belges.

Non, Verviers n'est pas la ville hostile, boudeuse et grisailleuse qu'on se figure un peu partout. Non, elle n'est point le refuge exclusif des manufactures, des usines, des fabriques, des fumées, du suint et des acides. C'est une cité jeune, saine, parée, et qui précisément à l'heure actuelle s'oriente invinciblement vers le beau… Non seulement les monuments surgissent un par un de notre sol, habitué jadis à la seule rumeur des léviathans et des mull-jennys, mais encore nos architectes rivalisent entre eux sans trêve pour donner aux demeures privées un cachet d'originalité correspondant avec notre atmosphère et les exigences de l'esprit moderne.

***

N'en déplaise aux chauvins, c'est un portrait plutôt acerbe de la ville que l'on trouve par contre dans les premières pages du roman autobiographique de Henri Guilbeaux, *Joseph Solwaster*, paru en 1918 mais rédigé avant 14. Ce fils d'un Français installé à Verviers, futur compagnon de combat de Romain Rolland à Genève puis de Lénine à Moscou, raconte la ville de son enfance sans mettre de gants, mais avec talent[47].

La ville où je suis né est pareille à tant d'êtres humains que l'on rencontre dans les capitales. Nul souvenir ou des souvenirs si neufs qu'ils sont comme la pierre arrachée à la carrière et qui attend dans le chantier qu'on la mette en place : à peine taillée et rugueuse. Une âme de parvenu, de parvenu d'hier. Et un vêtement d'une vulgarité criarde comme ces indigos et ces rouges plaqués sans choix aux murs voués à l'affichage.

C'était, voici un siècle, un village – un village qui ne se différenciait en rien des autres bourgades, un village où le fumier roux et fumant croupissait au bord du chemin, où les bonnes gens trottaient, œuvraient, suaient, et où, drue et d'une fraîche et reposante verdeur, l'herbe frétillait, effaçant le gris-noir de la terre.

Aujourd'hui l'on voit en maints endroits des pyramides, des tas amorphes aux teintes neutres : charbons, scories, cendres, résidus de laine mêlés, formant une pesante motte sur les trottoirs, longeant des fabriques uniformes encapotées de grosse suie, tonnantes, glapissantes, crissantes, des usines où s'entend un épais et régulier cliquetis d'acier, où le labeur mécanique se tisse symétrique et nombreux.

Des toits longs dont le rouge est biffé par l'opaque noir de fumée des cheminées multiformes, hautes, rondes, géométriques hors desquelles volent, déchiquetés par le vent, des torchons blanc-noirâtres au bout desquels demeurent encore parfois quelques flammes échappées au foyer rougeoyant. Grâce au voisinage immédiat d'un cours d'eau transformé à présent en canal scrofuleux, flavesçant et puant, l'industrie textile dès son premier élan a établi ici ses quartiers et cinquante mille individus vivent bon an, mal an, du travail du drap : filature, tissage, teinture, apprêts.

Les habitants ? Ils sont presque tous d'une identité monotone ! Les ouvriers – toile bleue, casquette, pipe aux lèvres – équipes de jour, équipes de nuit – ils vont vers leur labeur, dans la trépignante attente du jour qu'endimanchés ils se rendent dans quelque proche grande ville, ou visitent cirque, théâtre, beuglant, café…

Les « bourgeois », les patrons, tous d'anciens tisserands ou fileurs. A présent qu'ils commandent et que torrentient et confluent les courants de leurs grains, ils se mettent à nu, encombrants, comme des coffres-forts, provocants, tels Notre-Dame de Fourvière à Lyon, ou le Sacré-Cœur niaisement planté au sommet de la butte Montmartre. Ils n'ont d'yeux que pour ce qui est «riche». Le goût, ils l'ignorent ou plutôt ils l'ont ignoble ; ils parlent une langue dépenaillée, loqueteuse, hideuse, jouent aux cartes, boivent de l'alcool, courent les filles, discutent politique comme des concierges, ou dissertent plus communément sur les affaires. Les uns prennent part ostensiblement à la procession de la paroisse, à l'enterrement d'un quelconque de leurs proches ; les autres détournent fièrement leur tête de la patène qu'en vain leur tend le prêtre.
Pareilles aux usines, les maisons se profilent mi-tristes, mi-gaies. Chacun veut avoir « sa » maison : ceux qui ne disposent que d'un appartement au premier ou au deuxième étage sont réputés de pauvres gens. Trois ou quatre rues peuplées de magasins hospitalisant des objets hallucinants de laideur, mais clinquants, sont le lieu d'exercice quotidien choisi par les jeunes gens distingués dont l'œil ne voit jamais qu'un horizon bas et sordide.

Les boulevards se composent d'avenues accueillantes et de petites cases aux pans allègres qu'encercle un jardin joliment fleuri : on dirait quelque quartier de Londres. La cité se dresse sur un terrain plissé et oblique. Les boulevards en occupent le haut, la ville proprement dite le bas. De l'une à l'autre partie on accède par des rues fortement inclinées ou par des escaliers. L'un de ceux-ci

surplombe la ville. On y découvre un charmant paysage panoramique, tout l'étagement irrégulier des maisons, des usines, des bâtiments publics avec en face et au loin une arche de pont nettement perçue dès qu'y passe par-dessus un train – long trait noir surmonté d'un autre trait moins large, plus mobile et blanchâtre. Et tout autour là-bas : des prés limités par des haies, des arbres en bouquets et ci et là plantés, des villages tachetant de blanc l'opacité vert-bleue du feuillage.

Le jour, l'on distingue l'illimitée et belle diversité des tons : la grisaille de la ville est colorée par les toits de tuiles bigarrées, par le ciel qui, bleu, plane haut et vaste, par le vert infiniment varié environnant. Le soir, lorsque la ville est assoupie, quelle joie de se pencher sur la pesante rampe de pierres et d'observer les quartiers usiniers révélés par le régiment immobile des carreaux embués de lumière électrique, les maisons où gîtent et remuent les ruts, les rêves, les songes, les sommeils, les actions. Quelle joie surtout d'écouter – casseurs intermittents de silence – les battants frappant l'heure ou le carillon dont l'âme est encore jeune récitant une mélodie un peu voilée, mystérieuse, angoissante, crépusculaire.

***

Enfin, nous terminerons par la description générale de Verviers alias Villiers que Maurice Fronville fit figurer en 1946 au milieu de son roman *Jacques Darroy*[48] qui contait, sous des noms d'emprunts, l'histoire de la faillite d'un groupe textile verviétois en 1929 :

Vaste agglomération de cent mille habitants, Villiers, couché au creux de la vallée de la Frange, est une ville industrielle pareille à beaucoup d'autres. Elle ne semble guère avoir pris souci de son patrimoine artistique, et les siècles ne lui ont pas laissé ces monuments qui font la gloire de tant de cités belges. Les trottoirs sont abominables. On risque à chaque pas de s'y rompre les os. Le ciel, ce jour-là, était pur, et Dezwevelaer, sans trop savoir pourquoi, se sentait heureux, ce qui lui donnait une propension singulière à admirer tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Pour lui, Villiers, couronnée de verdure, était la plus belle ville du monde. La rue qu'il suivait était d'ailleurs une des plus riantes et des plus riches. Bordée d'un côté de vastes immeubles en pierre bleue, hôtels particuliers ou sièges des grandes banques, de l'autre par le parc fleuri de l'Alliance, vieille société privée, cette rue conduisait au cœur de la cité. En franchissant le pont sur la Frange, Dezwevelaer ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise. Il avait imaginé une rivière claire et chantante, il découvrait un cloaque bordé de murs

lépreux. En chemin, curieux de tout, il posait mille questions à son cicerone. Ces lourds camions chargés jusqu'au ciel transportaient des balles de laine au Conditionnement. Le Conditionnement ? C'était un laboratoire chargé de déterminer avec précision le degré d'humidité des laines, afin que vendeur et acheteur eussent une base pour le calcul du prix. Ces jeunes gens qui portaient sous le bras de petits paquets bleus ? C'étaient des commis allant présenter des échantillons de laine, des « marchands de ploquette ». – De laine à tricoter ? demanda naïvement Dezwevelaer. C'est une question que les étrangers posent souvent. Non, c'étaient des échantillons de laine en suint, de laine lavée ou peignée.



L'ancienne usine textile Bouchoms



Place du Marché et Mont du Moulin depuis le toit de l'Hôtel de Ville

5

PANORAMAS DE HAUT EN BAS



Du haut des escaliers de la Paix

Depuis l'autoroute sur le viaduc de Lambermont, Verviers apparaît bien telle qu'elle est, encaissée dans sa vallée et dominée par ses collines aujourd'hui toutes

uniformément bâties. Les Verviétois savent que les escaliers font partie du patrimoine local, et que le panorama de leur ville, il est possible de l'observer calmement du haut des Escaliers de la Paix ou des Hautes Mezelles. Notre premier texte à ce propos est extrait d'une dissertation d'un étudiant du Collège communal en 1878, William Zurstrassen[49].

J'eus alors l'idée d'aller voir les boulevards dont on m'avait fait l'éloge. Je demandai à un homme qui culottait une pipe devant la porte d'une boutique la rue que je devais prendre pour y arriver. Il me répondit dans un épouvantable wallon, dont je ne compris pas un traître mot, que c'était là… je ne sais quoi. M'adressant à un jeune homme qui traversait la rue un paquet d'échantillons sous le bras, je l'entendis me répondre en me montrant du doigt une rue qui se terminait par un escalier : C'est par là, Monsieur ! Je lus sur une plaque attachée à la muraille : Rue de Rome ! Je suivis cette rue, ébahi ! Jamais je ne me serais douté que Verviers fût si près de Rome. Je gravis les trente marches de cet escalier. Arrivé exténué au sommet, je pris à droite une rue appelée rue du Palais. Quelle ne fut pas ma surprise en retrouvant quelques pas plus loin un nouvel escalier que je devais de nouveau gravir ! Je m'arrêtai furieux devant cet obstacle, en m'écriant : « Ils ont donc la rage des escaliers, les Verviétois ! » En entendant ces mots, un vieillard qui se trouvait tout près de là, me dit : « Je vous conseille de monter, Monsieur, et vous vous trouverez en présence d'un des plus beaux points de vue qu'il soit possible de contempler. » Je suivis le conseil de cet homme respectable et je fus très agréablement surpris en voyant Verviers tout entier, à mes pieds, entouré de belles montagnes au sommet desquelles s'étageaient de petits villages. Cette vue était réellement remarquable. Je quittai ces lieux non sans regret. Je redescendis l'escalier, et, suivant la rue du Palais, j'en pris une autre à droite qui me conduisit dans le quartier très animé qui longe un monument nommé la Salle d'Harmonie. J'y rencontrai un encombrement de charrettes, de houille, de balles de laine, de pierres. Le pavé était noir et glissant. Ennuyé, moulu, je pris le parti de retourner à l'hôtel. Comme ma visite tombait un samedi, les servantes étaient toutes occupées à laver les trottoirs. A chaque instant, je recevais un seau d'eau dans les jambes. Je me sauvais d'un trottoir à l'autre pour échapper à l'inondation. Quand je me retrouvai à l'hôtel, j'étais haletant, hébété. C'est de là que j'écris le récit de mes mésaventures. Je me suis bien promis de quitter, dès demain, cette ville que l'on n'aurait pas dû appeler Verte et Vieille, mais Vieille et Sale !

***

A la fin du XIXe siècle, c'est le jeune Eugène Bilstein (il a tout juste vingt ans) qui donne au *Bulletin du Caveau verviétois* sa vision «Du haut de l'escalier de la Paix »[50] :

Sous nos yeux, la Ville étend ses toits à perte de vue. En arabesques folles, en contours multiformes, ils s'allongent, interminables, dans une morne analogie, avec, à de courts intervalles, l'élan soudain d'une cheminée. Par delà les collines, des pâtis étalent leurs damiers inégaux et, dans le ciel gris de Décembre, tire-bouchonne, fluette et nostalgique, la fumée de quelqu'âtre par là-bas. Le ciel s'envahit d'ombre et derrière le mont saigne lentement la rouge plaie du Soleil couchant. Alors, simulant l'on ne sait quelle roulette infinie, le vaste ciel se constelle de clartés. L'on ponte ferme sur le tapis noir. Les joueurs y mettent de l'entrain. Voici, scintillants, s'étaler les ducats et les doublons magiques. De temps en temps, on retire d'une main vive quelqu'écu et c'est une étoile qui s'évanouit, rapide. Soudain, une surprise… des argousins sans doute ; tout l'or disparaît : on ne sait quel lourd nuage a capté l'or vif du ciel ; et, en dessous de nous, la ville s'étend, lumineuse, violant la nuit de mille étoiles, comme si le ciel, en un brusque effort, s'était effondré sur la terre.

***

C'est également depuis le quartier des boulevards que Lucien Christophe, dans sa jeunesse au début du XXe siècle, pouvait observer la ville qui s'allumait en début de soirée[51] :

Vers l'ouest, la Vesdre que la Meuse appelle, décrit une grande courbe entre deux collines dont l'une, celle de gauche, est abrupte et boisée, tandis que celle de droite, sur le versant du plateau de Herve, voit ses épaulements de prairies se couvrir chaque année de nouvelles maisons dont les habitants, entre les arbres de leurs vergers, regardent au loin bleuir les Fagnes. Les clochers qui se découpent sur le ciel du couchant sont ceux de Lambermont, de Wegnez, de Cornesse. Pendant le jour, c'est toujours dans cette direction que mes regards se portaient, mais il venait un moment où mes yeux se tournaient du côté de la ville, quand elle s'allumait, à cette saison de l'année où le soir qui tombe surprend la ruche humaine en pleine activité. C'étaient d'abord les usines, l'une puis l'autre, dont les mornes et symétriques façades de brique se mettaient à luire de toutes leurs vitres. Parfois, la lumière était haute encore et les vitrines

clignotantes semblaient un divertissement de l'esprit, sans relation avec les mouvements de la nature. Puis les vibrations du crépuscule remplissaient l'espace qui se creusait sous moi et d'où montait une rumeur qui semblait porter de l'ombre. Les collines qui de l'autre côté de la rivière étageaient leurs plans au-dessus de la ville, vivaient quelques instants d'une vie distincte. Une flèche de feu les touchait au flanc, puis une autre. En ce temps-là, ces poètes véloces qu'on appelait les allumeurs de réverbères exerçaient encore leur art. De mon observatoire, je pouvais suivre et comparer l'habileté de leurs mouvements. L'allumeur de réverbère du quartier des Mezelles était toujours le premier à son poste. Il épinglait très haut dans l'air et sur le cœur du crépuscule deux fleurs de gaz qui, dans la clarté défaillante, brillaient d'un liquide éclat, puis il s'éloignait par des rues invisibles. Peu à peu, la nuit verviétoise se piquait partout de lumières. La rue d'Ensival où il n'y avait pas de magasin à l'époque restait longtemps dans une obscurité profonde. Enfin le porteur de feu s'y élançait et y accrochait ses étoiles. Ce que j'essaie de suggérer en ranimant ces impressions enfantines, si ténues et cependant si profondément gravées en moi, c'est combien cette ville de Verviers reste toute pénétrée de nature, mêlée, associée au mystère des éléments, au jeu des vents, à la symphonie de l'espace…

***

En 1928, Jules Peuteman choisit, lui, le point de vue des Hautes Mezelles pour brosser le panorama de la ville[52] :

Par le moyen de beaux ponts franchissant la Vesdre, on peut passer, en l'espace de quelques minutes, du mouvement affairé des rues au calme et à l'ambiance d'un ruralisme désuet. Gagnez, par l'un ou l'autre raidillon venant s'amorcer au Spintay, le quartier dit des Hautes-Mezelles. Vous trouverez là un groupe tout à fait amusant d'anciennes maisons qui se surplombent ou se contrebutent, avec des jardinets pas plus grands que des mouchoirs de poche, soutenus par de vieux murs fleuris d'orpin, de linaires et de giroflées et que trouent des pans de schiste à sombres reflets métalliques. Des coins de la vie populaire se dévoilent aux yeux du passant, tandis que, des fréquents paliers ménagés sur le plan déclive, un panorama captivant se révèle, embrassant, par delà le midi de la ville, toute la chaîne des charmantes collines qui s'étendent depuis l'éperon ducal de Limbourg jusqu'aux lointains bleuâtres proches de l'embouchure de la Hoëgne et de la vallée vers Nessonvaux. Et Verviers, vu d'ici, s'avère riant, coquet, plein de vie, d'abandon et de grâce. C'est à peine si l'on remarque, surtout vers l'amont de la

rivière, la tache plus sombre que font les bâtiments industriels. Mais ces fabriques elles-mêmes gagnent bien vite notre sympathie, car on doit convenir que, sans elles, Verviers ne serait pas devenu le foyer riche et florissant solidement assis devant nous. Et puis, qui sait ? Aux vieilles usines noircies et à mines trop peu engageantes, les générations de demain sauront faire succéder des ateliers clairs et commodes, dont les murs, de bas en haut tapissés de fleurs et de verdure, n'empêcheront pas nos habiles travailleurs de produire aussi bien, sinon mieux, que leurs valeureux devanciers.

***

Plus près de nous enfin, voici dix ans, dans son roman *De gré de force* où affleurent, sous d'autres noms, plusieurs coins de Verviers, Rossano Rosi insistait sur le contraste entre les quartiers de la vallée (Basseville dans sa cité fictive) et ceux des boulevards (Hauteville)[53] :

J'ai souri en remontant jusqu'au menton le bord de la couverture et je me suis dit que, dès le lendemain, après l'école, je parcourrais le quartier dans le désir de le rencontrer, de le connaître peut-être. J'arpenterais tout Basseville, j'en sillonnerais le réseau presque inextricable de rues, de ruelles et d'escaliers étroits, qui contraste tellement avec les avenues et les rues larges, souvent rectilignes, de Hauteville, sur l'autre berge de la rivière. Or, partant de la berge droite, où se concentrent jusqu'assez loin en aval les manufactures (toutes à l'abandon aujourd'hui, depuis que les Carrières ont cessé d'exister), ce réseau quadrille le fond de cette vallée très encaissée et s'étage même, tortueusement, à flanc d'un coteau plus éloigné mais que la ville a englobé depuis deux siècles au moins, sans cependant prétendre pour autant que le nom du quartier (Basseville) ne troque son appellation naturelle pour une autre, plus éthérée : Hauteville, ce ne peut être que le quartier d'en face, celui qui, depuis la rive gauche, s'élève majestueusement sur une colline certes plus escarpée, mais tellement moins populeuse et trouée de verdure.



Panorama vers la Grand-Poste et St-Remacle depuis les Hautes Mezelles



L'ancienne usine textile Hauzeur-Gérard en Gérarchamps

6

AUTOUR DES USINES



La maison Closset place Saucy abrita une fabrique textile de la fin du XVIIIe siècle au début du XXe

Même s'il a pendant bien longtemps été davantage détruit sans discernement que réexploité, le patrimoine industriel est un élément majeur du patrimoine verviétois. Les usines Bouchoms, Closset, Simonis (à Verviers), Wasson et Rodeco (à Dison) reconverties en logements, les fabriques Dethier, Bonvoisin et bientôt Biolley transformées en outils de tourisme culturel, d'autres accueillant des activités commerciales, tout cela contribue à ne pas complètement extirper

les traces de ce qui fut le rôle historique, aujourd'hui terminé, de Verviers, et qui explique largement sinon exclusivement sa physionomie.

Les cinq textes qui suivent évoquent cette Histoire sous la plume, pour les quatre premiers, de contemporains de celle-ci. Nous commencerons par un poème[54], plutôt sobre et élégant, d'Albert Bonjean en 1885.

A la fenêtre de l'usine,
Avril envoie un rayon d'or,
Et le messager d'or lutine,
A la fenêtre de l'usine,
L'enclume massive qui dort.

A la fenêtre de l'usine,
Viennent mourir des chants d'oiseaux,
Leur note follette dreline, A la
fenêtre de l'usine, Dans la
cadence des marteaux.

A la fenêtre de l'usine,
Des insectes dansent en rond,
Dans la poussière se
dessine, A la fenêtre de
l'usine, Le torse dur du
forgeron.

A la fenêtre de l'usine,
Accourt un parfum de hallier,
Qui jette sa nuance fine, A
la fenêtre de l'usine,
Dans l'âpre odeur de l'atelier.
A la fenêtre de l'usine,
Un vieux martèle le métal…
Puis il vient livrer sa poitrine,
A la fenêtre de l'usine,
Aux chauds baisers de Floréal…

***

En 1894, le jeune Eugène Bilstein décrit les quartiers industriels de Verviers[55] :

Mornes et tristes, les grands bâtiments des fabriques qui ronronnent leur chanson rapide accompagnée des sons rauques des pistons de machines et de l'alto opprimant des courroies. Les façades muettes parlent quand même au cœur du rêveur sensitif et sont évocatrices des jours longs de labeur sans relâche, et des horizons maculés de sang qu'engendrent en les esprits les jours sans fin pareils et le souffle noir des Revendications passant violent, échauffant les têtes, armant les mains pour une victoire proche. Quand midi sonne aux clochers perdus, c'est une sortie empressée… Vers la soupe maigre ils s'en vont tous, les tâcherons, le teint hâve et plombé, les uns bancals, d'autres ramassés, tordus, avilis, sacrifiés à la machine défloreuse de jeunesse. Et c'est là un tableau poignant et qui tenterait en sa spéciale image de Détresse, l'amer pinceau de quelque Holbein en rupture de bière.

***

Le poète bruxellois Charles Guillaume fit paraître durant des années dans *Le Peuple*, sous le pseudonyme de Jacques Gueux, des chansons militantes. « La chanson du tisserand » fut composée en juin 1896 à l'occasion d'une grande grève du textile verviétois contre le tissage à deux métiers[56].

Là-bas, dans la grande salle
Qui laisse à travers le toit,
Glisser un jour gris et sale,
Je suis debout près de toi.
Ronfle, ronfle mon métier,
Et ronfle le jour entier.
Souvent, morne et sans pensée,
Quand mon métier va son train,
D'une voix faible et cassée, Je
murmure ce refrain :

Et ce refrain que je chante,
Des pleurs dans mes yeux mi-clos
Semble une plainte touchante
Qu'entrecoupent des sanglots.

Une atmosphère étouffante
Règne en ce lieu de douleur Et
son long baiser enfante Des
maux cruels dont on meurt.

La navette court et glisse
En un trajet incessant
Sur la trame raide et lisse Qui
me met les doigts en sang.

Et je tisse sans relâche,
Sans espoir d'un meilleur sort,
En me disant que ma tâche
Ne cessera qu'à ma mort.

***

D'une toute autre facture et d'un tout autre ton est le poème « Verviers » d'Alfred Delcour publié en juin 1902 dans la revue du cercle catholique «Le Foyer». Les premiers vers évoquent les usines, et les fonderies notamment, en pleine activité[57].

Verviers, ruche fiévreuse et bruyante, Verviers
Où le remous grondant de vingt mille ouvriers
Roule avec des bruits de marées,
Et, fleuve impétueux aux flots toujours grossis
S'écoule, en bouillonnant, le long des murs noircis
Du crachement des cheminées ;
Verviers industriel, aux ateliers géants
Où le bruit des moulins, des marteaux, des volants S'élargit
en rauques colères.
Où, dans l'air embrasé, gonflant leurs pectoraux,
Les chauffeurs, torses nus, aux gueules des fourneaux,
Semblent déchaîner des cratères ;

Verviers, plein de rumeurs et de souffles d'airain,
Où, l'on sent, sous l'effort de sa robuste main,

Rugir et râler les machines,
Arrête, vers le soir, son travail de titan,
Et nous montre, paisible, aux lueurs du couchant,
Son collier de vertes collines,

Et ses bosquets ombreux, pleins de rythmes berceurs,
Dont le charme troublant fait chanter dans les cœurs
Comme une suave harmonie :
Car ce peuple de fer, artiste par instants, Compte
d'illustres fils : les Gomzé, les Vieuxtemps, La
Musique et la Poésie !

(…)

***

Maurice Fronville offrit, lui, une description précise d'une usine textile verviétoise du milieu des années 30 dans son roman *Jacques Darroy*[58].

Le temps était triste et froid. De sa fenêtre, Jacques Darroy regardait la cour boueuse de l'usine, où venait d'entrer un lourd camion de la Marolane, chargé de balles de laine morte. Il hésita quelques instants avant de prendre une décision héroïque : celle de faire une tournée dans l'usine. M. Jean, lui, faisait sa ronde chaque jour. Son fils, pris du matin au soir par ses multiples occupations, absorbé par des combinaisons financières, « n'avait plus le temps ». Par un long couloir sombre et sale, Jacques Darroy gagna le tissage. Il poussa la porte et entra. Assourdis par le battement des métiers, les ouvriers ne le remarquèrent pas. Le régleur l'aperçut, parut fort surpris d'une visite aussi insolite et vint à sa rencontre :

- M. Jacques… dit-il en touchant sa casquette.
- Charles… répondit distraitement Darroy.

Le vieux contremaître, qui s'appelait Auguste, fut mortifié. M. Jean connaissait le nom de tous les anciens ouvriers, et suivant la coutume verviétoise, il appelait les uns M. Lacrosse ou M. Craway (jamais Lacrosse ou Craway), les autres, avec lesquels il était plus familier, par leur prénom. Il ne se trompait jamais.

En quelques secondes, toute la salle fut mystérieusement avertie de la présence du patron. Ceux qui avaient arrêté leur métier pour renouer un fil, s'absorbèrent dans ce travail ; d'autres, surpris à lire «Les ports» cachaient leur journal dans le casier aux époules. Un seul métier paraissait inactif, mais il allait bientôt reprendre son rythme forcené car les mains habiles des noueuses, dissimulées au milieu du bâti, l'alimentaient déjà d'une nouvelle chaîne. La lamière leva la tête. Elle se remit à étudier le bref de rentrage qu'il fallait suivre point par point pour faire passer chaque fil dans l'œillet de la lisse.

Sans voir personne, Darroy poursuivait son chemin. Une porte en fer glisse sur un rail. Une chaleur humide, une odeur de pourriture : c'est la collerie. – Bonjour, dit Darroy en passant. Ne sachant à qui était destiné ce salut indifférent, les ouvriers hésitèrent quelques secondes. Aucun n'y répondit.

Darroy entra dans l'atelier de piqûrage. Penchées sur leur table, les marqueuses et les noppeuses en toile se faisaient des confidences. Nullement émue par le passage du patron, une rentrayeuse assez jolie leva vers lui ses yeux verts, fatigués par un travail précis et délicat, - et peut-être aussi par l'amour. Les vieilles noppeuses en fini, dont l'une était au service de la firme depuis soixante-cinq ans, parurent étonnées de voir M. Jacques, mais il passa sans les regarder, ce qui contrista la pauvre Madame Mawette. Ah ! les patrons, d'une génération à l'autre, avaient bien changé ! Devant une table inclinée à quarante-cinq degrés, une débarreuse corrigeait, au moyen de machûrage ou de craies de différentes couleurs, les barres produites par les filatures de taux inégal ou un chassage irrégulier de la trame. La « dame nettoyeuse », chef de cet escadron féminin, continua de taxer les tares à grands traits de craie rouge : pissages, duites manquées, largeurs et autres défauts. Car les ouvrières étaient payées aux pièces.

Devant une grande baie vitrée exposée au Nord, se trouvait la perche. Adroitement lancées sur une barre transversale, les pièces de tissu y subissaient le contrôle méticuleux des percheurs ; jadis, c'était souvent le patron lui-même ou un employé de confiance qui procédait à cette dernière vérification. Aujourd'hui, deux aides quelconques. Les défauts étaient aussitôt signalés aux rentrayeuses. S'ils n'étaient pas réparables, la tare était sonnée par un ruban enfilé dans la lisière (sonnette).

Comme tout fabricant amoureux de son métier, M. Jean tâtait les pièces. « Quelle bonne main elle a ! » disait-il avec satisfaction. Ou bien : « Elle est dure comme

une planche. Elle est plate comme une feuille de papier. Retournez-moi ça aux apprêts ! ». Une perche sévère – et naguère encore, celleci l'était – faisait la réputation d'un fabricant. Par atavisme sans doute, M. Jacques s'arrêta quelques instants devant la perche, palpa la pièce (un bleu marine marqué d'un cheviron). Le percheur, un grand roux qu'on appelait le « Rossé », s'attendait à des observations. M. Jacques vit-il les défauts de l'étoffe ? Il dit à l'employé :

- Il me semble que, depuis quelque temps, nous devons accorder beaucoup de tares et de courteresses.
- Hé, M. Jacques, répondit flegmatiquement le Rossé, c'est que vous avez affaire à des clients qui sont des tourciveux, paraît. Ils cherchent par tous les moyens à payer le moins possible…

M. Jacques n'insista pas. Passant à côté des métiers à retordre aux centaines de broches luisantes, il longea les ourdissoirs et atteignit l'échantillonnage, suivi par les regards curieux des ouvriers. C'était une chambre étroite, encombrée de liasses de tissus. Il y en avait partout : sur le plancher, sur des étagères, et sur le bureau de Lepoutre. C'est dans cet antre que se créaient les collections d'été et d'hiver, auxquelles on pensait six mois d'avance. Lepoutre, pour ses dessins, s'inspirait des nouveautés anglaises, françaises ou viennoises, que des Juifs levantins venaient lui vendre à prix d'or. Hélas ! Trop souvent ses « inédits » avaient été découverts chez des chiffonniers, où ils avaient échoué après avoir traîné pendant quelques saisons chez un marchand-tailleur de la capitale. La meilleure ressource de Lepoutre, artiste subtil, était encore de se procurer directement, et par n'importe quel moyen, une botte d'échantillons chez un tailor de Bruxelles ou de copier une étoffe qui avait attiré son regard. Et il poussait le toupet ou la conscience professionnelle jusqu'à vous demander de lui prêter votre veston ou votre culotte pendant quelques heures. L'aiguille à la main, il déchiffrait point par point, notait sur un papier quadrillé les moindres ondulations de la chaîne et de la trame. L'armure, le bref pour les cartons, le rentrayage, l'ourdissage, le taux des matières, l'enlamage et le duitage : tout était inscrit avec minutie. Lepoutre combinait alors, d'après les approvisionnements de l'usine et selon son goût personnel, les tableaux que les échantillonneurs tisseraient à la main sur le métier Jacquard. Son flair pouvait assurer l'occupation de l'usine pendant une année entière. Lepoutre, débrouillard et patriote, subissait sans broncher les doléances des grands tisseurs anglais, lesquels consacraient chaque année des milliers de livres sterling à la préparation de leurs collections saisonnières, et accusaient toute l'industrie continentale, de vol, de rapine, de plagiat éhonté. Lepoutre estimait, en âme et conscience, que, puisque c'était

Londres qui lançait la mode pour hommes, c'était un grand honneur pour Londres d'être copiée par Villiers.

***

Nous terminerons en permettant la comparaison entre le texte ci-dessus et cette autre description, tirée d'une page du roman de François Vincennes *Une vie à rebours* paru voici peu, qui raconte l'histoire d'une famille de lainiers verviétois au XXe siècle[59].

Il fut engagé chez un fabricant de draperie, un grand atelier de tissage, où l'on fabriquait du drap noir pour le clergé, du drap vert pour les billards, du drap bleu pour les gendarmes et du drap kaki pour les officiers. Il y avait en plus un autre atelier, une annexe de construction plus récente, où se fabriquaient des tissus pour vêtements de messieurs, la grande spécialité étant un dessin croisé dans un camaïeu de gris, dénommé « prince de Galles » ou encore un dessin de fins chevrons placés en tête bêche. Ces tissus se vendaient et s'exportaient sous le nom de « tissus anglais ».

Cette entreprise était très importante localement. Les patrons avaient adopté une intégration verticale, c'est-à-dire que la laine, la matière première, y arrivait dans de grosses balles, après avoir subi dans une autre firme des opérations de lavage et carbonisage. Ces balles de laine étaient, au rez-de-chaussée de l'atelier, éventrées par un ouvrier qui passait des heures à introduire par poignées la laine blanchie dans une machine qui la broyait entre des rouleaux garnis de dents. La laine en sortait en flocons légers, qu'une soufflerie entraînait via de grosses conduites en tôle jusqu'à une autre partie de l'atelier. Cette masse nuageuse passait dans d'autres rouleaux garnis de cardes, des pointes métalliques fichées dans de longs tissus de toile, et en sortait sous forme de longs rubans. Etirés dans une fileuse, ces rubans donnaient alors un fil grossier qui était réparti sur des bobines de carton. Le tout tournait à des vitesses prodigieuses, dans un vacarme énorme, accompagné du chuintement des larges courroies d'entraînement.

Dans la hiérarchie du travail de la laine, les tisserands étaient considérés comme des seigneurs, ou du moins c'est ce qu'ils essayaient de faire admettre. Il est vrai que c'est de leurs ateliers de tissage que sortait le produit fini, bien présenté, prêt

à être mis sur le marché. C'est la qualité de leur travail qui, au cours des deux derniers siècles, avait fait connaître leur ville comme un centre textile de renommée internationale.



Détail de la façade de l'ancien tissage Simonis rue de Limbourg

7

LA VESDRE, BIEN SUR



La Vesdre derrière l'Athénée

La Vesdre est un des éléments structurants du patrimoine verviétois, que ses berges soient bâties ou pas, comme c'était le cas dans tout le centre ville avant les destructions des années '70 pour le projet de couverture de la rivière par un viaduc. Projet avorté, tout comme le dernier en date prévoyant une couverture entre les ponts des Récollets et du Chêne.

Avant ces derniers, il y en eut bien d'autres jadis, soit quand le cours d'eau n'était quasi plus qu'un égoût industriel à ciel ouvert (c'est la proposition de l'ingénieur communal Emile Lebens, dans les années 1860, de créer un parc sur la rivière derrière la rue du Gymnase), soit quand les conceptions urbanistiques promouvaient des démolitions/reconstructions hors échelle (ainsi, en 1964 la proposition de couvrir la Vesdre le long de la cour Fischer pour y installer un parking souterrain desservant un building de dix-sept étages à édifier au fond de cette dernière).

Ce n'est pas d'hier non plus que des écrivains amateurs verviétois – relativement peu nombreux toutefois comme on va le voir – ont souligné l'importance de la Vesdre et regretté, jadis, le triste état de ses eaux. Ainsi, en 1890 le professeur de sciences naturelles à l'Athénée, Emile Gens, qui s'exprimait énergiquement dans les pages du Caveau verviétois, ce cercle littéraire local dont il fut le président[60] :

Du temps d'Ambiorix et des Eburons elle bondissait sans connaître le joug parmi les huttes de ces hommes rudes mais simples, qui ne lui demandaient que de pouvoir, au retour de la chasse, remplir une corne d'auroch de son eau transparente et glacée. Plus tard encore elle coulait, moins libre déjà, parmi les anciens Franchimontois qui, nés dans les bois, vivaient de leurs produits. A peine alors si, de distance en distance, un meunier la forçait à tourner la roue de bois gémissante et paresseuse, la roue qui égrène des diamants le long des poutres tapissées d'algues vertes ; ou bien un forgeron, un des forgerons d'autrefois, employant pour réduire le dur minerai de fer le charbon de la forêt, la contraignait à mettre en mouvement les marteaux bruyants de la forge, les puissants laminoirs, ou la soufflerie primitive qui donnait la vie aux fourneaux. Et la belle rivière s'y prêtait, non sans colère et sans révolte, avec la sauvagerie d'un cheval indompté, mais elle conservait la fierté de son allure et la pureté de ses eaux.

Alors, et par degrés, se commit un déplorable attentat. L'homme imagina de s'enrichir en lavant, en tissant, en teignant de mille couleurs la laine des moutons. Il lui fallait pour cela les eaux vives et sans souillures des montagnes. Il vit la Vesdre et se dit qu'elle possédait à elle seule assez de force et un assez grand fond de cristalline limpidité pour faire tourner un enfer de machines et pour blanchir toutes les toisons boueuses du monde. Peu sensible d'abord, bientôt l'affront s'affirma. Les premières fabriques ne parvinrent pas à troubler longtemps ce courant toujours baigné d'air vif.

Mais bientôt les lavoirs se multiplièrent et les teintureries plus nombreuses, dégorgeant sans honte les drogues les plus infectes, les acides brûlants, les alcalis savonneux, la pourriture des cuveaux d'urine et la fermentation des indigos putrides, vinrent à bout peu à peu de cette nayade aux yeux clairs, si fière autrefois de son sang virginal. Les grands rochers blancs et les groupes de bouleaux penchés au bord des escarpements ne se reconnurent plus dans ce flot lourd, visqueux, multicolore. Les fauvettes, fuyant la rivière empestée, s'envolèrent au fond des forêts chercher pour leur bain quelque source inconnue de l'homme. Les troupeaux n'osèrent plus s'y abreuver et tout le long d'une vallée de huit lieues, les villages, les hameaux et les fermes perdirent à jamais les bienfaits de cette vivifiante artère qui répandait la santé de toute part.

Aujourd'hui, une population de soixante mille âmes, active, industrieuse, vit aux dépens de la belle rivière des bois, s'enrichit par elle, la forçant à laver, à filer, à tisser la laine, sans repos ni trêve, l'été, l'hiver, le jour, la nuit, créant la fortune, curieuse aussi des sciences et des arts, s'intéressant aux grandes idées, formant dans le pays un foyer d'intelligence, presqu'un flambeau, et nul n'a pitié de la pauvre Vesdre, violée, souillée, aveulie, transformée en un dépotoir fétide où viennent se déverser non seulement les déjections de vingt lavoirs immenses, d'une centaine de teintureries, mais encore les égoûts mêmes de la grande ville qui portent au loin jusqu'à la Meuse les germes du typhus et de la fièvre.

Et qu'on ne dise pas que le mal est nécessaire, que les industriels ont tout droit sur les rivières et que la prospérité de l'homme ne peut s'établir sans infliger d'irréparables souillures à la nature primitive. Il n'en est pas ainsi ou la science n'est plus la science. Si l'homme a le droit d'employer les forces de la nature, il ne peut être permis à quelques industriels de déshonorer une vallée entière sans chercher à réparer le mal qu'ils font, sans chercher à rendre au pays la fraîcheur et la santé. Faites travailler l'eau ; attelez à vos machines ce moteur infatigable,

mais, par fierté pour vous-même, épurez, filtrez, rendez aussi claire que possible cette eau qui vous fait vivre. Que les boues de vos égoûts, que vos résidus industriels transformés par les moyens chimiques servent à féconder les terres. De la corruption faites sortir la vie, non la maladie et la mort. Si vous ne souffrez sans honte que les abords de vos maisons soient souillés par mille résidus, ayez la même pudeur pour vos villes. Les rivières, après avoir travaillé dans vos usines, ont un autre rôle à remplir, celui de rafraîchir et de vivifier l'atmosphère, de porter avec elles les bienfaits des eaux courantes, c'est-à-dire la verdeur des prés et des bois, la santé des troupeaux et la santé de l'homme luimême. Alors vous aurez fait acte de justice, acte de rédemption. Vous aurez relevé, retiré de la honte la belle ondine sauvage et forestière qui vous a comblés de ses bienfaits, qui vous a faits prospères et riches et dont vous avez depuis longtemps souillé la robe blanche.

***

En 1895, Eugène Bilstein, parmi la douzaine de petites descriptions de Verviers qu'il publie à son tour au Caveau (et qu'il réunira ensuite en brochure), ne manque pas non plus d'évoquer la rivière[61].

La Vesdre, fétide et lépreuse, roule entre les quartiers de schiste… Elle vient de loin, par là-bas, d'entre les collines d'Allemagne et après tant de méandreux contours, elle arrive, Madeleine souillée, dans la Ville. Les usinier ont capté sournoisement ses eaux jadis claires pour la rendre, après Dieu sait quelles inavouables pollutions, à la liberté. Sa surface moirée, naguère couleur d'orvet se chauffant au soleil, est devenue noire, si noire que l'on dirait le Styx. Et elle court, maussade, un peu folle maintenant. Mais, le plus souvent, les pompes solaires l'on séchée et alors elle toussote, titube de roche en roche, en mince filet noirâtre où les sangsues se trouvent à l'aise, tapies sous les cailloux.

Elle va, à peine existante, mais parfois, aux jours d'écluses, quand l'averse projette dans l'air ses multiples lansquenets, elle tressaille, satisfaite, et mugit, vivement joyeuse, court, s'enfle, grossit, hoquète on ne sait quels mots de représailles, heurte les arches des vieux ponts, enlève tout, défonce ses rives, emporte, ravit, pille, soudain haineuse et sur ses flots grondant de rancune passent, en un galop de vertige, des chenils où des chiens hagards hurlent, des arbres et les mille dépouilles des foyers riverains.

Ce n'est plus la Vesdre indolente, lézardant au soleil, c'est un fleuve qui gronde et roule, impétueux. Parfois, dans le soir silencieux, quand la Lune, pleine et grave, micasse des éclats blancs dans le remous constant de l'Eau, le tableau s'empreint d'une mélancolie sans bornes. Bien loin, bien loin, s'en va la fuite des murs accotés. De petites lueurs y pointent, indices de vie dans la torpeur de la nuit. Et tous ces murs sont sordides ; sous le choc du Temps qui les délabre, cela sent l'insouciance des choses non vues, un unique souci d'ostentation pour le dehors, pour la rue claire qu'illuminent les flammes des étalages. Cela est attristant et suscite de mornes pensées, comme si, dans ces murs écrasés dans le noir, resplendissait pour nous quelque affreux symbole, comme de vies exprimées toutes en dehors, sans Cité Intérieure…..

***

En 1926, Léon Brasseur insérait quelques « cartes illustrées » dans son recueil *A l'ombre du Vieux chêne* et l'une d'entre-elles visait à son tour la Vesdre[62] :

Vesdre, tes bords herbus font cadre à l'eau
fétide où crache l'Industrie au génial progrès.
C'est une boucle d'or recouvrant une ride ;
sourire qui fait mal à côté de regrets…

***

L'avocat bruxellois Michel Graindorge a passé une partie de son enfance à Verviers dans les années 50, par le hasard de son père, qui dirigea la prison de la ville. Dans son livre de souvenirs *La promenade des Récollets*, il ne manquait pas de se rappeler des couleurs de la rivière[63] :

Derrière l'église, sur la place du Martyr, la Vesdre coule, brune et grise, souvent poisseuse, abandonnant le long de ses maigres berges des petites graines qui, fleurissant pour la plus grande joie des pères Capucins, donnent au printemps d'étonnantes fleurs d'Australie. La Vesdre lave depuis des décennies la laine des Peltzer et des Simonis. C'est une rivière honteuse, délavée, égouttée d'ellemême, étrangement rapide, souvent basse. C'est une rivière tolérée, indispensable, ancrée à la ville pour le meilleur et pour le pire.

***

Quand au premier roman de Lyndia Bastin publié en 2009 par Paolo Zagaglia aux Editions Irezumi, son titre était tout un programme comme le faisait remarquer Guy Delhasse : *La Vesdre meurtrière*. Mais la rivière ne fait que donner son nom au récit et n'y apparaît pas…



« Les gardiennes de la Vesdre… »



La gare de Verviers

8

DES GARES ET DES TRAINS



Un cheminot : sculpture de Joseph Gérard dans le hall de Verviers-Central

Il est loin le temps où Verviers, au faîte de sa splendeur, disposait de trois gares, Ouest et Est pour les marchandises, Centrale pour les voyageurs. Longtemps, jusqu'à l'ouverture de la station centrale en 1920, c'est celle de l'Ouest que ces derniers utilisaient également. Ses vastes espaces étaient longés par Gérardchamp d'un côté, la rue de la Station et la rue aux Laines de l'autre. C'est celle-ci, à la fin du XIXe siècle, qu'il faut reconnaître dans la *rue aux draps* dont parle Guilbeaux dans ses souvenirs d'enfance[64].

La rue aux draps, je me plais à en répéter le nom, parce que pour moi il désigne tout un monde, parce que ma jeunesse a poussé dans son atmosphère très particulière et si vivifiante, y a distingué des mouvements et des rythmes – tel un ruminant découvrant une savoureuse pâture – et s'en est abondamment, délicieusement repue. La rue aux draps conduisait à la gare. A droite et à gauche : des magasins, des halls d'inégale capacité mais tous peuplés de lourdes balles de laine carrées, toutes enfarinées d'épaisse poussière et tout emplies d'une complexe odeur animale et végétale. En haut de la rue, d'un côté un grand parc boisé vers le milieu duquel s'élève une maison confortable et sans style ; de l'autre côté un long mur de briques sales bordé de pierres taillées noircies. C'est par ce mur très humble que s'est transmise ma fervente sympathie pour la rue aux draps. Car, à califourchon, je m'y suis tenu si souvent accroché. Heures animées de l'élan preste des express ! J'ai regardé tout autour de moi la nerveuse ramification des rails avec des nœuds ça et là formés par les aiguilles, les appareils de déclanchement si nets et grassement huilés.

***

Henri Guilbeaux consacre ensuite plusieurs pages à décrire avec enthousiasme le spectacle de la gare de Verviers-Ouest, observé depuis le mur d'enceinte de la rue aux Laines ou du haut de l'actuelle rue des Déportés, pas encore bâtie à l'époque[65].

Rares sont les jours de vacances où je ne me suis pas rendu à mon poste et avec une régularité ponctuelle mais volontaire de fonctionnaire, afin de surveiller les variées manœuvres, épier les soudains et prompts passages des rapides, contempler le défilé long et haletant des trains de marchandises, les attelages divers, les successifs et bruyants accouplements de wagons… J'ai vu les locomotives se réapprovisionner en eau et en charbon ; j'ai vu les machines, les poches et le ventre emplis, respirant valides et allègres, s'en aller vers la rame des

wagons qu'elles devaient remorquer ensuite. Chaque mouvement du chauffeur et du machiniste m'était familier : l'œil constamment en vigie, le doigt commandant la manette, la toile bleue toute empiécée de carrés de suie, le violent foulard rouge serrant le cou, la figure aux muscles tendus, les yeux empaupiérés de noir.

Le délicat mécanisme d'acier, le mécanisme pulmonaire de la machine, je l'ai observé dans ses diverses fonctions, communiquant sa force et sa vitalité saine. J'ai vu les machines attendre anxieuses sur les voies de garages, comme énervées de voir les trains filer à côté d'elles, hennissantes et piaffantes – tels de jeunes et vigoureux étalons dont l'énergie exige l'utilisation immédiate et régulière. Tous les intrépides ouvriers du rail m'étaient connus ; celui qui corne et commande la machine, agrafe ou attache les wagons qu'il fait tamponner vers les voies désignées, celui qui l'aiguille, culottant de flegme l'immense responsabilité dont il est chargé et ceux-là dans leur block à la tête d'un bataillon d'élite de leviers brillants, rigides et ceux-ci longeant les rails et les huilant, les graissant aux parties fragiles déterminant les bifurcations.

Mon œil investigateur a fouillé tous les trains avec leurs voyageurs penchés le front plissé, imprimé à la vitre, et les passagers somnolents sur les capitons dodus ou lisant une gazette, indifférents au paysage de métal, d'âcre poussière fuligineuse, de disques, de sémaphores-indicateurs – dressés dans l'air, accomplissant leur redoutable, impérieux et mécanique devoir. Et les travailleurs de la voie ferrée, terrassant, enlevant, tassant le ballast, boulonnant, déboulonnant les rails et portant de longues et lourdes et claires barres d'acier, les posant sur les traverses et les y fixant. Equipes d'ouvriers acharnés et laborieux, interrompant tout d'un coup le travail à un bref coup de sifflet et secoués, ébranlés par un train galopant pareil à une fulgurante Walkyrie.

Il existait encore un autre lieu où j'avais installé un poste mobile d'observation ; une sorte de monticule au gazon rugueux et pelé à l'extrémité des boulevards et faisant face à la ville. Sans doute je remarquais moins strictement les manœuvres et les garages, et je distinguais malaisément les hommes en œuvre qui paraissaient lilliputiens – petites taches gris-bleutées, bougeant à peine. Mais je suivais mieux les trains filant avec leur cliquetis martial et trouant convulsivement l'air ; je les apercevais très loin, et je pouvais les voir happés par la gueule béante et sombre du tunnel d'où s'éparpillaient des ballons de fumée et des haleines de combustion et de vapeur.

C'est là que le soir, par clair de lune ou par grisaille uniforme s'effeuillant en pluie fine, par temps tièdes, amollissants et parfumés de l'été ou par rigides températures de gel, je me promenais seul, émerveillé toujours par un spectacle identique et toujours neuf à la fois. Des colonnades de feu, des clartés rouges, vertes, jaunâtres, des raies blanches, tantôt unies, tantôt pointillées, des fumées opaques bouleversant, modifiant sans cesse l'éclat des tons et créant de féeriques métamorphoses. Visions du soir, encre de brume, cris stridents des lumières. Indigos et pourpres incandescents et vibrants piqués sur un immense velours noir immobile. Inscriptions dardantes, argentées, bigarrées sur un tableau illimité. Rythmes, chocs, tapements – chaînes de bruits sans fin, - arabesques hardies de sifflets, - échos touffus, feutrés – ombres amples et massives et grandes plaques de lumière hurlante…

***

Dans ses souvenirs de journaliste, récemment réédités par Michel Bedeur aux Editions Vieux Temps, l'ancien rédacteur en chef du *Courrier du soir* Joseph Bronckart a décrit, lui aussi, assez précisément l'atmosphère de la rue de la Station et de la gare de Verviers-Ouest avant 1914, dont ne subsiste aujourd'hui que le seul entrepôt des douanes enfin restauré et reconverti en hôtel, juste en face du bâtiment qui abritait l'Hôtel du chemin de fer évoqué ici[66].

La gare proprement dite était en deux parties, séparées par un vaste bâtiment abritant les bureaux administratifs, ceux de la douane, la grande salle de visite de celles-ci entrée côté rue de la Station, sortie Gérardchamps, buffet de troisième classe, les utilités, un couloir mettant les deux quais en communication, un spacieux buffet de première classe, véritable salle de restaurant, le bureau des sous-chefs, un salon, dit royal, qui n'ouvrait qu'aux toutes grandes occasions, et enfin le bureau du grand chef et son habitation. Ce bâtiment était longé de chaque côté par de larges quais couverts et non à l'air libre comme ceux de notre belle gare actuelle, quais d'embarquement pour les premières voies. D'autres quais longeaient les voies secondaires où se formaient les trains à destination de Bruxelles, les lignes de Spa, de Herve, et de Welkenraedt.
Les trains internationaux venant d'Allemagne arrivaient sur la première voie, côté rue de la Station. Pendant que les voyageurs allaient passer la visite de la douane ou allaient se restaurer au buffet, des manœuvres avaient lieu pour diviser ces trains en convois à destination de Paris, de l'intérieur et de

l'Angleterre via Ostende. Deux fois par jour, le matin entre 10 et 11 heures et l'après-midi entre 3 et 4 heures, les quais présentaient une animation extraordinaire et un coup d'œil des plus pittoresques, les trains internationaux déversant sur les quais une foule de voyageurs de toutes les nations aux types les plus divers et comprenant assez souvent une berline de luxe occupée par un personnage princier qui ne montrait pas le bout de son nez et une suite dont l'un ou l'autre membre descendait pour se déraidir les jambes.

La sortie principale se trouvait au haut de la rampe où stationnaient tramways à chevaux de la ligne de Dison, vigilantes attelées de haridelles et commissionnaires attendant les voyageurs dont ceux-ci se disputaient la clientèle. Il y avait deux catégories de commissionnaires, les uns triés sur le volet par l'administration des chemins de fer, assurant le service à l'intérieur, les autres munis d'une plaque délivrée par l'administration communale, appartenant à une catégorie un peu spéciale d'individus – les commissionnaires bien entendus, pas l'administration communale – toujours prêts à se bagarrer, soit entre eux, soit avec les cochers qui ne représentaient pas davantage la crème de la société.

Cette rampe de la rue de la Station était le lieu de formation et le point de départ des cortèges aux lumières, très fréquents, organisés à l'occasion de la réception d'une ou l'autre de nos sociétés qui, en ce temps-là, allaient, périodiquement, cueillir les lauriers au dehors. Rue de la Station, où ne se trouvaient pas encore les entrepôts, les châteaux étaient encore occupés par des membres de la famille Peltzer et les immeubles qui suivaient ceux-ci jusqu'au coin de la rue Tranchée abritaient des hôtels très achalandés. Il y avait notamment l'Hôtel du Chemin de Fer tenu par M. Rensonnet, où on montrait non sans orgueil la chambre qu'avait occupé Napoléon III qui, fait prisonnier à Sedan, à la fin de la guerre de 70, était conduit en captivité en Allemagne, chambre qu'avait aussi occupé le prince Baudouin, héritier du trône de Belgique, qui venait chasser dans l'Hertogenwald.

***

Verviers-Ouest perdit son rôle de gare de voyageurs durant la première guerre mondiale, au profit provisoirement de la gare de l'Est puis définitivement de la gare centrale créée en 1920. Edifié par Emile Burguet sur des plans initialement tracé par Charles Thirion, le bâtiment actuel de la gare ne fut achevé qu'en 1927 et Joseph Meunier le fait figurer parmi «les charmes de Verviers » en 1936 dans son ouvrage *Par les chemins de Wallonie*[67] *:*

Sans tarder, allons découvrir les charmes de la bonne ville de Verviers. Voici sa belle gare construite de 1925 à 1927, en style Renaissance que caractérisent ses fenêtres, ses bas reliefs, ses volutes et deux tourelles aux toits de forme bulbeuse. Le square proche, bien que de dimensions restreintes, est très réussi avec son grandiose Monument de la Victoire, inauguré en 1923, l'un des plus beaux du pays.

***

Une fois n'est pas coutume, mais nous avons ici l'occasion de reproduire deux extraits du portrait sarcastique et savoureux dressé au milieu des années 30 par Emile Laurent, sous le pseudonyme Hellé dans *Le Travail*, de l'architecte de la gare centrale (auquel Verviers doit aussi le Grand Bazar et l'auteur de ces lignes sa maison de la rue des Champs). Militant au parti catholique, il était devenu en 1932 échevin des travaux dans un collège dit du veau à trois têtes comprenant des catholiques, des libéraux et un élu des Classes moyennes[68].

Pour être un bel homme, c'est un bel homme ! Bien planté, d'équerre et de solides proportions académiques, les traits un peu marqués par nos communes origines, mais agréablement humanisés par les disciplines dionysiaques. Emile Burguet est très porté pour les soins esthétiques. Il doit avoir tout un attirail de vieille cocotte sur sa table de toilette ; pommade régicide, lotions capillaires et parfums subtils aux effluves irradiants. Ses charmantes dactylos, ses chefs de service à l'Hôtel de Ville et ses collègues du Collège échevinal en savent quelque chose.

(…)

Chaque dimanche, raide comme Borguet et fier de son « je » échevinal, précédant sa femme d'une cinquantaine de mètres, comme jadis le Seigneur marchait au Tournoi devant sa maison, Emile Burguet s'en va se laver l'âme de ses petits péchés quotidiens, en trempant ses doigts (le bout des bouts) dans le bénitier. Il y va, mon Dieu, parce que c'est une habitude de famille et qu'il a le respect des traditions. Au fond, on ne peut dire de lui qu'il est plus catholique que le Pape. Il croit et donne l'impression de se soucier de l'au-delà, parce que sa politique se réclame tout de même un peu des illusions qu'il répand sur son passage au temple saint. On finirait par douter de la sincérité de ses convictions religieuses s'il ne leur sacrifiait au moins une heure par semaine : le reste du temps, il le consacre à ses amitiés politiques et ses amitiés ne sont pas toujours bien

pensantes. On le dit très intime de son collègue de l'instruction. A ce point qu'il finirait par se faire élire frère trois points si saint Joseph qui siège en même temps que lui à la table scabinale ne le retenait par le pan de son veston. C'est le beau côté de la politique, ça.

Pour s'asseoir dans le fauteuil échevinal, Emile Burguet a fait un pacte avec Satan, ses pompes et ses œuvres. Sous l'égide du veau à trois têtes, il est arrivé à ses fins. Depuis de longues années, il briguait ce siège, tout près du bourgmestre, qui fut l'apanage, dit-il, d'un ancien tailleur et par la suite d'un menuisier. Je vous demande un peu, un tailleur et un menuisier, à la tête d'un département de travaux publics ! Seul un architecte pouvait prétendre à ce poste de confiance et de compétence. Un architecte, c'est-à-dire un chef d'ouvriers au sens originel du mot.

Et l'architecte, à quatre voix près, s'installa. Ah ! Ce fut un grand jour dans la vie d'Emile Burguet que cette installation ! Pensez donc ! Avoir son fauteuil bien à soi, à l'Hôtel de Ville, tous les jours. Ne plus être réduit à dire son petit mot, tous les mois, comme conseiller communal. Commander à tout un département, mettre de l'ordre dans la pétaudière, dans l'anarchie, comme il l'avait cru ; bref, se trouver « the right man in the right place » : son rêve devenait réalité !

Si vous aviez vu la céleste félicité qui s'épanouit sur son visage, lors de la prise du siège de son prédécesseur, vous eussiez désarmé devant « this round backface in the right armchain», pour parler l'anglais comme à Verviers. En réalité, estce bien le derrière compétent (sans jeu de mot) qu'il faut pour remplir ce siège ? Oui. Emile Burguet qui signa les plans de la Gare Centrale, s'y connait sans aucun doute en traces et en résistance de matériaux. Il étudie ses dossiers et s'entoure chaque mois, à des réunions de ses chefs de service, de toutes les suggestions qu'il sollicite avant de prendre ses responsabilités. Il aime prendre ses responsabilités.

A ce point qu'il a voulu innover le système des bons de commande pour la moindre fourniture. Mais, depuis, il a dû lâcher du lest, détendre un peu les liens d'une autorité qui eût annihilé toute initiative indispensable à la bonne marche de son administration. S'il reste lui-même et fier de son « je » cartésien, il fut amené à reconnaître que la pétaudière de l'Hôtel de Ville jouissait d'une réputation légendaire et que les ronds-de-cuir avaient la bosse de l'administration

rationnelle. Eloge tardif, mais qui n'en a pas moins sa valeur rétrospective et pour ses employés et pour ses devanciers.

***

Pour revenir à la gare centrale, on rappellera que près de trente ans s'écoulèrent entre les premières expropriations (du château Hauzeur) en 1899, et son inauguration, les plans de Thirion d'août 14 ayant été repris par Burguet après le décès de son confrère en 1920. Ces lenteurs furent à l'origine d'une chanson *Sur la nouvelle gare,* retrouvée par E. Sefferd [69] :

L'intervention de nos grands hommes
Auprès du gouvernement
Va faire que notre gare fantôme Va
devenir un revenant.
Des chemins de fer le ministre
Avait cent mille francs, c'était triste
Car ce n'était pas assez.
Alors en attendant
On fit de nouveaux plans

REFRAIN

C'est la nouvelle gare de Verviers Qu'elle
est belle
Qu'elle est belle.
Elle n'existe que sur du papier
Verviétois, venez l'admirer. C'est
la nouvelle gare de Verviers
Qu'elle est belle.
Qu'elle est belle.
Mais elle sera bien plus belle, ma foi Le
jour où on la construira.

Pour faire augmenter le crédit
Qu'il a si souvent réclamé

Notre député Winandy Rouspète
sans se lasser.
Pour arriver à le faire taire
Et pour montrer qu'il était bon
Notre ministre des chemins de fer
A fait voter un million.
Mais jusqu'au beau temps.
La gare reste en plan.

Maintenant que le ministère
Va être tout remanié
Tous les bons Verviétois espèrent
Que celui qui sera nommé
Comme ministre de notre railway
Donnera encore quelques millions,
Sinon d'la gare on n'pourrait
Construire que les fondations ;
Mais heureusement, Nous
avons les plans.

***

Qui dit gare, dit voyageurs, donc également salle d'attente et buffet. Lucien Klinkenberg et Jacques Spitz ont bien souligné, dans leur beau livre sur les *Décors intérieurs verviétois*, les qualités patrimoniales du grandiose buffet de notre gare centrale «décoré en 1950 de charmantes autant que fantaisistes évocations touristiques de notre région»[70]. Avant eux, André Fonsny et Jean-Claude Salemi en avaient rendu superbement l'atmosphère[71] :

Pèlerins du boulot, des loisirs ou de l'école, c'est ici qu'ils s'arrêtent, lassés de battre, en transit, la semelle dans la salle des pas perdus contiguë. C'est l'endroit de l'attente. Incognito, on se cache derrière les feuilles de chou donnant les derniers mensonges sur l'affaire Grégory. La littérature de gare n'est pas morte. Quelques jeunes, trouvant l'école buissonnière trop fraîche ou trop morne, font un peu d'exercice équivoque sur la machine à sous du Buffet. D'autres gens, trop prudents, attendent un train qui ne viendra que dans une heure en comparant les aiguilles de leur montre à celles de l'horloge officielle, prêtant l'oreille à

chaque tirade du speaker dont la voix suave d'hôtesse de l'air, remerciée d'avoir trop fumé, est retransmise par les diffuseurs antédiluviens du bar.
L'endroit est grandiose, à l'image des chemins de fer du début de ce siècle, porteurs de tant d'orgueil démodé. Aux murs, des fresques touristiques : barrage de la Gileppe, Hautes Fagnes, château de Reinhartstein. Le buffet de la gare reste aussi l'antichambre de l'aventure pour petites gens qui partent toujours le pêche-crevettes en bandoulière vers « la Mer », les châteaux de sable, les digues carrelées et les estacades de bois blanc. Mythe du bout du monde. En voiture !



Façade latérale du Grand-Théâtre rue Xhavée

9

AUTOUR DU THEATRE



Détail du Monument de la Victoire

Tout qui arrive à Verviers par l'Ouest, que ce soit en train ou en voiture, traverse l'ancien lieu-dit Chic-Chac devenu place de la Victoire et peut voir le monument du même nom, dont les auteurs, deux Anversois (le sculpteur François Jockens et l'architecte Constant Wilbers), avaient été désignés par concours. Joseph Bronckart a raconté l'inauguration du monument le 6 mai 1923 en présence du futur Léopold III et de la drache «nationale»[72].

Depuis des semaines, on préparait la journée du 6 mai. Le prince Léopold ayant accepté de venir présider la cérémonie d'inauguration du monument de la Victoire, les organisateurs avaient dû prendre langue avec le monde du Palais Royal pour régler les détails protocolaires de cette visite princière. Chanteurs et chanteuses répétaient la cantate ? Les musiciens, saisissant l'occasion aux cheveux, réclamaient l'augmentation de leur cachet. On mettait au point les détails du cortège, de la réception à l'Hôtel de Ville. On fixait le nombre des discours et leur contenu, la place que chacun devait occuper suivant son rang dans la hiérarchie, mais on oubliait de prévoir que dans notre pays, il faut toujours compter avec la pluie, trouble-fête que rien ne peut arrêter quand elle s'avise de se produire.

Le 6 mai arrive. Le temps ne laissait pas à désirer. La journée commença par une messe à St-Remacle, à la mémoire de nos grands morts. La ville était bien pavoisée. Place de la Victoire, on avait dressé la tribune d'honneur… sans la munir d'un toit. Elle était vaste. On avait ajouté sur les côtés des rangées de chaises pour les invités de seconde zone. A l'endroit où se trouve actuellement le pavillon de distribution d'essence s'élevait une grande tribune où devaient prendre place les exécutants de la cantate et les musiciens de l'orchestre. A son arrivée à la gare centrale, le prince Léopold fut reçu par le gouverneur Grégoire, tout chamarré. Le cortège se forma et se mit en marche pour se rendre à l'Hôtel de Ville. Sur tout le parcours, la foule était énorme, acclamant le prince. A l'Hôtel de Ville, l'héritier du trône fut reçu par le bourgmestre et après le discours de bienvenue prononcé par le premier magistrat eut lieu le défilé des membres des corps constitués. Un raout suivit, servi dans la salle des échevins.

Le cortège reformé, on se dirigea vers la place de la Victoire où le service d'ordre avait fort à faire, le nombre de curieux étant considérable et chacun cherchant à se bien caser « pour voir quelque chose ». Le prince prit place à la tribune d'honneur avec, à sa droite le gouverneur, et à sa gauche le bourgmestre Defays. Venaient ensuite le général Burguet, le colonel de Neef, représentant le ministre

de la Défense Nationale, les échevins, sénateurs, magistrats, représentant du barreau, des fonctionnaires variés, les conseillers communaux, des officiers étrangers français et italiens. Chacun avait sa place marquée. Les combattants et les ayants droit se trouvaient à un emplacement réservé sur la gauche de la tribune, c'est-à-dire côté propriété Lieutenant, dont le talus était noir de monde. Sur l'estrade leur réservée, chanteurs et chanteuses, tous en habits ou toilettes de soirée. 2h45. M. Lang, président du Comité de Secours, promoteur du monument, prononce le premier discours pour remettre celui-ci à la Ville de Verviers et lui en confier la garde.

Le ciel s'est assombri. De gros nuages accourent de l'ouest, menaçants ! Le bourgmestre Defays remercie M. Lang et son comité et glorifie nos soldats. Quelques grosses gouttes tombent. Le colonel de Neef, représentant le ministre de la Défense Nationale, se dirige vers les marches du square d'où il doit parler. Il commence son discours. La pluie suit son exemple et se met à tomber. Brusquement, ce n'est plus une simple averse, mais un véritable déluge. L'orateur, stoïquement, continue à parler et il ira jusqu'au bout de son discours. Le prince ne bronche pas davantage. Le gouverneur s'agite. Il fait de grands gestes pour attirer l'attention de son chauffeur qui s'en aperçoit et lui apporte un parapluie, parapluie qu'en homme prévoyant il avait eu soin de placer dans la voiture de son maître.

Le prince restant assis, malgré les torrents d'eau qui tombent du ciel, le monde officiel est bien obligé d'en faire autant. Mais la foule n'est pas tenue au même respect des convenances. C'est une véritable fuite dans toutes les directions, dans l'espoir de trouver un refuge. Chanteurs, chanteuses et musiciens abandonnent leur tribune et s'égaillent dans toutes les directions. Et le déluge continue. Le colonel a terminé son discours. Ordre est donné aux voitures, garées à proximité, de s'avancer. Le prince et les personnes de sa suite y prennent place. Que faire ? Ce numéro n'avait pas été prévu au programme. Une seule solution : regagner l'Hôtel de Ville. Des ordres sont donnés. Le cortège des voitures se dirige en vitesse vers la place du Marché. A l'Hôtel de Ville, dans le salon royal, le prince, dont les vêtements sont trempés, ne sourcille pas. Il fait la causette avec Mme Peltzer de Clermont et les quelques personnes qui sont là.
Le protocole ne permet pas d'offrir au prince quoi que ce soit, même pour lui éviter de prendre froid. L'heure du train qui devait l'emporter normalement est arrivée : 4h40. On regagne la gare en vitesse. Salutations ; regrets. Le prince gagne sa berline. 5h03 : le train se met en marche et nous voyons le prince enfin

délivré des règles protocolaires enlever d'un geste rapide sa tunique, qui devait peser bien lourd sur les épaules. Le train disparaît dans le tunnel et… le soleil, perçant les nuages, vient faire risette à tous ceux qui sont là et qui s'empressent vers leurs demeures pour aller se changer. L'orage intempestif était passé. Une bonne partie de la cérémonie était gâchée, mais le soir il fit beau temps, les illuminations purent avoir lieu et le concert prévu eut grand succès.

***

Orienté vers la ville, ce n'est pas volontairement que le Grand-Théâtre tourne le dos au monument de la Victoire, de trente ans postérieur. Œuvre majeure de Charles Thirion, le Théâtre, dont l'indispensable restauration se prépare enfin, avait été inauguré dès 1892 mais n'était complètement achevé que depuis 1895 lorsqu'en mai de l'année suivante une délégation de la Société centrale d'architecture vint le visiter d'un œil éclairé[73].

De là, nous nous dirigeons vers le théâtre, dont l'exécution fut confiée, il y a quelques années, à la suite d'un concours, à M. Thirion. Ce bâtiment, qui peut contenir 1.500 personnes, a été édifié sur un emplacement isolé, dans le nouveau quartier de la ville ; il a coûté 450.000 francs. Les façades se ressentent de l'influence de l'architecture française et sont traitées avec sobriété. Devant l'entrée principale, un portique précède le grand vestibule au bout duquel se trouve l'escalier principal qui conduit aux loges. Au palier de celui-ci, dans le fond, une grande glace permet d'embrasser d'un coup d'œil toute la salle ; cette disposition heureuse se remarque également au Théâtre Flamand de Bruxelles.

A signaler aussi cette disposition non moins heureuse et tirée de l'Opéra de Paris, que les paliers des escaliers secondaires, au niveau des loges, ont vue sur le grand hall d'entrée. L'architecte, ne disposant pas d'un terrain suffisamment étendu, n'a pu établir un balcon dans la salle de spectacle. Les couloirs bien proportionnés y rendent la circulation facile. La scène et les dépendances réservées au personnel sont convenablement appropriées à leur destination.
Dans le sous-sol sont ménagées des chambres d'air chauffées à la vapeur (système Roerting). L'air y est envoyé au moyen d'un ventilateur à turbine actionné par la distribution d'eau de la Gileppe. D'après les renseignements recueillis, on paraît assez satisfait des résultats de ce système de chauffage. Il nous a paru toutefois que les chambres d'air, telles qu'elles sont construites, doivent donner lieu à une perte sensible de calorique, inconvénient auquel il

serait facile, du reste, de remédier. L'installation des chaudières à vapeur en dehors de l'édifice constitue une précaution heureuse contre les risques d'incendie. Quant à la ventilation de la salle, nous avons remarqué qu'elle est uniquement assurée par l'ouverture du lanterneau. Nous doutons que cette solution soit suffisamment efficace.

***

On ne s'étonnera pas de trouver une toute autre subjectivité, confinant à la haine (!), chez le jeune révolté Henri Guilbeaux[74].

Fort heureusement, la ville, si petite qu'elle fût, possédait aussi un théâtre ; mais ce que j'en connaissais, c'était les affiches monochromes annonçant Rigoletto, Robert le Diable, Manon, Faust, Cavaliera Rusticana, les lambeaux d'air que je recueillais parfois au passage lorsque j'en longeais les murs, et les paroles entrecoupées que je saisissais dans les groupes que je frôlais. Ce n'est que très tard que me fut permise l'entrée du « temple de l'art » et je confesse que malgré ma médiocre éducation littéraire et musicale, ou plutôt à cause de cela peut-être, je n'en éprouvai aucune volupté. La seule fois où je cueillis une véritable et substantielle joie, ce fut le soir où une troupe de passage joua *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau. Cette indifférence plus tard s'accrut et se convertit même en haine. L'horreur instinctive s'est développée en moi, de cette diction factice, de ces attitudes apprises, de ces gestes étudiés – de tout cet art miséreux poussé en chambre close, de cet art anémié aux branches caduques vêtues minablement de petites feuilles étiolées. La pose, l'apprêté, le conventionnel sont choses qui répugnent à mon tempérament aussi bien au théâtre qu'en art ou en photographie.

***

La petite carte illustrée que Léon Brasseur consacra au Théâtre dans les années vingt n'était pas, elle, à ce point hostile aux arts de la scène, sans être enthousiaste pour autant[75].

.

Artiste de renom, pitre à mine malsaine Sont
côte à côte sur la scène.
Monde au cœur vite ému ; monde amoureux de chic Se
rencontrent dans le public.

Auteur chercheur de Bien, écrivain chercheur d'or,
Impriment leur souffle au décor. Critique amateur
d'Art, reporter à la ligne, Aux fauteuils la presse
s'aligne.
Et le bien qui s'y fait est moindre que le mal… Le
Théâtre devient l'autel de l'immoral.
Dans ce siècle blasé l'homme demande à rire :
Plaignons le donc sans le maudire.

***

Les souvenirs d'Emile Laurent qui dirigea le Théâtre de Verviers durant plus d'un quart de siècle abondent en anecdotes, dont j'ai retenu ce récit de la mise en scène par ses soins de l'opérette *La Mascotte* en 1933, pour illustrer l'élément principal du monument : sa scène[76].

A l'occasion de la Mascotte, une mise en scène originale avait été réalisée grâce à l'amabilité d'un fermier des environs de Verviers, proche parent de Mona Vanny, seconde fantaisiste. Des poules picorant le grain jeté à foison sur scène, des oies bêtes comme elles peuvent l'être quand elles coudoient (si l'on peut dire) des dindons plastronnant à la queue leu leu, deux moutons soi-disant de leur sexe, un joli loulou dans une niche et jusqu'à la vache que Rocco a récupérée, nous avaient été prêtés pour les représentations du dimanche. Bottes de paille-foin, instruments aratoires, tout y était pour recréer l'ambiance d'une métairie au soleil d'août. Il ne manquait que le tas de fumier et ses myriades de mouches. Quand le rideau se leva sur la cour de Rocco, une animation extraordinaire régnait sur scène. Les poules en liberté voletaient de droite et de gauche, effrayées par la rampe lumineuse, les oies fuyaient devant les dindons prétentieux et grotesques, les moutons bêlaient, bref, on se serait cru à Andrimont dans la basse-cour d'un gros fermier. Soudain, une poule, plus effarouchée que ses congénères, vola littéralement par-dessus la fosse d'orchestre et vint se poser sans façon sur le crâne du brave Otto Wolfert qui faillit en perdre son bâton, cependant que le public mis en joie par ce gag imprévu se tordait de rire. Mais où l'hilarité générale faillit faire crouler les cintres, c'est à l'heure du duo des dindons de Bettina et de Pippo. Le couple de moutons qui comprenait un mâle et une femelle, contrairement à ce qu'on avait cru, se mit à faire du zèle érotique et, excité par le chant enamouré de Suzanne Ruiz et de Fronsac, passa à l'action. Mais, ne précisons rien, l'amour des bêtes

au fond ne diffère du nôtre que par la franchise de l'attaque. Toujours est-il que le duo dut être interrompu pour permettre à Fronsac de dégager les bêl…ligérants et les rentrer en coulisse. Chacun avait eu chaud, y compris la brebis et son fougueux partenaire, mais tout rentra dans l'ordre de l'opérette. Depuis lors, je n'ai plus jamais renouvelé le coup de la ferme idéale, le succès des artistes étant trop compromis par le naturel des animaux qui la peuplent. Vous dirai-je, pour appuyer ma résolution, que la vache retrouvée par Pippo gratifia le plateau d'une tarte à la rhubarbe du plus appétissant aspect !

***

La scène du Théâtre est dominée par les lettres S.P.Q.V., sur lesquelles Emile Laurent fut souvent interrogé[77] :

Il y a ceux qui s'informent, aussi, moins par curiosité que pour vous embarrasser.

- Mais, à propos, Directeur, qu'est-ce que cela veut dire, au juste, ces quatre lettres au fronton du théâtre, au-dessus du manteau d'arlequin : S.P.Q.V.
- Ben…
- On en discutait dernièrement au fumoir et certains à la blague : Sales prussiens quittez Verviers ; d'autres remplaçaient prussiens par un mot qui n'eut pas fait plaisir aux filles de Madame Cardinal.
- Il n'y a pas de mystère, ni d'apostrophe déplaisante pour les uns ou pour les autres. C'est un vieux sigle qui remonte à l'époque romaine et qui veut dire en latin : Sénat et Peuple de Verviers. A Rome, tous les bâtiments publics portaient, en général, ce sigle : S.P.Q.R. Senatus Populus Que Romanus. Et voilà !
- Merci, je ne vous croyais pas si bien informé !
- Il faut faire comme moi, consultez votre Larousse !

***

Ceci étant ainsi précisé, c'est dans le récent roman de François Vincennes déjà cité que nous pouvons trouver cette description du Théâtre au temps de sa splendeur[78] :

Le théâtre de V. était un grand bâtiment en forme de boite à chaussures, peint de couleur crème, construit le long d'une rue qui était une entrée de la ville. Il était disposé pour tourner le dos à la gare et montrer sa belle façade vers la ville. Ce théâtre, appelé plus souvent « le grand théâtre », faisait la fierté des habitants et bénéficiait d'une grande générosité de la part des élus municipaux, qui y disposaient de deux loges magnifiques, côté cour et côté jardin. L'administration de la ville, pour le plus grand bonheur de ses citoyens, y entretenait un orchestre complet, une troupe dramatique, une troupe d'opérette, un corps de ballet, une école de danse, et un important personnel administratif et technique. L'intérieur était beau, plein de dorures et de velours cramoisi. La salle était construite « à l'italienne » et comprenait quatre étages de balcons, galeries et amphithéâtre. L'architecte de l'époque avait bien veillé à ne pas mélanger les publics. L'entrée se faisait par un péristyle remarquable, où jadis les calèches et les fiacres pouvaient déposer leurs passagers bien à l'abri de la pluie. Un vaste hall tout en marbre conduisait à un large escalier pour les places de parterre et les fauteuils d'orchestre. A gauche de ce hall un autre escalier aux marches de marbre blanc conduisait au premier et deuxième balcon. A droite un autre escalier de pierre bleue menait directement aux troisième et quatrième étages, pour les places populaires, de telle sorte qu'à la fin du spectacle cet escalier débouchait directement à l'extérieur pour que le public de ces étages ne vienne pas se mélanger aux personnes venant du rez-dechaussée et des premiers étages. Un espace important avait été réservé au « foyer » où les spectateurs du parterre et du premier balcon pouvaient se retrouver à l'entracte.

***

C'est en face du Théâtre, dans le square longeant la voie de chemin de fer, que la ville rendit hommage au fondateur du Musée communal, JeanSimon Renier, en y installant son buste le 28 juin 1930, vingt-six ans après sa mort. Edmond Duesberg avait composé un poème de circonstance que récita ce jour-là Aily Debouny[79].

Vers l'immense océan de l'éternel oubli,
Le temps, ainsi qu'un fleuve, emporte d'âge en âge
Ce que l'homme créa durant son court voyage,
Et bientôt du passé tout serait aboli,
Si de sages gardiens ne sauvaient ses reliques.

Renier fut de ceux-là : dans son culte du beau,
L'œuvre d'art à ses yeux était comme un flambeau
Dont la douce lumière a des reflets magiques,
Reflets de sentiments et de jours révolus,
Où battaient fortement des cœurs qui ne sont plus.
Dans un ancien tableau revivait une époque,
Et ce tableau charmeur était pour lui sans prix ; Il
ne comprenait pas qu'on fût plein de mépris
Pour le legs d'un artiste et tout ce qu'il évoque.
Sans bruit, pieusement, toujours il se plaisait
A recueillir chez lui les toiles qu'effaçait La
morsure de l'air en quelque réduit sombre.
Ainsi qu'à des enfants sevrés de tendres soins,
Heureux, il s'y vouait, limitant ses besoins, Pensant
que les trésors enfin tirés de l'ombre, Seraient,
pour le pays, un vrai sujet d'orgueil.
Son manque de fortune était le seul écueil Où
se brisa parfois sa volonté tenace ;
Mais, assuré de vaincre, il lutta jusqu'au bout ! Puis,
à sa ville aimée, il fit cadeau de tout,
Ne gardant rien pour lui, car ce Wallon de race
Trouvait que tout donner, c'est mieux que s'enrichir,
Puisqu'on laisse en mourant un ardent souvenir,
Et, vivant, il est là, veillant sur le Musée Où sa
main assembla tant d'objets précieux Qui parlent
longuement des goûts de nos aïeux. Comme on
bénit tout bas l'homme dont la pensée A
préservé des biens condamnés à périr !
Grâce à lui, le passé sourit à l'avenir,
Et ces chaînons divers, que le présent enlace, Font
de l'humanité le merveilleux récit :
On voit les durs chemins que parcourut l'esprit ;
On voit, ému, combien il a fallu d'audace Pour
projeter dans l'ombre un rayon de clarté.

Les traits du Bienfaiteur, en leur sérénité, Un
sculpteur, avec art, les rendit dans ce buste.

Tel il fut, le voilà : naturel, simple et doux ;
Souriant et content d'être au milieu de nous.
Envers lui, qui fut bon, comment n'être pas juste
? Il a bien mérité cette place d'honneur ! Ici, nous
sentirons son grand cœur,
Comme au temps où, si noble, il était si modeste !
Par le bronze, vibrant, reparaissent aux
yeux Le peintre, le savant, l'artiste
généreux, A qui la Cité doit un admirable
geste.



Les petites dimensions du monument à Renier avaient excité la verve de certains contemporains, qui composèrent une chanson en wallon dont Renée Gaspard et Emile Sefferd ont retrouvé les paroles et donné une traduction française dans *Temps jadis*[80].

A djoû, i-aveût one bèle afaire,
La d'zeûr, è grand cîr :
Lès cis qui arivi dèl têre,
A guichèt, v'ni dîre
Qu'ô fève dè fameûses fièsses
A Renier du Vervîs,

Un jour, il y avait une belle affaire,
là-haut, dans le grand ciel :
ceux qui arrivaient de la terre,
au guichet, venaient dire
qu'on faisait de fameuses fêtes
au Renier de Verviers,

Quô z'inôgurève su tièsse,	qu'on inaugurait son buste,
Mins quu c'èsteû p'tit, saprusti,	mais que c'était petit, sapristi ;
Mins quu c'èsteû p'tit, dihîz-ti.	Mais que c'était petit, disaient-ils.
Ni vèyant rin, come seûr Anne,	Ne voyant rien, comme Sœur Anne,
On-z-alla cwèri	on alla chercher
Vieuxtemps, David èt l'Ortmans	Vieuxtemps, David et Ortmans
Insi quu l'Chapuis,	ainsi que Chapuis,
Et tos qwate, avou dès loupes,	et tous quatre, avec des loupes,
Tot l'minme, parvinît	parvinrent à le deviner grand
a l'adviner grand come one poupe.	Comme une poupée.
Mins quu c'èsteû p'tit, saprusti	mais que c'était petit, sapristi ;
Mins quu c'èsteû p'tit, dihîz-ti.	Mais que c'était petit, disaient-ils.
Adon, mu baltant tos lès qwate,	Alors me charriant tous les quatre,
I d'hîz : Jean-Simon, à Vervîs,	ils dirent : Jean-Simon, à Verviers,
Saint no d'one pîpe, i n'ont pus d'opgnon ;	nom d'une pipe, ils n'ont plus d'argent,
i-avît portant bone idêye	Ils avaient bien l'intention
Du fer tu posteure en pîre,	de faire ta statue en pierre,
Mins ça costève trop du mêyes.	Mais cela coûtait trop cher.
i t-ont racoûrci, saprusti,	Ils t'ont raccourci, sapristi
i t-ont racoûrci, pauve vî.	Ils t'ont raccourci, pauvre vieux.
Mins mi qu'ès todi modèsse,	Mais moi qui suis toujours modeste,
Dj'a di : mès amis, i fât co lès r'mèrci	j'ai dit : mes amis, il faut encore les remercier
Du leû djesse,	pour leur geste,
Lès braves djints du Vervîs,	les braves gens de Verviers,
i-ont fèt leû houlé possibe,	Ils ont fait tout leur possible,
I nu m'ont nin roûvi,	Ils ne m'ont pas oublié,
Lu pourcê n'aveût né pus d'tripes,	ils n'avaient pas plus de moyen,
Magré quu c'èst p'tit, mès amis,	quoique ce soit petit, mes amis,
C'èst bê bon ainsi. Merci	c'est bien bon ainsi. Merci.

Continuons à tourner autour du Théâtre, le long de divers immeubles édifiés tous eux aussi par Thirion, pour faire halte un instant au café situé au coin des rues Jardon et du Manège. Voilà, d'un de nos plus grands architectes, un de nos plus petits et plus charmants monuments… bien vivant, tous les jours comme sous la plume de Fonsny et Salemi[81].

Les habitués de ce café du coin bien sympathiques ne sont pas des clients d'opérette. On boit avec un professionnalisme consommé et une assidue routine qui ne se dément pas. Le décor est superbe. Miroirs et lambris, comptoir et tables de marbre blanc, poêle dont la buse traverse tout le plafond, stucs patinés par

une nicotine du meilleur goût ! Quelques photos d'artistes lyriques. Le midi des habitués n'est pas le moment furtif des gens pressés ou laborieux ; ça dure, ça dure. Le Grand Théâtre d'en face amène, bien sûr, sa clientèle du soir. Les machinistes ou les choristes sont au labeur. Les friands de spectacle s'y retrouvent jusqu'au moment de la cloche. Tradition oblige, un sonneur rameute des cafés avoisinants les soiffards pour les débuts ou la suite de la performance nocturne. Performance dont on reparlera autour d'un verre après la chute du rideau, avec le ballet des verres. Heureux café épargné par les rénovations clinquantes et qui sonnent faux. Petit oasis urbain. Utopie d'un monde tendre et facile.

***

Si Henri Guilbeaux abominait le théâtre, en revanche il adorait le cirque, qui est d'ailleurs au cœur de son roman *Joseph Solwaster*. Ce qui nous vaut cette description vivante du passage d'un cirque au Manège de Verviers[82], ce monument sauvé de la destruction voici quelques années grâce à l'IPW.

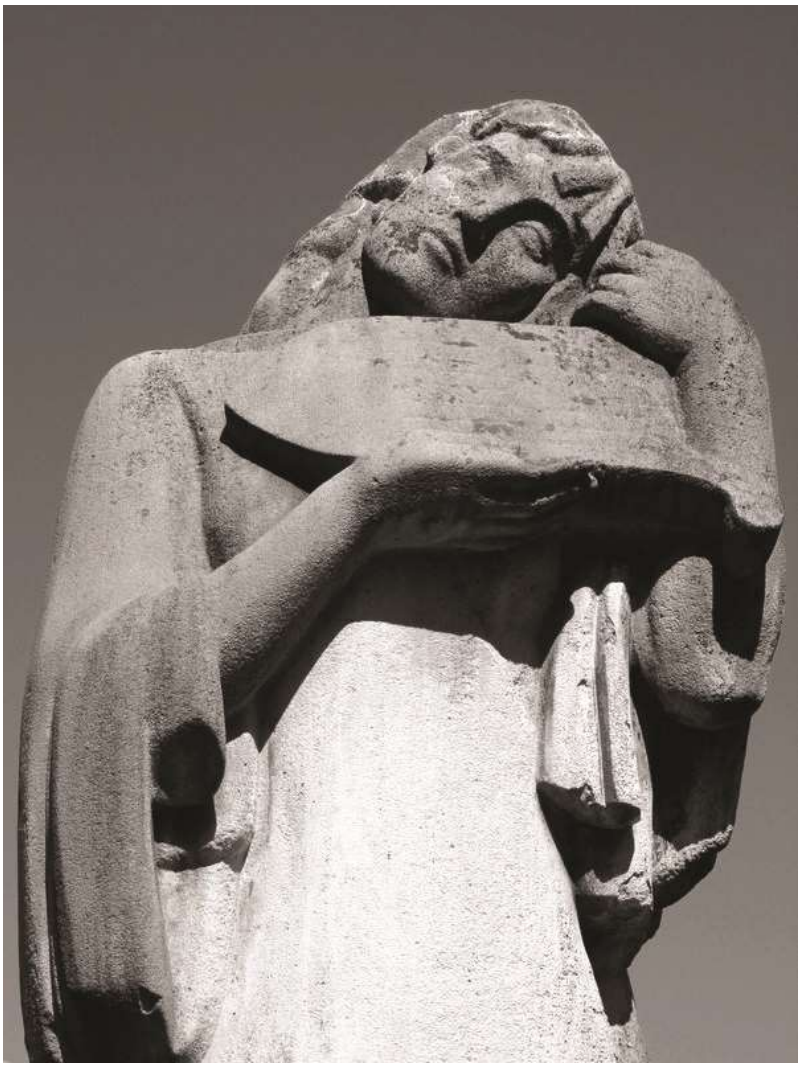
Le matériel et la troupe du cirque arrivaient généralement quelques heures avant la première soirée. Après avoir vite et mal déjeuné, avec l'allure d'un jeune et vif coursier, je filais vers le cirque qui n'était pas très éloigné de notre habitation. J'en approchais à peine que j'entendais le brouhaha, les hennissements, les cris, les exclamations et que je distinguais la foule composite massée devant la grande porte des écuries. Des hommes trapus, grands, en casquette, en chapeau, à l'allure exotique et foraine discutaient, questionnaient, répondaient, donnaient des ordres. Une odeur âcre et tonifiante de tan, de sable, de paille, de crottin de cheval circulait, épaisse et lourde, par tous mes pores. Je m'avançais avec timidité, essayant d'apprendre quelque chose d'inédit, et je contemplais avec envie le personnel présent du cirque : écuyers, acrobates, palefreniers – peu importe – et leurs moindres propos avaient une saveur, une originalité, une force qui me travaillaient, fermentaient et m'excitaient. A travers les interstices des rideaux je découvrais parfois des silhouettes bougeantes dans la buvette, et j'avais la certitude que le directeur, le régisseur et les « vedettes » étaient là, se rafraîchissant et discourant. Jamais pourtant je n'ai eu l'audace de franchir la porte et de prendre place dans quelque petit coin afin d'observer et d'écouter en cachette les très curieuses choses que devaient dire ou accomplir les personnages hallucinants dont j'enviais et désirais avec une ardeur véhémente, l'étonnante, brillante et variée destinée. La sirène ou la cloche d'une proche usine soudain

me rappelait la jésuitière où il me fallait aller languir tout l'après-midi. Je partais, la chair toute recouverte d'une couche de tristesse corrosive. Ah ! ceux-là à qui était confiée la garde de mon cerveau, s'ils avaient vu les images qui s'y trouvaient groupées, ils m'auraient octroyé un loyal congé, car mon corps empaqueté dans la classe où se dévidait le cours morne et interminable, participait en réalité au mouvement du cirque, à la foule curieuse et attentive, grouillant dans la rue, à tous les préparatifs assidus et fiévreux du manège.

Les rues sont silencieuses et autour des luminaires des halos bougent légèrement. Le battement de mon cœur s'accélère et lorsque nous atteignons la rue du cirque c'est un emballement frénétique qui fait jaillir de tous les pores de mon corps des jets de lièvre. De grosses lampes-à-arc immobiles et solennelles plaquent sur la chaussée et sur la façade du cirque de grande pans de lumière blanc-rosâtres. Nous sommes emportés par le flot de la foule et l'ivresse perdurant qui agite tout mon être l'empêche d'observer le grouillement bruyant tout autour de moi. La piste ! Enfin je la vois, je la flaire comme un fauve qui a senti sa proie. Tout est lumière déjà, et le peuple assemblé dans l'amphithéâtre est dans l'attente et murmure. La franche odeur de tan et de fourrage s'insinue entre mes narines ; tout mon corps est en joie. De multiples et bondissantes gammes d'émotions se succèdent sur le clavier sensible de mon âme. La jésuitière, les petites contrariétés de la vie, les devoirs, les leçons, les pensums, tout cela est hors de mon esprit et la vie animale me possède entier. La musique banale mais entraînante et vigoureusement rythmée roule en ondes amples, colorées, dans tout l'espace. Que m'importe l'air de valse ou d'opérette exécuté par l'orchestre juché à la plus élevée des galeries ! Cette musique se décompose en grandes taches qui s'ajoutent au blanc jaunâtre des lueurs et aux bigarrures dardantes du spectacle.



Le hall d'entrée de l'ancien Manège



Le monument en hommage à Guillaume Lekeu (détail)

Nous terminerons notre tour du quartier du Théâtre par la statue symbolique installée au milieu des années 30 au square Astrid en hommage à Guillaume Lekeu. Pas de texte d'écrivain sur cette œuvre du sculpteur bruxellois d'origine verviétoise Adolphe Wansart, mais bien un poème de Jean Lekeu (l'oncle paternel de Guillaume) publié en 1894 dans la foulée du décès du compositeur[83].

Tu passas radieux, ainsi qu'un météore, Exaltant
Beethoven et Wagner à la fois.
Tu sondas le secret de leurs magiques voix.
A l'âge où l'on épèle encore.

Tu buvais à longs traits la sublime harmonie,
Ton large front posé sur une main d'enfant, Et
ton œil s'allumait d'un éclair triomphant Au
rayonnement du génie.

Le destin te vouait au succès qui renomme.
Tu braves la routine à ton premier ébat.
Ta note personnelle éclate : on te combat.
L'enfant d'hier était un homme.

Dès lors plus de repos dans ton labeur immense
; Ton glorieux essor a des étonnements… Tu
fais honneur à Franck en tes enfantements :
Ton triomphe est sa récompense.

Célèbre à vingt-quatre ans ! O divine étincelle !
C'était trop de bonheur et de témérité.
L'aveugle mort foudroie en leur précocité.
Ceux-là qu'un génie ensorcelle.



Le kiosque de l'Harmonie (détail)

10

LE QUARTIER DE L'HARMONIE



Dessin paru dans le Journal de Verviers *en 1846*

La descente du Théâtre vers l'Harmonie était épinglée pour son charme par Joseph Meunier en 1936 dans son recueil *Par les chemins de Wallonie*[84].

La descente par la rue de la Concorde, en quittant le « Square Astrid » derrière la bonbonnière théâtrale, ménage d'agréables perspectives vers les jardins fleuris et si gracieux de la Société d'Harmonie dont le local, bâti en 1829, est le point de mire d'un carrefour animé. Kiosque, parterres et pelouses aux verts tendres égayent ce séjour idyllique réservé à la belle société du cru.

***

Le kiosque et le parc de l'Harmonie n'ont pas inspiré autant d'écrivains verviétois qu'on aurait pu l'imaginer. Mais parmi les écrits retrouvés, on appréciera ce texte d'un collaborateur anonyme du *Journal de Verviers* qui avait été invité en 1846 à faire un article sur la mode, ce dont il s'acquitta avec brio en décrivant un concert dans les jardins de l'Harmonie et en illustrant sa prose, fait rarissime pour l'époque, par le dessin que nous reproduisons ci-contre[85].

On nous a demandé, - à nous bon Dieu ! – un article sur la Mode ; mais où la trouver ? Est-ce au casino où l'on va en famille ? – dans nos rues si désertes, - dans les salons presque tous fermés depuis l'hiver de 1844 ? Non sans doute ; c'est au jardin de la Société d'Harmonie le jour de son ouverture, à ce Longchamp de notre jolie et luxueuse petite ville ; à ce rendez-vous de toutes les classes de la société, de presque toutes nos dames élégantes et de nos jeunes et belles personnes fières de montrer à tous les yeux la coupe nouvelle de leurs chapeaux Olga ou Paméla, l'étoffe légère ou soyeuse d'une robe qui vient d'être achetée, à cette « Croix de Berny » de nos vieux garçons encore verts, de nos gants jaunes en renom, de ces jeunes messieurs dont l'élégance est une mauvaise imitation de la lionnerie de nos gentilshommes.

Dimanche passé, nous fûmes donc au jardin de l'Harmonie, c'était une de ces journées comme on en rencontre souvent dans les premiers jours de printemps, alors que l'année, variable et capricieuse, comme tout ce qui est jeune, ne sait si elle doit rétrograder vers l'hiver ou s'avancer vers l'été : dans une hésitation tantôt elle penche du côté de l'un, tantôt du côté de l'autre, tantôt même des deux côtés à la fois. C'était enfin une de ces journées ou il fait tour à tour chaud et froid. L'Harmonie, dirigée par M. Lecloux exécutait – chose étonnante ! –

des morceaux qui n'avaient pas encore atteint l'âge de dix ans, et il y avait presque foule dans les chemins assez mal sablés de notre belle société.

Là, - à cinq heures – régnait une liberté pleine et entière, les modes anciennes et nouvelles, les pantalons collant pour que la foule puisse prendre connaissance de la splendeur des mollets de leurs propriétaires et la suavité de leurs bottes vernies, les habits fantaisies, les redingotes dont le pan forme un angle, les gilets cocher et les pantalons flambart, les uns vulgaires et disgracieux, les autres fashionnablement bien portés. Là aussi - comme il n'y a pas d'effet sans causes – le vent faisait apercevoir des bas blancs bien fixés et des bottines, des charmantes bottines toutes neuves. Et puis, que de chapeaux de toutes les formes, de toutes les nuances ; que de châles carrés, longs, sombres, clairs, que de robes montantes, que de corsages froncés à boucle basse, que d'écharpes aux franches soyeuses, aux broderies couleur sur couleur, que de bandeaux bombés, demi bombés, que d'anglaises ! Et en parlant de coiffure, rien n'est si joli que les cheveux frisés en petite neige vaporeuse, comme Mlle, ou bien celle composée de petits anneaux crêpés, de boucles légères commençant sur le sommet du front et se terminant à la naissance des joues par de petites tirebouchons transparents. On est si jolie ainsi, quand on est jolie a dit un français inconnu.

Il nous serait impossible, en vérité, de décrire les toilettes remarquables que nous avons admirées, mais pour être agréables à nos lecteurs et surtout à nos lectrices, nous leurs donnons aujourd'hui, une gravure qui résume à elle seule les différents genres qui nous ont frappés, si nous ne mettons pas en doute que c'est vraiment ce qui sera le plus fashionable cet été.

Dans ce magnifique jardin, la presse était grande et on marchait lentement. Mais que faire pour charmer l'ennui de ce défilé, qui se renouvelle sans cesse, à moins qu'on ne médise aussi ? me dit-on. Pardon, mais n'est-ce pas la vérité ? Nous devinons aisément ce qui occupe un groupe de jeunes gens, on y glose sur le mariage d'un lion à longue crinière. M. vaincra-t-il la résistance de la famille de Mlle ? Mlle continuera-t-elle a voir toujours en lui un cavalier accompli et qui parle un langage académique ? Avançons encore.

Comment mesdames vous vous occupez encore des fleurs offertes par Mlle à … Mais chut ! Allons-nous médire, nous aussi, quand nous devons parler mode ?... Il est huit heures, le jardin est presque désert, le gaz répand des flots de lumières dans le grand salon de la Société, des voitures arrivent et s'arrêtent au

pérystile, des jeunes femmes en descendent et l'orchestre joue une valse ravissante. Entrons, en vérité, il faudrait une autre plume que la nôtre pour peindre le coup d'oeuil charmant qu'offre cette réunion de jeunes et jolies personnes couvertes de gaze, de satin et de fleurs. Depuis longtemps nous n'avons assisté à un bal si beau, si magnifique ; les danses sont animées, mais aussi quelle musique ! Honneur, trois fois honneur à Sacré.

***

Il faudrait pouvoir faire le compte, un jour, de tous les hôtes de marque qui furent reçus à l'Harmonie et de tous les orateurs illustres qui purent y prendre la parole. Dans *Occupe-toi d'Homélies*, André Blavier signalait que son fou littéraire préféré, Francisque Tapon-Fougas, n'avait pas été, lui, autorisé à y conférencier, ce qui incita le poète incompris à quitter la cité lainière, au milieu du XIXe siècle, en lui dédiant ces vers vengeurs[86] :

Industrieuse et plaisante cité,
Les villes de l'Antiquité,
Les sages d'Athènes et de Rome, Ont
inventé cet axiome :
L'amitié d'un poète est un bienfait des dieux.
Mais toi, Verviers, ô ville aux regards si riante, Tu
trouves cet adage et ridicule et vieux !...
Pour toi j'y veux faire une variante :
En te laissant un juste adieu :
Le courroux d'un poète est un fléau de Dieu !

***

D'autres vers furent offerts au jardin de l'Harmonie par Jean-Simon Renier, en 1896, dans son long poème du même nom, déjà largement cité plus haut. Il s'agit ici du début de l'œuvre, quand Renier ne s'aventure pas encore au-delà des grilles du parc[87].

Oasis chère et fleurie,
Gracieuse à faire envie,
Aux beaux atours des palais,
Grâce à tes charmants ombrages,
Que sont villes d'eaux et plages
Auprès de tes doux attraits !

Ton kiosque se détache,
Par ses tons et crème, et gris,
Sur de riches entourages
D'arbres, boulingrins, bocages,
Régal des yeux éblouis.

Son dôme aux formes mauresques,
Ses allures pittoresques, Feu
Thirion les traça.
Le liseron le caresse,
Clématite avec tendresse,
De ses franges l'enlaça, Pour
suspendre aux colonnettes, Ses
grappes mauves coquettes.

Tout alentour de son pied
Les fleurettes se disputent ;
Lys, roses, verveines luttent
Pour lui servir de trépied.

Gerbes d'amples envergures
Embaument ses arcatures,
Y conviant les oiseaux
Venant boire à leurs calices ;
L'orchidée en ses caprices,
Les ornes d'épis nouveaux.

Et lorsque sur cette scène
La musique trône en reine
Par ses sons harmonieux,
On croirait les mélodies,
Rendant les foules ravies,
Partir d'un bouquet joyeux.
Alors, sols, arbres, charmilles,
Des amoureux, des familles,
Battent les cœurs bien épris.
Et tout le peuple, qui grille
De t'ouïr devant ta grille
Vient réjouir ses esprits
En disant : « de ton sein même
Partit cette ardeur suprême

Qui fit Verviers musicien. »

***

Quittons l'Harmonie et faisons quelques mètres droit devant nous jusqu'au pont du Chêne. Dans ses souvenirs du vieux Verviers, parus eux aussi en 1896, F. Ymart soulignait le changement intervenu à cet endroit en un demi-siècle[88] :

Mais depuis… le pont du Chêne a franchi la Vesdre, les petites maisons qui miraient leurs façades vieillottes dans les eaux claires de la rivière sont disparues, comme l'eau claire elle-même, d'ailleurs. Disparues aussi l'antique foulerie à makas : la vieille roue du moulin ne chante plus, la vapeur est venue la siffler et elle s'est tue.

Evanouies comme un mirage, les grandes prairies où ruminaient les bœufs roux ; la station s'est ouverte grandissant comme une lèpre sur les prés, apportant dans le quartier le vacarme des trains, les longs sifflements des locomotives et la cohue… des voyageurs ; les maisons sont sorties de terre et la colline a été profondément éventrée pour y bâtir la rue Tranchée. Et le pont du Chêne est devenu l'un des coins les plus animés de la ville, à tout instant sillonné par les voitures, par les trams, par des centaines de piétons affairés qui, tout en passant, interrogent l'horloge de l'église Saint-Antoine, dont la haute et belle tour profile sa gracieuse silhouette sur le ciel.

Et la rue de Dison s'est créée aussi, mettant en communication directe l'industrieuse cité disonaise avec sa voisine de Verviers. Artère très animée, pleine de vie, de mouvement, où le passant se faufile vivement dans la cohue des charrettes et des voitures.

***

Nous restons encore en 1896, pour terminer par une appréciation moins positive de St-Antoine sous la plume du rapporteur de l'excursion verviétoise des membres de la Société centrale d'Architecture[89] :

Nous commençons la série des visites par celle de l'Eglise Saint-Antoine, construite il y a une douzaine d'années ; le plan est celui généralement adopté pour ce genre d'édifice et ne présente aucune particularité intéressante. Le style

employé est le Roman ; mais le souci de respecter ce style n'a pas toujours été suivi par l'architecte dans certains détails.

Curieux jugement, comparé à celui qu'on lira plus loin sur St-Roch[90].



Intérieur de l'église St-Antoine

11

DE HODIMONT A DISON



Entrée de la cour Magnée, rue de la Chapelle

Au nord-ouest de St-Antoine commence le quartier de Hodimont, qu'Eugène Bilstein peignait sous un bien terrible aspect en 1895, en rappelant implicitement que c'est peut-être avec un brin d'humour cynique que le Conseil communal de Verviers avait rebaptisé en 1861 « rue du Commerce » la vieille ruelle Gravet qui tenait lieu alors de quartier général aux prostituées de l'agglomération[91].

Dix heures ont sonné et la rue se tait. Plus de bruit que le son d'un accordéon manié par quelque musicien paisible. Les étalages se sont assoupis sous la noirceur des volets ; les marchands sont rentrés et se terrent dans leurs arrièreboutiques sous la menace du sommeil. Et voici que des ruelles mal famées, débouche l'escadron du Vice en jupes courtes et bas voyants, araignées humaines aux toiles plus solides, vampires farouches aux yeux ternes. Des chiffres s'allument dans les ténèbres, énormes dans leurs ronds lumineux. Les souteneurs féroces, goujats sans nom, rôdent dans le noir, prêts au premier appel. Un ivrogne titube et psalmodie une chanson obscène puis roule dans la rigole fangeuse… L'on n'entend plus que le pas mélancolique des filles soumises arpentant le pavé sali. Cependant qu'une étoile s'allume dans le noir d'un ciel, œil d'or ouvert sur toutes ces misères.

***

C'est également à Hodimont que pullulaient les cours populaires constituant une large part du tissu urbain ancien. Aujourd'hui classée comme ensemble architectural, subsiste notamment rue de la Chapelle la Cour Magnée. Cet autre texte de Bilstein pourrait parfaitement s'y rapporter[92] :

Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues. Les pauvres, très pauvres cours populaires où dans la paix des après-dîners retentissent les gros mots et les injures baveuses. Impasses, trous, ruelles, cul-de-sac, cela sent la misère et la vie au grand jour, sans réserve. Et malgré, les seuls coins pittoresques, avec leurs vieilles briques et leurs vitres vétustes aux yeux songeurs, où se collent parfois des mines furtives et malveillantes. Des abois de chiens, des jurons de gavroches mêlés de disputes strient l'air chargé de miasmes. …Et là-bas, atténuée par la distance, la plainte d'un orgue de barbarie….

***

De Hodimont et du Centre touristique de la Laine part la promenade-découverte présentant sous le beau titre générique « Je file en ville » des

anciennes machines textiles. La plus impressionnante de ces machines est le Leviathan rue Jules Cerexhe. L'ancien journaliste de *La Libre Belgique* Pierre Stephany, Disonais d'origine (il fit toutes ses primaires à l'école du Sacré-Cœur à Dison avec mon père au début des années'30), a évoqué ce Leviathan voici cinq ans dans son livre *La Belgique en cent coups d'oeil*[p3].

Dans Verviers, au fil de la promenade, on voit apparaître, dans les carrefours, posées sur des socles et devenues des monuments, d'étranges machines, dinosaures de fer venus d'un autre siècle, formes étranges dressées là comme pour rappeler on ne sait quelle préhistoire. Laveuses, essoreuses, bacs à teintures, fouleuses, etc. témoignent, en réalité, de la grande époque où Verviers fut une des capitales mondiales de l'industrie textile. Le plus étonnant de ces appareils, sur un quai de la Vesdre, derrière l'église Saint-Antoine, est un monstre qui semble sorti d'un roman de Jules Verne, long assemblage de tubulures, de rouleaux, de volants, d'engrenages qu'on appela Léviathan. Le Léviathan dont parle la Bible est une créature aussi cruelle qu'énorme ; celui de Verviers, né des travaux de deux constructeurs locaux, Melen et Sirtaine, compose une ligne de lavage de la laine en continu.

Les premiers documents prouvant l'existence à Verviers d'une activité liée au textile datent de 1413. En 1651, il y avait là, entre la rivière et les collines, quelques centaines d'habitations enchevêtrées sans ordre, presque toutes en bois, et 7000 habitants. Le textile y était déjà florissant, car Verviers profitait du déclin entraîné, aux Pays-Bas, par les guerres de religion. Les gens travaillaient alors à domicile pour le compte d'un patron ; c'est à partir du commencement du XIXe siècle que naquirent les fabriques, tandis que le progrès technique – notamment celui qu'apporta le mécanicien anglais William Cockerill – créait les moyens qui allaient faire de Verviers le centre textile le plus prospère d'Europe. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, on lavait la laine à la main. On la plongeait dans une cuve contenant quatre cinquième d'eau chauffée à soixante degrés et un cinquième d'urine, puis on la rinçait dans l'eau claire avant de l'étendre sur l'herbe pour la sécher. Le Léviathan permit d'augmenter de 200 % la production de laine lavée.

Plus que jamais, dès lors, la Vesdre servit également d'égout à ciel ouvert, où se déversaient les eaux usées. Suivant les heures, elle prenait la couleur – vert olive, rose bonbon, jaune safran – du traitement que la laine, quelque part, venait de subir ; les passants se bouchaient le nez en traversant les ponts. C'était avant que

le mot «pollution » ait imprégné les consciences. Comme des graines de plantes inconnues restaient accrochées dans la toison des moutons tondus à l'autre bout du monde, elles se mêlaient à l'eau rejetée après le lavage ; ainsi voyait-on pousser sur les berges de la Vesdre des fleurs mystérieuses venues éclore à 20.000 kilomètres de leur habitat naturel.

Depuis, les conditions du marché ont changé, la crise est venue. On a lavé la Vesdre qui, comme la gloire de l'industrie textile verviétoise, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir.

***

En grimpant de Hodimont vers Petit-Rechain par le Thier devenu « montagne de l'Invasion » après 14-18, on arrive à l'ancien cimetière de Hodimont, aujourd'hui intelligemment transformé en « jardin du souvenir ». J'avais tenté en 1997 d'évoquer l'endroit dans les premières lignes de mon *Pierre Fluche*[94].

Mi-octobre 1847, rue de la Montagne à Hodimont. Le cheval peine pour tirer le corbillard des pauvres sur la pente abrupte qui mène au cimetière communal. Les maisons bâties au pied de la côte sont déjà dépassées et, après un tournant sec, le chemin de terre grimpe maintenant entre deux prairies pelées par les vents. En regardant à gauche, on embrasse d'un coup d'œil la minuscule commune de Hodimont coincée entre cette colline et la Vesdre, seule frontière naturelle avec Verviers. Soixante ans plus tôt, la rivière tantôt rougie tantôt noircie par les rejets incessants des lavoirs et des teintureries de laines était encore frontière d'Etat entre le Duché de Limbourg – le Faubourg d'Espagne, appelait-on Hodimont – et la Principauté de Liège. Désormais, tout se confond en une forêt serrée de hautes cheminées crachant dans l'air vicié les fumées des usines textiles.

Le bruit incessant des machines à vapeur et des métiers à tisser monte de la vallée, assourdi, pour accompagner Auguste Fluche jusqu'à sa tombe. Il l'a accompagné toute sa vie durant jusqu'au 11 octobre, peu avant ses 38 ans. Trente-huit années dont pas un jour ne s'est passé en dehors de sa commune natale de Hodimont, exceptés sans doute les mois du long service militaire à la veille de la Révolution de 1830. C'est une Hodimontoise qu'Auguste Fluche avait épousée au début de l'Indépendance : Marie-Thérèse Bovy, de trois ans sa

cadette. Leur premier fils, mort après quelques jours, était né en août 1833. Deux autres garçons avaient survécu ensuite.

En cette triste fin de matinée, voici Marie-Thérèse veuve à 35 ans, tenant par la main ses deux fils qui suivent, un peu hébétés, le cercueil du père. L'aîné, André-Auguste, n'a pas encore neuf ans et le plus petit, Pierre-Joseph, a eu six ans huit mois plus tôt. On l'appelle Pierre, tout court, Pierre Fluse, avec le û traînant de l'accent local, car par une bizarrerie que personne n'explique, si les Fluche sont Fluche pour l'état-civil depuis le début du siècle, ils sont Fluse pour leurs voisins, amis et connaissances – et sans doute pour eux-mêmes.

A quoi songent-ils, les oncles du petit Pierre, l'un 31 ans, l'autre 28, en regardant le cercueil de leur aîné descendre dans la terre grasse du petit cimetière communal ouvert quarante ans plus tôt dans cette prairie limitrophe de Petit-Rechain, à mi-course du thier ? A leur condition ? Au chagrin de Marie-Thérèse, que sa belle-sœur Elisabeth, d'un an sa cadette, tente de consoler ? Au désarroi des deux enfants ? Ou tout simplement au bagne, où il leur faudra retourner l'après-midi même et que Marie-Thérèse, jusqu'ici au moins partiellement ménagère, devra sans doute rejoindre à son tour maintenant pour subsister ?



L'ancien cimetière sur les hauteurs de Hodimont

Le quartier dit « Six cents-Fabriques » a été créé de toutes pièces au milieu du XIXe siècle au nord de Hodimont. Sous la plume d'Eugène Bilstein en 1895, la rue des Fabriques prenait des allures de Cour des Miracles[95].

Exutoire accueillante des ambulants, la rue des Fabriques offre aux gagne-petit des logis familiers.
Refuges discrets, ses cours abritent dans leurs murs la population batailleuse et mauvaise des réfractaires.
Marchands de crème, de marrons, rémouleurs, musiciens, tous s'y confondent en une sorte de fraternité, transformant par leurs idiomes divers la rue hospitalière en quelque tour de Babel.
Quartier cosmopolite et recélant les repris de justice, la police y fait de nocturnes razzias qui vont alimenter les somnolentes correctionnelles.

***

Parallèle à la rue des Fabriques, la rue rendant hommage aux six cents Franchimontois compte une œuvre de Charles Thirion, l'église St-Roch, que je fréquentai voici bien longtemps. J'ignorais qu'elle avait trouvé grâce, en 1896, aux yeux des architectes bruxellois qui la visitèrent peu après son achèvement[96].

Les excursionnistes ont ensuite visité la petite église Saint-Roch, construite par M. Thirion. Offrant beaucoup plus d'intérêt que la précédente, elle est établie sur le roc et en arrière de l'alignement de la rue. On y a accès au moyen d'un escalier à double rampe qui dessert également la cure et le vicariat situés à droite et à gauche de l'édifice. Le plan a ceci de particulier que la nef et le chœur se trouvent bâtis parallèlement à la rue qui y donne accès. Nous avons notamment trouvé très réussis les vitraux de la nef exécutés par un artiste bruxellois. Cette église, construite en Roman, d'une pureté de style à l'abri de toute critique, et dans des conditions bien modestes, - elle n'a coûté que 97.000 francs y compris les dépendances, - nous a laissé la meilleure impression.

***



Le monument aux morts de Dison (détail)

Du bas de la rue Six-Cents, par la rue de Dison puis la Pisseroule, nous arrivons place Neufmoulin, où se trouve le monument aux morts de Dison, œuvre de Joseph Gérard comme ceux de Stembert et de PetitRechain. L'occasion de

remettre en mémoire, via son portrait par Hellé, ce sculpteur qui contribua fortement au patrimoine régional[97].

Fils d'un maître carrier de Dison, Joseph Gérard était prédestiné à graver dans la pierre un nom qui n'atteindra probablement sa pleine renommée que le jour où le temps en aura patiné les lettres. Certes, sa réputation de sculpteur ne se borne pas au sentiment du badaud s'arrêtant devant un de ses nombreux monuments pour en interroger la signature avec une curiosité indifférente :

- Tiens, qui a fait ça ?

Non, le nom de Joseph Gérard est d'ores et déjà connu par une élite et il fut retenu plus d'une fois au Salon des Indépendants à Paris, au milieu de milliers d'autres, par la critique de ce qu'on est convenu d'appeler les « Connaisseurs », professionnels et amateurs. Une chose est presque certaine : c'est que si Gérard n'est pas immortel au panthéon de l'Art, il le restera sur ses œuvres. Avant la guerre, il burinera sur commande des calvaires, comme celui de l'abbé Ballaux ou celui de Marteau de Norante, des statues de chapelle, des « Ex-voto », d'émouvants « Ecce homo ». Ses œuvres publiques datent d'après l'armistice. La vogue étant de concrétiser dans la pierre la reconnaissance des survivants de la tourmente à l'égard des morts et des anciens combattants, plusieurs communes lui confieront ce travail symbolique. Il réussira à exprimer dans ces monuments, à la fois les sentiments conventionnels qu'on requiert de son don créateur et ceux qu'il ressent profondément, en ennemi de préjugés dangereux pour la paix des hommes. Pour saisir dans ses personnages pétrifiés, ses pans de capote, ses vestes sans corps, le double sens symbolique et souvent contradictoire de son œuvre, il faut se familiariser avec elle, la dépouiller avec discernement de tout ce qu'elle offre, à priori, d'ostensible et de commun au vulgaire. De ces monuments aux morts, Gérard en a élevé à Dison, à PetitRechain, à Stembert, Polleur, au cimetière de Verviers (Crypte), etc. En commandes privées, il a sculpté un très beau buste de Jean Roggeman à la Maison Syndicale, de magnifiques chats au Forum à Liège, des statues à la Maison Syndicale du Peigné (Marché), dans lesquelles il traduisit les aspirations humanitaires de ceux qui la fréquentent : entraide mutuelle, solidarité, vigilance, justice, répartition des produits du travail. A la gare Centrale, à l'Ecole Moyenne de Pepinster, aux Bains-Douches rues Ortmans et de Dison, aux escaliers de la Chic-Chac, aux maisons privées, en maints endroits de notre région, son burin a illustré dans la pierre des leçons de choses, des allégories qui retiennent le regard et la pensée.

***

Le centre de Dison au début du XIXe siècle a été évoqué par le futur académicien Luc Hommel dans un conte en 1921, « La boutique Crickboom », du nom d'un magasin situé au coin de la rue de la Montagne avec la place devenue… Luc Hommel. En voici les premières lignes[98].

Mon cœur d'enfant, clair, joyeux comme sur les dalles de l'église, les souliers cloutés des petits garçons qui vont au catéchisme, La
boutique Crickboom !
Voici la rue de l'école. Voici, avant l'école, à droite, une ruelle mal pavée qui grimpe vers le cimetière. La première maison de la ruelle est la boutique Crickboom. Une seule vitrine. Des scapulaires qui pendent à mi-hauteur. Des Sacré-Cœur en couleurs portant, au cou, un carton avec le prix. Sur de petites assiettes en verre, des bâtons de réglisse, des babulaires, des boules blanches qui deviennent jaunes quand on les suce, puis rouges, puis oranges. Des chandelles à une cens qu'on met brûler quand on fait une neuvaine « pour la fièvre lente ».

On entrait. On disait un peu haut :

-Qu'est c'y !

Un rideau se soulevait. Madame Crikboom entrait, toute menue, avec ses cheveux en bandeaux et son beau tablier de soie noire. Quand elle comptait les boules en les laissant tomber une à une dans le sachet, nous remarquions qu'elle avait des petites mains potelées, qui avaient la couleur de la cire.

(…)

***

Poussons jusqu'à la place du Sablon, et à la façade classée de la maison Hardy. Joseph Gélis prit la plume voici dix ans pour retranscrire les souvenirs d'enfance de l'ancien bourgmestre socialiste Norbert Kerf, qui y était né. Voici deux extraits des propos de ce dernier[99].

Jamais je ne reviens au 79, place du Sablon, sans une profonde émotion, au point de souhaiter partir d'ici quand l'heure sera venue… Que mes chers parents auraient été heureux de découvrir la magnifique salle d'exposition et l'heureux usage qui est fait de cet ensemble culturel. Je dois parler de ma maison natale.

J'y suis né le 30 octobre 1931. J'y ai vécu 20 années exceptionnelles, choyé, gâté par de remarquables parents attentifs et généreux.

Au rez-de-chaussée, ici où nous sommes, à l'entrée le bureau de réception et la grande table servant à mesurer les longues pièces de tissus. Le fabricant étant autorisé à assurer – lui-même – la vente de ses produits. Dans la pièce du fond, le téléphone accroché au mur servait à alerter les autres patrons et les instances syndicales lors des nombreux conflits sociaux. Du matin au soir, défilaient sans interruption d'innombrables visiteurs, clients, courtiers, voisins.

Une boîte accrochée à la grille servait de point de contrôle aux gendarmes et policiers du coin qui bien évidemment faisaient une petite halte à l'intérieur, buvant le café ou le pèket généreusement offert en échange des nouvelles fraîches et des événements locaux.

Quelle ambiance et que de monde ! Le premier étage et les chambres du 2ème étage servaient d'appartement, dans la grande chambre les tissus subissaient sur une haute perche une vérification minutieuse et un nettoyage approfondi par des ouvrières qualifiées. Au troisième se tenaient les noppeuses-machureuses et le métier d'échantillonneur de mon père. Au 3ème également l'ourdisseur. Jacques Troisfontaine s'activait.

L'usine familiale, à l'origine en association Kerf et Lekeu, puis Joseph Kerf, se trouvait à quelques mètres, rue de l'Industrie. On y fabriquait des cheviottes, des serges et des peignés. Plus ou moins quarante ouvriers et une petite dizaine occupés à la maison.

(…)
Durant l'occupation allemande les usines furent réquisitionnées ou fermées. Joseph Kerf, comme d'autres, refusa de collaborer. L'usine s'arrête, les bureaux sont fermés et la famille doit trouver refuge au magasin Delhaize, rue Albert 1er à Dison. Quand il le fallait, Joseph Kerf s'introduisait en fraude dans son usine et par l'arrière de sa maison afin de récupérer et de terminer quelques pièces de drap. Pour s'approvisionner en pain, beurre et nourritures diverses, il se rendait à l'occasion à Sart-lez-Spa en empruntant en été la baladeuse du tram VerviersSpa.

De pied, à partir de l'Hôtel de la Charmille, il se dirigeait chez Maria et Alfred Lespire, tenanciers du café « As hauts ègrés » où il rencontrait les fermiers du coin avec lesquels il faisait du troc. Cette fois-là, en mai ou juin 1944 je l'accompagnais. Dans le café se trouvait un inconnu que Maria Lespire désigna sous le nom de « Bruxellois ». Un violent orage s'abattit sur la région, pas moyen de sortir et de rejoindre le dernier tram. Sans s'améliorer, le temps passait. Comment allions-nous rejoindre Dison ?

L'inconnu comprenant notre inquiétude, vint vers nous et sans façon proposa de nous ramener dans sa voiture. Une Imperia bordeaux, équipée de deux bonbonnes de gaz sur le toit. La voiture m'impressionnait comme le chauffeur qui parlait peu et ne retira jamais ses lunettes noires. Il accepta de rentrer dans la maison au 79, place du Sablon et de boire un verre en guise de remerciement.

Quelques mois plus tard, Maria Lespire apprenait à mon père qu'elle venait de découvrir que le mystérieux inconnu, le Bruxellois aux lunettes noires, n'était autre que le Prince Charles de Belgique, rejoignant le maquis et logeant dans une petite demeure, près de l'église de Sart-lez-Spa.

C'est à peine croyable, le prince Charles, je le revois encore dans la pièce où nous sommes, dégustant calmement le verre que mon père venait de lui offrir. Par discrétion et la crainte des moqueurs, mon père n'en parla pas. Il me fit promettre le silence. Aujourd'hui, je crois pouvoir révéler cette étonnante rencontre.

***



Façade de la maison du poète Adolphe Hardy place du Sablon à Dison

Le texte suivant, pour être beaucoup plus bref, n'en n'est pas moins attachant[100]. C'est l'envoi final d'un poème de Maria Roggeman évoquant la maison Hardy et son souvenir de la lecture de *La Route enchantée* durant l'exode de Mai 40.

Poète,

En ta maison
Que de pieuses mains ont aux ans dérobées,
Il m'arrive souvent, devant la cheminée
D'où descend, sur nous, ton regard,
De regretter le temps où me vint de savoir
Qu'il était, quelque part,
Une « Route Enchantée »…

***

On reste au centre de Dison avec ce poème wallon de Martin Lejeune, traduit en français par M. Hurdebure[101].

Nèni, l'coûr jamay nu rouvèye !	Non, jamais le cœur n'oublie !
Qwand dju v'ruveû, chère pitite vèye,	Quand je vous revois, chère petite ville,
Dju r'troûve âs fleûrs du vos fossés	Je retrouve aux fleurs de vos fossés
L'sinteûr du mès prétins passés.	L'odeur de mes jeunes printemps.
A pône arivé, on ewènetèye	A peine arrivé, on jette un coup d'œil
Vès lès mèye finièsse totes crotèyes	Vers les mille fenêtres toutes crasseuses
Du vos fabriques rimplèyes d'ovrîs,	De vos fabriques pleines d'ouvriers,
Wi-ce qu'on ôt cliqueter lès mèstîs.	Où l'on entend le cliquetis des métiers du textile.
Voci l'neûr bî, qui lave lès linnes ;	Voici le canal noir qui lave les laines
Et m'èglise, qui lave nos furdinnes ;	Et l'église qui lave nos fredaines ;
Voci l'vî teût qui m'racovra,	Voici le vieux toit qui m'abrita,
Aqwati so l'pï dè tèra.	Blotti au pied du talus.
Tot prind on ir du fièsse è m'vôye ;	Tout prend un air de fête sur ma route ;
« Bon djoû, Bièt'mé ; bon djou Mahî !	« Salut Barthélemy ; Bonjour Mathieu !
Djusqu'a tot-rade po no fièsti.	Jusqu'à tantôt pour faire la fête.
A ç'ste eûre in mufat nin ratére :	Maintenant il ne faut pas m'attendre » :
Dj'va d'abôrd rabrèssî m'vile mére	Je vais d'abord embrasser ma vieille mère
E tot lès cis qui m'ratindêt ».	Et tous ceux qui m'attendent.
M'coûr vole a d'vant come on bidèt !	Mon cœur me tire en avant comme un bidet !
Dju toûne so l'costé gauche dèl pièce :	Je tourne sur le côté gauche de la place :
I sont tos la ! Vite on s'rabrèsse !	Ils sont tous là ! Vite on s'embrasse !
On djacasse plein d'binahîsté…	On jacasse plein de joie…
Et 'ne doûce lâme as oûys vint spiter !	Et une larme douce me vient à l'œil !

Enfin, on terminera cette incursion disonaise par la description de StFiacre sous la plume, bien vivace en l'occurrence, de Jean-Simon Renier. Tellement vivace qu'il n'est pas toujours aisé de se représenter l'édifice si on ne le connaît pas. Jugez-en[102].

Le plus splendide édifice byzantin que possède notre province, assis dans la situation la plus heureuse, au centre du bourg, sur une éminence permettant d'admirer d'un coup d'œil toute l'élégance de sa svelte silhouette. Du centre de la façade s'élance une flèche de deux cents pieds d'élévation, flanquée de quatre tourelles en forme de minarets, ayant chacune trois étages : la tour du centre en comporte quatre. Chacun de ces corps est un octogone, dont les faces sont surmontées d'un tronçon triangulaire, perforé, alternativement, de bases circulaires ou géminées. La réunion de ces détails compose une couronne à chacune des tours, de laquelle s'élève l'aiguille finale. Du second étage des tourelles descendent en pyramidant des balustrades à jour dont le pied s'arrête à la rencontre des piédestaux ornant l'angle externe des ailes de la base de l'édifice. Le portail est formé de faisceaux de colonnettes supportant un plein cintre surmonté d'un tympan aigu. Au-dessus, s'ouvre une rose élégante, destinée à éclairer le jubé : une balustrade ouvrée, faisant plate-forme, la surmonte…



L'église St-Fiacre à Dison (détail de la façade)



La cigogne sur le toit de la maison Klinkenberg rue de la Colline

12

AUTOUR DE LA RUE DU PALAIS



La maison natale de Christian Beck

En plus des escaliers de la Paix déjà évoqué ailleurs, on retrouve, sauf erreur, une seule maison de la rue du Palais sous la plume d'un écrivain – d'une écrivaine plutôt : au début de son récent ouvrage consacré à son arrière grand-père Christian Beck, Béatrice Szapiro évoque, outre le 76 place Général Jacques où vécut Blavier, le n° 14 de la rue du Palais, siège bien connu aujourd'hui des laboratoires Collard[103] :

De ton dernier lieu de vie à ton premier souffle, le 4 janvier 1879, mes pas me mènent en pays wallon, au sud de Liège : à Verviers. Là-bas, un homme t'a sorti de l'oubli : le bibliothécaire, écrivain, éditeur et pataphysicien André Blavier. L'homme, cheveux gris aux épaules, pipe à la bouche, mine rubiconde et yeux espiègles, m'ouvre les portes de sa maison, de ses archives. Sa maison est à son image : gaie, poétique, insolite. Tableaux et dessins d'amis : Topor, Magritte, peintures naïves wallonnes, scènes pittoresques sur des dessous de bocks de bières.

André et sa femme Odette m'emmènent rue du Palais, où se trouve ta maison natale : imposante par son insolence, trop blanche, trop bourgeoise, trop cossue, trop ventrue. Elle contraste avec les façades de brique, avoisinantes.

***

A deux pas de la rue du Palais, la cigogne de la maison Klinkenberg rue de la Colline fait partie de notre horizon familier elle aussi. On la retrouve, même si les noms brouillent les pistes, dans ce passage de Rosanno Rosi[104] :

Ed a traversé la place Verte en trombe, sans même s'arrêter ; d'un pas alerte, il s'est engagé dans la rue Jaune et se dirige vers les Hauts-de-Hauteville. Une anxiété m'étreint dans cette rue venteuse ; j'ai ce sentiment bizarre que l'on éprouve lorsque, même dans une petite ville de province comme l'est assurément V, on se retrouve dans un quartier lointain où l'on n'a pas coutume de se rendre : un peu comme si, tout à coup, loin des faces et des façades habituelles, on se retrouvait transporté dans une ville lointaine, inconnue, mais dans le même temps rendue familière par le passage d'autobus dont on connaît par cœur les chiffres ou les destinations qu'ils portent en lettres lumineuses à leur fronton. Dans notre progression rendue ardue par la forte déclivité de la rue, nous nous élevons lentement vers le ciel et marchons le long de maisons

qui éveillent ma curiosité ; je ne sens plus, à mon dos, le poids de mon cartable ni, au bas-ventre, celui de mes scrupules. Leur taille et la netteté de leurs façades absorbent mon attention. Je les passe en revue à la recherche d'un détail qui me permettrait d'en choisir une plutôt qu'une autre, lorsque mes yeux tombent sur une belle cigogne perchée sur le faîte d'une lucarne en saillie ; elle a le bec tendu vers moi qui la contemple avec émerveillement. J'envie le sort de ceux dont embellit la vie une présence si étonnante.

***

Sur la place du Palais, on apprécie mieux depuis qu'elle a été nettoyée la façade de l'ancienne maternité construite par Théophile Fumière et devenue Académie des Beaux-Arts. Jadis, il fallait l'œil exercé d'un amateur éclairé comme Maurice Pirenne pour en repérer les qualités[105].

Dans la façade de la Maternité se combinent le grec, le gothique, le moderne. L'étonnant, c'est que l'ensemble se tient, qu'il est plein de sérieux. C'est qu'il est le résultat d'une science intelligemment mise en œuvre. On y sent une grande connaissance des chefs-d'œuvre du passé mais aussi la volonté de rejeter le travail stérile du copiste. Profil des pierres, colonnettes servant de meneaux, culs-de-lampe supportant les boudins des archivoltes, amortissements, antéfixes, liserons sculptés au naturel, branche de chêne verviétoise, fer des ancrages stylisés en fleurons, dessin des grillages, zinc décoré des gouttières, bois des portes, terre cuite de l'attique du faîte, tout cela est pensé, senti, créé avec beaucoup de goût et de raison. Avec raison, car le souci de faire œuvre non seulement de décorateur, mais surtout de constructeur, est évident. Ce curieux bâtiment mériterait d'être entretenu avec plus de soin. On a fâcheusement permis de le couvrir d'affiches comme un vulgaire palissage.

***

Face à l'Académie, le Palais de Justice fut repris à l'Inventaire du Patrimoine en 1984 comme méritant d'être protégé, ce qui n'est pas encore le cas mais il est loin d'être le seul. L'édifice a bénéficié jadis, si l'on peut dire, d'une petite « carte illustrée » de Léon Brasseur[106] :

Ce sont tes murs que je contemple,
O palais architectural,
Sans chercher si c'est bien ou mal

Que se rend l'arrêt dans ton temple.

Pour le plaisir de la citer, on pourrait aussi imaginer qu'une autre petite production[107] de Brasseur avait pour cadre le Palais. Elle s'intitule *Entre lainiers* et date, elle aussi, de 1926 :

Joseph. – Mon cher, les affaires sont bien calmes. Ca va si mal que si l'on devait manger au jour le jour selon son gain, je serais mort depuis deux mois. Louis. – Si tu avais dû manger à l'armistice au prorata de tes bénéfices, tu aurais… éclaté de même. On n'est jamais content !

***

Du Palais, la chaussée de Heusy monte vers le quartier des boulevards. Nul ne l'a mieux décrite jadis que Michel Graingorge[108].

La chaussée de Heusy monte en pente raide. Les vieilles personnes, qui reviennent du marché le samedi matin, vont à petits pas, s'arrêtent pour reprendre leur souffle, s'appuient aux murs des maisons en mesurant la longueur du chemin à parcourir. La plupart rejoignent l'asile des vieillards des Petites Sœurs des Pauvres. Une grille donne sur une route asphaltée qui conduit à des cantines et à des dortoirs anonymes où des dizaines de très vieilles et de très vieux attendent la mort. A côté de cette grille, le haut soubassement de pierres et de moellons qui supporte les voies d'accès à la prison. Les rampes forment une épingle à cheveux : tout en bas, la maison du directeur ; au bout de la première rampe, dans le virage, notre maison.

La porte de la salle à manger s'ouvre, à deux battants, sur un jardinet fermé audessus de la chaussée, par de grosses pierres de taille surmontées d'une simple balustrade. Il fait bon vivre au printemps et en été dans ce petit jardin. Mon père arrange soigneusement le sentier de gravillons qui partage en deux une pelouse hésitante. Le long du mur, qui nous sépare en le surplombant, de l'asile des Petites Sœurs des Pauvres, des poiriers allongés comme des mauvais larrons. De l'autre côté, protégées de la rampe par un treillis, des fleurs en pagaille, surtout des roses, du muguet, un lilas blanc, un autre mauve. Tout le long d'un angle de notre maison, un épicéa dont la cime touche la corniche.
Les soirs de beau temps, quand le ciel rejoint peu à peu la terre, je vois au loin les lumières de la ville, les enseignes lumineuses de la Vierge Noire et du Grand

Bazar, plus loin encore des collines verdoyantes. Après les journées de soleil, dans la douceur d'un ciel encore bleu, les martinets multiples et inaccessibles vrillent l'espace. Ils ressemblent, à s'y méprendre, à des hirondelles ; ils volent vite et loin, avec des cris aigus. Ils m'emportent avec eux au-dessus de la ville puis, au-delà des collines, dans un univers inconnu, nécessairement merveilleux. Les martinets sont les messagers de mes rêves. Quand la nuit vient, ils disparaissent comme s'ils s'étaient envolés très haut dans le ciel au point de s'y perdre…

***

Je ne voudrais pas terminer cependant sans citer la description enthousiaste des architectes bruxellois en 1896 pour la prison, achevée trois ans plus tôt et risquant l'effondrement aujourd'hui. S'ils ont l'occasion de la lire, les hôtes actuels apprécieront moins sans doute[109].

De là, nous nous dirigeons vers la prison, notre dernière étape, où nous sommes fort convenablement reçus par M. le Directeur. L'exécution des plans de cette nouvelle construction a été confiée, à la suite d'un concours, à notre confrère bruxellois, M. Van der Heggen. Au risque de blesser sa modestie, nous considérons comme un devoir de féliciter vivement notre confrère pour la science et le talent dont il a fait preuve à cette occasion. Son mérite est d'autant plus grand à nos yeux, qu'il a eu de nombreuses et sérieuses difficultés à vaincre, en raison des grandes différences de niveau que présentait le terrain.

On a accès à l'entrée de la prison par une suite de rampes habilement ménagées. Le caractère sévère de la façade répond convenablement à la destination de la construction. Nous commençons la visite des locaux par la chapelle, usage généralement établi pour tout visiteur. Affectant une forme plus ou moins circulaire, elle renferme un certain nombre de cellules établies de façon que les prisonniers ne peuvent se voir l'un l'autre. Le maître-autel occupe le milieu et surplombe les cellules, ce qui permet aux prisonniers de suivre convenablement les offices religieux.

De la chapelle, nous nous répandons dans différentes parties de la prison ; celle-ci, pouvant contenir 150 détenus, est constituée de trois corps de bâtiments distincts : le régime cellulaire pour hommes, celui femmes et le régime en commun, encore inoccupé en ce moment. M. le Directeur nous fait traverser

successivement ces différents locaux ainsi que ceux réservés aux services divers : administration, cuisine, offices, lavoirs, ateliers de menuiseries et de serrureries, préaux, salle d'étude, etc., etc. Il veut bien nous donner des explications relatives au régime manuel et alimentaire des prisonniers, ce qui constitue pour nous une causerie des plus agréables et des plus intéressantes.

Dans le cours de cette visite, l'attention des excursionnistes a été, entre autres, attirée sur une chambre toute capitonnée et spécialement éclairée en vue de colorer tous les objets en bleu. Cette chambre, réservée aux prisonniers atteints de folie et d'alcoolisme, a pour effet de calmer momentanément leur accès.



Le Palais de Justice



L'église Ste-Julienne

13

LES BOULEVARDS



L'ancienne maison Marcotte

Créé pour l'essentiel dans le dernier quart du XIXe siècle, dans le cadre d'un plan d'urbanisme dû au bruxellois Victor Besme, le concepteur de quelques-uns des plus beaux sites urbains de la capitale dont l'avenue Louise, le quartier des boulevards recèle quelques fort belles réalisations architecturales, même si la plupart ne trouvaient pas grâce jadis aux yeux de Maurice Pirenne. Ainsi la maison Marcotte place Albert Ier, qui fut durant quelques années au XXe siècle le siège du Cabinet littéraire verviétois[110].

Parmi les maisons verviétoises de la seconde moitié du XIXe siècle, on en rencontre plusieurs exécutées avec goût et talent ; dans la masse de ces nouvelles bâtisses, on trouve de tout : du bon, du moins bon et du pire. Les multiples tentatives architecturales qui eurent du succès dans les grandes villes ont chez nous des imitations plus ou moins réussies.

(…)

Il serait fastidieux de parler des nombreuses maisons de la deuxième partie du XIXe siècle, ayant de l'intérêt. Je tiens cependant à noter que deux artistes : Auguste et Clément Vivroux, le premier architecte, et le second sculpteur, imbus d'une saine tradition, construisirent à Verviers quelques maisons d'un goût excellent. La maison Marcotte (place Albert Ier, n° 5) d'inspiration Louis XVI, style dont les Vivroux prisaient fort la distinction, est une demeure d'une élégance unique et la façade de la maison que mon père, Henri Pirenne, fit, en 1871, construire rue des Vieillards, est aussi remarquable. Par un hasard heureux, l'un des frères étant architecte et l'autre sculpteur, une collaboration, aussi aisée que celle qui favorisait les constructeurs du XVIIIe siècle, permit la réalisation de ces maisons exceptionnelles.

***

Autant la maison Marcotte ou le château Peltzer étaient salués comme des réalisations homogènes par Pirenne, autant celui-ci n'appréciait pas la plupart des façades édifiées dans le dernier quart du XIXe siècle[111] :

L'accord se fit pourtant sur ce principe : toute surface vide et laide ; il faut la rendre belle en la couvrant d'ornements. Quant à la qualité de ceux-ci, le plus souvent on n'en eut cure. On aima ce qui a l'air riche, ce qui fait de l'effet.

Colonnes, pilastres, chapiteaux, moulures de tous les ordres, balustrades, balcons, loggia, motifs en fonte, en zinc, en ciment, en céramique, en briques de différentes couleurs s'amalgameront sur les façades nouvelles. Des lucarnes, des belvédères, tous les genres d'amortissements, crêtes, girouettes, épis, vases, pinacles hérissent les toitures et déchiquètent la silhouette générale des combles. Plusieurs de ces maisons sont de style composite, mais il y en a beaucoup qui visent à l'unité du style. Les recueils de motifs répandus à profusion les offrent tous au choix, il n'y a qu'à puiser. Dans nos nouvelles rues, les demeures aux aspects les plus divers, copies ou adaptations de tous les styles connus et inconnus, s'alignent, de par le règlement communal, comme une armée à la revue ; mais une armée où chaque soldat aurait la liberté de s'habiller comme il l'entend et la faculté de puiser dans l'arsenal d'un costumier de théâtre.

***

L'église Ste-Julienne symbolise en quelque sorte le quartier des boulevards. Elle avait marqué en tous cas Michel Graindorge adolescent[112].

Voici la gare où nous avons débarqué, la place de la Victoire avec les noms des nouveaux morts, la rue des Palais longue et morne, la rue des Minières, l'église Sainte Julienne parmi les arbres. Une belle église dans un quartier riche. Ici, les maisons sont souvent entourées de très beaux jardins, l'herbe est coupée finement, les arbres bien taillés. C'est le quartier des médecins, des avocats, des ingénieurs et surtout des grands lainiers, les Zurstrassen, les Simonis, les Peltzer qui sont les patrons de la ville. Ce sont eux qui possèdent les usines le long de la Vesdre et qui donnent du travail à des milliers d'ouvriers. Ce sont des patrons catholiques, bons et respectueux de leur personnel. Ils ont vraiment de belles, de vastes maisons dont ils sont les propriétaires. Ils vont à l'église Sainte Julienne. Leurs enfants suivent les cours des Jésuites au Collège Saint François Xavier ou des Sœurs à l'école des Saints Anges.

***

Eugène Bilstein a donné en 1894 sa vision personnelle des boulevards[113].

Par les grandes artères pompeuses, baptisées de noms ronflants : rue du Midi, rue des Palais, l'on arrive aux boulevards. Gais et souriants par ce matin de mai, ils sont en la ville haute, le refuge des assoiffés de grand air et de quelque verdure.

Par devant les maisons, de petits lopins blasonnés de parterres, des charmilles en miniatures et des bosquets de Nuremberg font penser à des vies travailleuses, des heures de repos après le labeur quotidien, des siestes dans les vérandas ombreuses, des dimanches joyeux avec les parties de lawn-tennis ou de raquette et des nuits fraîches, fenêtres ouvertes, pendant qu'au jardin, tache noire au faîte d'un hêtre,
Un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

***

En 1936, Joseph Meunier place évidemment les boulevards parmi les endroits remarquables de Verviers[114].

La « Chaussée de Heusy » et le bel Escalier monumental des Hougnes donnent accès au « Quartier des boulevards » remarquable par ses avenues bordées d'arbres, ses squares, ses parcs. On y a édifié l'Ecole moyenne de filles, l'Hôpital (1891) construit en plein parc, l'Ecole Supérieure des Textiles (1894), la Prison, les Escaliers de la Paix, le Temple évangélique et l'église moderne Sainte-Julienne en style gothique facilement reconnaissable par ses tours jumelles. Plus haut, la tourelle Hanlet est au point central d'un parc public, coin béni des bambins et des théories enfantines, les jours de congé et qui, le soir, fait le bonheur de la gente amoureuse.

***

Mais il faut attendre 1973 et Léon Norgez pour que celui-ci, dans son roman sur fond de luttes sociales verviétoises au XIXe siècle, souligne avec talent le fossé social entre la nouvelle ville haute et la désormais ville basse[115].

Quand la scission sera définitive entre le capital et le travail, quand le patron et l'ouvrier auront oublié et même renié leur appartenance à une œuvre humaine commune, alors, nous verrons se développer, sur les hauteurs de la ville, le quartier « des Boulevards ». Le patronat va former, là-haut une classe radicalement séparée de l'existence et du milieu de ses ouvriers. Il les comprendra de moins en moins, il ne parlera bientôt plus leur savoureux patois wallon. Il ne sera plus du peuple. Les petites gens n'auront plus d'autre droit que de contempler, lors des promenades dominicales, les jardins soigneusement

ratissés, bien défendus par des grilles solides, ancrées sur de massives pierres de taille.
Au début, on a vu large et on a vu juste. On a réalisé quelques demeures dignes, en tous points, de l'épithète « patricienne ». De beaux parcs, bien entretenus, les entourent et contribuent à maintenir une riche atmosphère d'ordre, d'équilibre et de silence. Mais, une fois l'élan donné et la spéculation immobilière déclenchée, de brutaux parvenus envahissent le secteur. Ce ne sont plus, dès lors, que tourelles, clochetons, entretoises et toits mansardés. L'opulence se mesure au poids du stuc qui envahit les façades de ses fleurs vénéneuses, de ses fruits chlorotiques et de ses angelots boursouflés. Tout cela s'enchâsse dans une verdure exubérante et cherche vainement à emprunter quelque grandeur aux fausses perspectives de ses jardins anglais.

***

Autre symbole des boulevards, non loin de Ste-Julienne, le monument Vieuxtemps. Comme pour celui de la Victoire, Joseph Bronckart en a rappelé l'inauguration (en 1898) dans ses *Souvenirs d'un journaliste*[116].

Où serait placé le monument ? Depuis des mois on discutait à ce sujet : place Verte, pour faire pendant à David, devant le théâtre ou au carrefour de l'Harmonie. On promena d'une place à l'autre une sorte de mannequin pour juger de l'effet produit. Le 7 mars, le conseil communal rejetait ces emplacements. Le 4 juillet, le conseil communal décida que le monument serait installé place du Congrès, et quelques jours plus tard, on fixa au 25 septembre la date de l'inauguration. Le 25 août, on commençait à préparer l'emplacement. Le 22 septembre, la statue était mise en place et le 25 septembre avait lieu l'inauguration. On s'en fut à la gare recevoir le ministre des Beaux-Arts de Bruyn, accompagné d'un de ses fonctionnaires, M. de Nève, et on le conduisit en cortège place du Congrès. A la tribune, il fut entouré des sénateurs Simonis et Davignon, du commissaire d'arrondissement Bleyfuesz, du bourgmestre Mullendorff, des échevins, des membres du comité, Jean Tasté, N. Fettweis, Massau, Antoine Borboux, Tourneur et de beaucoup d'autres personnages de plus ou moins d'importance. Les artistes Rombaux et Verhen étaient debout à côté du monument. L'orchestre et les chœurs sous la direction du maître Kefer exécutèrent l'hymne à Vieuxtemps. MM. Tasté, Mulendorff, de Bruyn, Maréchal, délégué du ministre des Beaux-Arts de France, prononcèrent des discours et pour terminer on entendit l'Ode de Dupuis. Après la cérémonie, on

fit une rapide visite à l'Ecole des Textiles, puis on s'en fut banqueter à l'Harmonie. Le menu ne comportait pas moins de 14 services. Les toasts furent à l'avenant. La journée se termina au théâtre où la scène était occupée par un orchestre comme jamais on ne vit. Il n'y avait pas moins de 45 premiers violons. La « Rêverie » de Vieuxtemps fut exécutée par 17 archets de toutes les nationalités, venus rendre hommage au maître. Eugène Isaye, cheveux au vent, joua en soliste et on entendit Mlle Helgen et M. Delmas de l'Opéra de Paris. C'était un spectacle merveilleux. Pour ma part je ne l'ai pas oublié.

***

En novembre 1925, Léon Brasseur situait une de ses petites poésies, plutôt humoristique celle-ci, place Vieuxtemps. Le titre ? « Cri du cœur »[117] :

Un pauvre ivrogne attend un soir place Vieuxtemps que le tramway pour Spa veuille venir le prendre. Comme c'est le dernier, force est donc de l'attendre, car, à pied, Verviers-Spa, ça dure un peu longtemps ; ensuite, en son état, pourrait-il l'entreprendre ?
Le tram arrive ; on stoppe, et l'ivrogne apparaît…
Le receveur défend qu'il monte en sa voiture, -
règlement à ce qu'il paraît !
Parmi les voyageurs, un curé s'aventure disant qu'il serait inhumain d'abandonner un homme à cette heure avancée, et qu'il serait défunt demain. Il y met tant de cœur et d'ardeur empressée, qu'ému, le receveur consent !
L'ivrogne monte et dit d'un air reconnaissant :
- Ah ! Monsieur le Curé ! Merci ! C'est méritoire.
On voit que vous savez, vous, ce que c'est que boire !

***



Le château Peltzer

Plus à l'est, au-delà de l'hôpital dont il ne reste plus grand-chose du projet initial de Thirion réalisé en 1891, se trouve encore en revanche, intact, le château Peltzer édifié quatre ans plus tard par l'architecte Charles Soubre. Il sut faire l'admiration de ses confrères bruxellois au moment de sa construction[118].

Dans cette partie de la ville, la famille Peltzer fait édifier, au milieu d'un beau parc, une jolie villa, d'après les plans de notre confrère liégeois, M. Soubre. La façade en gothique est particulièrement remarquable par la pureté du style et l'harmonie des proportions. La disposition générale des pièces paraît bien entendue. En somme, c'est une œuvre qui fait honneur au talent de M. Soubre.

***

Plus récemment, j'ai situé sur la terrasse du château Peltzer une des scènes fictives de ma « saga » verviétoise autour du grand lock-out[119] :

Tout en moellons de grès sur un canapé d'herbe sage, suivant la belle expression de Philippe Farcy, le château que Georges Peltzer s'est fait construire en 1895 rue Grétry par l'architecte liégeois Charles Soubre est un chef d'œuvre de l'art éclectique dans son style néo-gothique. Mariant avec soin le grès, les ardoises, les marbres, la pierre bleue et la pierre blanche, Soubre – qui sera l'architecte principal de l'expo de Liège en 1905 – a réalisé des prouesses de raffinement dans les volumes et les toitures, les verrières et les baies, les colonnades intérieures, les cheminées sculptées, les décors peints, la galerie couverte donnant sur une terrasse d'où surplombe un vaste parc orné d'arbres chois et descendant en pente douce vers la rue de Séroule. Celle-ci est adjacente au domaine du même nom, dont le château abrite un pensionnat de jeunes filles de très bonne famille depuis que ses derniers propriétaires, la famille Hanlet, l'ont vendu en 1877 à une congrégation d'Ursulines en même temps que cent autres hectares (constituant le reste du domaine initial !) sur lesquels la ville de Verviers a tracé son quartier dit des boulevards. C'est dans le cadre de cette vaste opération immobilière de luxe, qui permit aux élus communaux de désengorger la ville et aux nantis de s'installer sur les hauteurs loin des bruits et des odeurs, que Georges Peltzer et son épouse la baronne de Rossius acquirent les six hectares de parc où ils firent construire leur château.
Malgré ses tourelles, ses gargouilles et autres échauguettes, le vaste édifice tout empreint de clichés médiévaux n'a donc pas encore dix ans quand nous y retrouvons, en ce soir d'été, six hommes, six Peltzer, savourant sur la terrasse alcools fins et cigares parfumés.

***

Que seraient les boulevards sans la mythique Tourelle qui fait face à l'hôpital dans le parc auquel elle donne son nom ? Il s'agit d'une construction de 1851 que les Hanlet avaient fait édifier par l'architecte Adolphe Thirion au centre de leur immense propriété. Eugène Bilstein l'a évidemment évoquée dans ses croquis de Verviers[120].

Un îlot de verdure jeté là-haut par quelque édile soucieux de bien-être où se prélassent en une somnolence tranquille, des mères, des enfants, des bonnes et le reste. Par les méandres ombreux du parc, ils vont à pas lents conduisant des voitures, jouant, folâtrant, minaudant, sous l'œil rêveur des vieux affalés sur les bancs dans la bonne odeur des lierres et des mousses. Mais le soleil s'en va déclinant vers l'horizon, projetant en adieu lumineux son féerique éventail et voici l'ascension grave de la lune. Tout change, et le vieux parc aux allures

familiales se fait le rendez-vous des amours trop faciles. Les vieux sont disparus des bancs. Ils ont poussé vers la ville leur pas monotone et leur philosophie de sagesse. Et les serments trompeurs servent les appétences de Juin. Une idylle s'y égare parfois, en ballade, couples enlacés, oublieux des amertumes sous le regard ineffable des étoiles jouaillant l'obscurité des frondaisons. Puis, décevant rappel à la réalité, ce sont des bandes de gars vadrouillant marchant à pas pesants et clamant, effroi des sylvains, des chansons obscènes…..

***

A la même époque que Bilstein, le poète wallon Alphonse Ramet consacrait lui aussi, en 1898, une des ses rares chansons en français à *La Tourelle*. On y retrouve quelques ingrédients du texte de Bilstein . Un quart de siècle plus tard, c'est ce dernier qui préfaça en 1921 le recueil *Œuvres de Alphonse Ramet, chansonnier wallon mort pour la patrie le 16 mai 1916*, publié chez Nicolet, d'où est extrait le texte que nous reproduisons.

Messire Avril s'est éveillé
Vers le vieux bois ensoleillé
Déjà la marmaille joufflue
Accourt, afflue ;
Le pauvre garde est aux abois ;
Il va, vient, court, enfle sa voix, Et traque la horde rebelle
Dans sa Tourelle !

A l'abri d'un géant feuillu
Là-bas, sur ce banc vermoulu
Un pioupiou rouge et fort en nuque
Joyeux, reluque
Une nourrice aux yeux brillants
Dont les nichons dodus et blancs
Lui font oublier sa gamelle
A la Tourelle.

Deci, delà, dans les halliers
Surgissent des déguenillés
Vieux gueux en rupture de homes
Tristes fantômes ;
- O Richepin, tes chemineaux Ne savent où poser leurs os : Entends leur voix qui t'interpelle
De la Tourelle !

Voici venir, bien mieux lotis,
D'autres vieillards que leurs petits
Caseront pour être tranquilles
Dans des asiles…
On les revoit chaque printemps
Causant entre eux du bon vieux temps
En fumant leur pipe éternelle
A la Tourelle.

Quand le bois se couvre de nuit Les amants s'y glissent sans bruit.
Les rossignols, amoureux drilles
Lancent leurs trilles ;
Et la vieille Lune aux yeux blancs
Vient présider aux jeux troublants

Des couples que l'Amour appelle
A la Tourelle !

Largement plus d'un siècle après Ramet et Bilstein, on retrouve la tourelle en 2007 dans une nouvelle d'Arnold Couchard où on reconnaît un Verviers par ailleurs situé en bord de mer. L'héroïne s'apprête à sortir de feu l'hôtel Amigo[121] :

Comme elle descend l'escalier, Madame Serneus jaillit d'une porte, comme si elle avait guetté l'arrivée de Laura.

- Tout va bien mademoiselle ?

Laura hoche la tête et se laisse accompagner jusqu'à la porte. Elle se croit obligée de préciser :

- Je vais faire un tour avant de retrouver Stéphane.

Sur le perron, elle s'immobilise. Par-dessus les arbres s'élève une étrange construction à demi en ruine qu'elle reconnaît pourtant.

- Tiens… fait-elle. La Tourelle existe toujours.

Madame Serneus tourne vers elle un regard que Laura trouve soudain étrange, anormalement brillant :

- La Tourelle… Ah ! Oui… Vous savez, je ne fais plus attention… Je l'ai toujours vue… Cela fait partie des meubles, pour ainsi dire…

Tremblotante, Madame Serneus laisse échapper un petit rire forcé. Depuis toute petite Laura s'est demandé à quoi pouvait bien servir ce bâtiment, érigé sans doute à la fin du dix-neuvième siècle, au fond d'un parc, sur une petite éminence. On eût dit un phare alors qu'à l'époque de sa construction, la mer était loin, bien loin. Laura se souvient qu'ils allaient jouer dans le parc, autrefois, et que les parents leur recommandaient bien de ne pas s'en approcher. La raison de l'interdiction tenait, bien entendu, aux risques inhérents à tout bâtiment délabré et d'ailleurs une palissade vétuste protégeait les lieux et empêchait de toute manière qu'on s'en approchât.

Si, peu après Arnold Couchard, Lyndia Bastin a situé le dénouement de sa *Vesdre meurtrière* autour de la vénérable Tourelle, elle ne lui a pas pour autant consacré de description originale par contre.

***

Enfin, à l'Ouest de l'hôpital, le parc de Séroule a perdu depuis longtemps ses Ursulines mais l'endroit, classé, est resté le havre de paix (désormais ouvert à tous) que décrivait jadis Eugène Bilstein[122].

Dans le calme berceur d'une banlieue lointaine s'épanouit le couvent aux murs silencieux. Tout à l'entour, des charmilles et des boulingrins où se dressent, moroses, deci dela, d'autres murs pleins de mystère. De temps en temps une religieuse passe, contrite, égrenant son rosaire aux baies d'ivoire et des vols d'oiseaux emmi la fraîcheur des feuillées cassent seuls la sainte obédience. On dirait une cité morte, n'était parfois le chant grave de l'orgue se mariant, oh ! si exquisément, avec les voix sopraniles des pensionnaires. L'heure douce, le soir, où l'on entend par les fenêtres entr'ouvertes, si peu, les babillages argentins se confondant avec le bruit gai des vaisselles agitées… Et c'est la rancœur infinie des infinies tristesses lors des promenades crépusculaires, la sensation tour à tour dure ou bruinante, d'un grand Destin malmené et d'un Rêve invécu tombé dans la poussière… Pendant que plus loin, sur le lac qui s'argente, parmi les nénuphars s'offrant en coupes vaines, les cygnes dans le décor hivernal voguent, l'aile étendue en forme de harpe.



L'étang du parc de Séroule



La maison Thiel rue Crapaurue

14

DE LA RUE DU BROU
A CRAPAURUE



Place Verte : la fontaine David et l'ancien Grand Bazar Redescendant dans la ville basse pour parcourir l'un après l'autre ses axes parallèles, nous débuterons cette promenade par une note de

> Joseph Meunier, soulignant en 1936 déjà les changements intervenus dans la rue du Brou[123].

La « rue du Brou », avec ses jolis magasins et ses grands airs, a fait disparaître une série de vieilles maisons précédées de jardinets qui se trouvaient au début de la rue du Canal. C'est là qu'existait la pompe du Brou qui, s'il faut croire sa renommée posthume, marchait bien mal. Cette capricieuse et irrégulière pompe se détraquait toujours et ne voulait jamais fournir d'eau. Le folklore en a gardé bon souvenir, un dicton populaire répandu à Verviers et aux environs consiste à dire d'une montre ou d'une horloge qui marche mal : *il va come lu pompe dè Brou*.

***

Nous voici arrivés place Verte, où débouche la rue de Rome, ancestrale ruelle ainsi rebaptisée au XIXe siècle par l'édilité communale libérale pour saluer à sa façon la présence du collège des Jésuites. Croiriez-vous que c'est là que le futur révolutionnaire Henri Guilbeaux fut étudiant ? Ce qui nous vaut cette page d'anthologie[124].

La Jésuitière, j'en ai vu et connu les perfides habitants, au pas feutré imperceptible, félin ; j'en ai longé, frôlé, les couloirs sordides tout suintants de pensées gluantes ; j'en ai visité les classes, hautes pièces blanchies à la chaux, et tachées ça et là d'affreuses statues sous globe, de tableaux d'honneur crasseux et de cartes murales culottées. J'avoue dès l'abord que je ne tirai aucun profit de l'enseignement professé par d'antipathiques ensoutanés aux faces glabres, anguleuses et cauteleuses, aux yeux fuyants et finauds, à la science sordide et insalubre, à l'idéal grossier souverainement méprisable, couverts de dorures et de chamarrures. Je n'ai été que très rarement et par accident parmi les premiers de la classe et je n'en ai éprouvé nulle honte, bien au contraire. Il m'advint en revanche plus d'une fois de m'entendre avec émotion cataloguer dernier. Jamais mon nom ne sonna bruyamment, mais tinta minablement comme un glas.
Rien ne me plaisait : ni les mathématiques, ni l'histoire, ni le latin, ni le grec. Toute cette science confuse qu'on essayait d'introduire de force par les pores de mon cerveau, je la refusais. J'y flairais je ne sais quoi de faux, de truqué, d'horsla-vie, et j'avais la conviction que cette science était amorphe, grisâtre, qu'elle n'était point géométrique, qu'elle n'avait pas la coloration pure et belle de la vraie science. C'est peut-être le catéchisme, et l'histoire sainte qui exerçaient sur moi la plus forte attraction. Durant toute l'heure de la leçon, je restais rêveur, béat.

Jérusalem, la Judée, l'Orient, les prophètes, le peuple juif, Jésus-Christ et tous les héros de la mythologie chrétienne, je me représentais tout cela avec des couleurs pas trop nébuleuses et assez nettes. Et c'est avec fréquence qu'à l'étude, je saisissais en cachette un gros bouquin farci d'histoires saintes pour les lire, m'en imprégner, en faire surgir d'autres légendes inventées par moi-même – merveilleuses, fantastiques, inimaginables. Ah ! La salle d'études vaste, sombre, mortuaire, avec ses longues rangées de pupitres noirs, son pion toujours vigilant, toujours soupçonneux, campé dans une haute chaire. Combien de fois les ai-je posées mes mains, devant les yeux, afin que le surveillant ne devinât pas leur direction ni leur errance. Lorsque je craignais qu'à la longue il ne me soupçonnât de rêvasser, je plaçais devant moi une feuille de papier blanc où mes prunelles s'épinglaient et pouvaient inscrire ainsi toutes les lignes, toutes les teintes, toutes les fables, sans que personne à part moi y pût découvrir le moindre signe.

Les heures mornes, les journées pesantes, vécues dans cette jésuitière se brisaient spontanément dès que la cloche annonçait la récréation ou la sortie. Comme un chien demeuré tout un jour enchaîné et qu'on détache, je filais d'un bond, haletant, ivre, joyeux. Et je courais, courais, courais… J'ai joué aux barres, à cache-cache, au football ou même, lorsque les nécessités m'imposaient d'être seul, je baguenaudais sans but, pensant à mille folles choses et songeant à un avenir illimité, flamboyant. Heures claires, heures sonores aussi que celles passées à la chapelle du collège, lorsque l'orgue déversait son torrent de sons multicolores, cascadant, éblouissants. Ah ! Leur écume argentée et prismatique ; de la main j'en puisais pour me rafraîchir.

Mais heures noires, heures funèbres que celles de la « retraite ». Un prédicateur étranger me bouleversait l'âme, faisait sourdre en moi toutes les affres, toutes les détresses. Ah ! Lorsque lugubre et solennel il parlait de la mort, de la mort subite surtout évoquant les peines éternelles de l'enfer ! Et la confession qui suivait ! Les torturantes minutes de la préparation ! Ah ! Les sueurs s'égouttant de ma pauvre chair affolée, transie et disloquée ! Mais lorsque la première note, jaillissait de l'orgue, oh ! Le grand ciel serein, oh ! La pourpre ample, infinie et salvatrice ! La folle et battante kermesse ! La joie, la sainte joie !...
Tout cela n'empêcha pas Guilbeaux, jeune adulte avant 1914, de fréquenter quelque temps le cercle des anciens de SFX, ce qui donnera cette autre notation de son cru :

Les Jésuites avaient fondé un cercle d'anciens élèves. C'était par déférence et pour la tranquillité des bonnes mères de famille qui se réjouissaient de voir leurs fils continuer les bonnes fréquentations et déserter les lieux de plaisir. Le samedi soir, l'on se réunissait et à tour de rôle on conférenciait sur n'importe quel sujet, bien entendu pour autant qu'il ne fût pas en marge de la morale enseignée par les bons Pères. A l'issue des conférences, l'élite de la ville, ceux qui, magistrats, ingénieurs, employés étaient mariés, s'en retournaient chez eux afin de s'accoupler à leur épouse légitime – d'une manière orthodoxe et décente ; les autres pour la plupart se retiraient au café ou s'en allaient célébrer le saint office au bordel.

***

Ne nous acharnons pas sur SFX… Dans une des nouvelles qu'il publia en 1921 aux Editions de la Jeunesse Nouvelle, Luc Hommel, ancien élève, a évoqué le collège en termes éminemment plus positifs[125].

Quel petit garçon sensible j'étais alors ! L'année suivante, j'allais entrer en sixième latine et y faire ma première communion. Mon vieux collège ! Voici la grande cour au bout de laquelle un Saint François Xavier en pierre de taille lève son bras bénisseur. Le saint tourne le dos au jardin qui est planté de sapins coniques et de poiriers en escalier. Au fond du jardin, la chapelle avec ses fenêtres à rosaces. A l'autre bout de la cour, un préau couvert. La fenêtre de notre classe était fleurie de géraniums et un treillage la protégeait contre les balles. Sur l'appui de marbre, un aquarium avec un petit rocher en corail et des poissons argentés aussi larges que plats, avec des nageoires en forme de voiles. Le Frère Constantin trouvait quelquefois, au fond de son aquarium, des plumes, des boutons ou des noyaux de cerises. Il devenait alors très rouge, rajustait sa bavette deux ou trois fois violemment. Et le premier d'entre nous qui bougeait ou qui soupirait un peu fort, attrapait dix pages d'Histoire Sainte à copier ou cinq fois le verbe soupirer.

(…)
La cloche sonna quatre heures. Il fallait courir déposer sa mallette à l'étude et aller goûter. On goûtait d'un petit pain au lait, fourré de Corinthe et saupoudré de cassonades. Quelques-uns l'échangeaient contre un bon point ou contre la promesse de pouvoir copier le devoir.

Il y avait ensuite récréation. Ce jour-là comme il pleuvait, on se réfugia sous le préau pavé, assourdissant de cris. On y était, à chaque instant, bousculé par les joueurs. Le vent chassait la pluie dans les jambes. Le long des deux ailes du bâtiment, les fenêtres de certaines classes demeuraient éclairées et la lumière luizarnait tristement dans les flaques d'eau de la cour.

***

Le collège avait été édifié à l'endroit où se trouvait jadis la ferme (eh oui, en pleine ville encore) du maire puis bourgmestre Pierre David, où il mourut suite à une chute en 1839. Aujourd'hui, la fontaine qui lui est dédiée place Verte n'est hélas plus alimentée comme elle le devrait. Sous le pseudonyme Jean Deshougnes, le journaliste Fernand Todt a raconté l'inauguration de celle-ci, qui eut lieu en juillet 1878 en présence de Léopold II en même temps que le barrage de la Gileppe[126].

Les habitants de la place Verte, où devait avoir lieu, l'après-midi, les jeux d'eau de la nouvelle fontaine David, avaient fait d'excellentes affaires durant la semaine qui précéda ce dimanche mémorable. Ils louaient leurs fenêtres au prix exorbitant de 25 francs ! Un emplacement sur le toit s'obtenait pour 5 francs. Autour de la place, ce n'était qu'une masse compacte de curieux, maintenue avec peine par les gendarmes et les policiers en grande tenue, renforcés par les gardes-civiques. Une chorale, qui répétait depuis des mois, chanta la cantate de deux Verviétois, L. Kefer et Karl Grün. Lorsque les lampions furent éteints, on se gaussa de la poésie… En voici une strophe :

Au sein d'un frais vallon, aux forêts solitaires,
Où la fauvette sous les fleurs
Fait brises les échos des rochers séculaires
Et d'un doux charme emplit les cœurs,
Le travail, la science ont bâti des merveilles
Qui, surprenant l'âge futur,
Brilleront dans les plis des collines vermeilles,
Sous le grand dôme d'azur.
Hourrah ! Voici l'eau qui s'élance, Vers
nous elle accourt par torrents.
Au loin, dans la vallée immense,

On entend mugir en cadence
Les cents rouages palpitants
Des énormes léviathans !

Parmi les rieurs, se trouvait Karl Grün lui-même ! Esprit caustique et frondeur, il dédia en 1879 à Joseph Driessen, membre de la « Société des fous » de Verviers, une chansonnette intitulée « La cantate », sur l'air « Tu n'en as jamais rien su ». Elle a paru dans une petite plaquette aujourd'hui introuvable, publiée en 1879 chez G. Nautet-Hans. Nous devons à M. G. Grondal, qui l'a sortie à notre intention de sa bibliothèque, d'en reproduire ces extraits :

Quand on aspire à paraître On
commet ces fautes-là :
A son parti l'on est traître :
Ainsi fit Grün que voilà.
Mais, résultat lamentable !
Je vous le dis à regret :
Sa cantate est pitoyable…
Mon cher Grün, qu'avez-vous fait ?
On voit dans ce chant sublime
D'énormes léviathans Qui font
mouvoir – pour la rime – Leurs
rouages palpitants. Le magistrat
vénérable Sauve tout, sauf le
couplet.
Que nul ne trouve admirable… Mon
cher Grün, qu'avez-vous fait ?

***

Parmi les nombreux coins de Verviers admirablement décrits par Luc Sante dans son livre *L'effet des faits* en 1999 figurait la place Verte, telle qu'elle se présentait dans les années 50 avant l'exil de la famille de l'auteur aux Etats-Unis[127].

Tandis que ma mère, filet à provisions à la main, se frayait un passage entre les rayons de la Vierge-Noire en direction des poireaux, et que se télescopaient les vocalises nasillardes d'un épicier – sans doute émule de Tino Rossi – à propos de toutes ces fleuuûûûrs, les aboiements, juste devant la porte, d'un autre personnage qui répétait mécaniquement un message si bien élidé qu'on n'y

distinguait que le mot tombola, les sonneries en deux temps des tramways et la sonnerie grave et réfléchie des cloches de Notre-Dame des Récollets, ma grandmère attendait à l'extérieur avec moi, à demi endormi dans mon landau, vêtu trop chaudement pour août, selon toute vraisemblance, mais on ne savait jamais quand pouvait se lever une brise soudaine. La vierge qui donnait son nom au magasin – noircie, semble-t-il, pour avoir été dissimulée dans la cheminée d'une sacristie convertie en forge durant la Révolution française – planait sur tout cela, accrochée à mi-hauteur entre le premier et le deuxième étage, la plus énigmatique des nombreuses icônes qui rivalisaient autour de la place : le crucifix quasi grandeur nature et vraiment trop sanglant, de garde au coin du café côté pont Saint-Laurent, le chef sioux en coiffure de cérémonie en train de fumer un cigare Cogetama, la face noire et souriante coiffée d'un fez rouge qui écarquillait les yeux devant une tasse de Banania, la silhouette noire d'un félin à la queue recourbée au titre des cafés Chat Noir, l'archange frappant un démon de sa lance au nom des cigarettes Saint-Michel, la coquette en chapeau cloche et col de fourrure nommée Stella Artois acceptant en faisant des mines son trône de muse de la bière. Ma mère réapparaissait, chargée de légumes entassés au fond et dépassant en haut de son cabas, entre une grappe de raisin dans du papier brun et l'une ou l'autre sorte de fruits sphériques dans des sachets individuels blancs imprimés de couleurs vives. Elles marchaient – je roulais, presque éveillé – jusqu'à Pont aux Lions et elles contemplaient les vitrines du Grand-Bazar, où un homme en bras de chemise sous un long tablier de garçon de café faisait la démonstration d'un tout nouveau moule à gaufres miracle et distribuait des échantillons aux gamins des rues.

***

On reste place Verte, mais au tout début du XXe siècle, avec cette évocation du Grand Bazar dans ce texte, encore un peu maladroit, du jeune Luc Hommel[128] :

Une illusion de casquette sur des broussailles de cheveux, les deux mains plongées dans les poches, de lamentables brèches ouvertes aux coudes et aux genoux… Le gosse flânait… Sa culotte – legs paternel – élimée et trop large livrait passage, par derrière, à un bout ingénument indécent de chemise sâle. Son père, une brute, lui avait crié : « Va t'promener, 'spèce de sâle gosse. » Et il se promenait, regardant la foule qui se pressait joyeuse et parfois s'accoudant aux devantures des grands magasins, ravi de tant de richesses et de lumière. Car c'était Noël, un Noël sans neige. Et l'enfant allait, coudoyant les bonheurs

égoïstes, sans s'étonner qu'il n'y en eût pas quelques bribes pour un « sâle gosse » comme lui.

Au détour d'une rue, il s'était arrêté soudain. Là-bas, des fenêtres, comme des gueules de fours, flamboyaient dans la nuit. Et au-dessus, dans la suie du ciel, un doigt semblait écrire en lettres de lumière qui s'évanouissaient aussitôt :
Grand Bazar.

Il s'était approché. A travers les hautes vitrines illuminées, il voyait une foule grouillante au milieu de richesses qui le fascinaient. Il aurait voulu voir de tout près. Et il restait hésitant, sur le bord du trottoir, s'étirant les lèvres. Il pensait qu'un loqueteux comme lui souillerait de si belles choses rien qu'à les regarder. … Il était entré pourtant. Apeuré, pressé, presqu'étouffé, il s'était laissé entraîner. Et maintenant il était devant le rayon des soldats de plomb et des forteresses minuscules. Ebloui, émerveillé, le gosse contemplait ces boîtes de mignons fantassins et cavaliers bariolés, et ces petits drapeaux, et ces canons lilliputiens.

***

Empruntons Crapaurue. Michel Graindorge en a rendu l'atmosphère de Noël dans les années 50 dans ses souvenirs d'enfance[129].

La neige, subitement, tombe à gros flocons. Quel bonheur ! La buée sur les vitres. Le silence. Les boules de neige. Les autos qui roulent prudemment. Les vieilles personnes, surprises, qui avancent précautionneusement. La rampe, les trottoirs de la chaussée, les toits des maisons sont blancs. La ville, frileuse audehors, est chaude au-dedans. Les magasins, le long de la Crapaurue, vivement illuminés, offrent tous les cadeaux dont on peut rêver. Des guirlandes argentées, des étoiles, des boules multicolores ; à chaque étalage, une crèche et, souvent, un sapin rutilant.

***

Plus récemment, Arnold Couchard a plutôt laissé percevoir la baisse du niveau de qualité des artères commerçantes de « Verville »[130] :

Elle descend donc les quelques marches du perron et se retrouve dans l'avenue. La soirée est douce mais de sombres bancs de nuages s'accumulent sous un soleil qui s'y laisse tomber avec fatalité. Laura se dirige vers le quartier commerçant aux rues pentues qui descendent vers les quais. Elle est soulagée de se plonger dans un peu d'animation et réalise que depuis le temps qu'elle vit dans la capitale, elle aurait bien du mal à retrouver le rythme de vie d'une petite ville. Elle a vite fait de découvrir un cigarettier et d'en sortir avec une cartouche : tout est bien moins cher ici. Pour le reste… Elle frissonne d'horreur à la devanture d'une boutique de sous-vêtements et frémit en parcourant les rayons de la filiale de B&C manifestement regarnis par les invendus de partout ailleurs. Stéphane lui avait bien dit que la vie en province profonde n'était pas tout à fait celle de la capitale. Loin s'en fallait. Après avoir parcouru dans les deux sens les trois artères essentielles à la vie de Verville elle s'engouffre dans une taverne obscure en demi-cave où l'accueille une bienfaisante fraîcheur qu'elle conforte en commandant une menthe à l'eau.

***

En haut de Crapaurue, la maison Moulan a, hélas, perdu son bœuf d'or depuis que Joseph Meunier l'évoquait jadis[131].

Crapaurue montre une jolie maison du XVIIe siècle, Au Bœuf d'Or, chez Moulan, remarquable par son pignon à charpentes, ses fenêtres à croisillons en pierre, ses petits carreaux verdâtres enchâssés dans des plombs gentiment agencés.

***

La maison Moulan était un des exemples retenus en 1927 par Maurice Pirenne pour expliquer à ses lecteurs l'évolution des constructions verviétoises au XVIIe siècle sans trop de technicité[132].

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, les bourgeois ont construit avec des matériaux moins rustiques : l'emploi de la pierre et de la brique devint fréquent. L'esprit constructif reste d'ailleurs le même : en somme, dans ces nouvelles façades, la pierre remplace les pièces de bois et la brique succède au torchis. Les spécimens bien conservés de ces maisons sont devenus très rares à Verviers ; cependant, la maison Moulan, en Crapaurue, est arrivée jusqu'à nous sans avoir été trop dénaturée. Nous y retrouvons les fenêtres à meneaux et les corbeaux ;

mais ici : meneaux de pierre et corbeaux de pierre. Deux bandeaux moulurés courent le long de la façade. La maison est datée 1650, en relief, dans une pierre au-dessus de la porte. Le pignon est fait en colombage, à l'ancienne mode.



La maison Moulan en haut de Crapaurue



Le perron et l'Hôtel de Ville

15

AUTOUR DE L'HOTEL DE VILLE



Le clocheton de l'Hôtel de Ville avant sa récente restauration Dès 1827, *L'Hermite en Belgique* louait l'Hôtel de Ville[133].

Verviers offre peu de monuments publics ; l'on n'y remarque guère que l'hôtelde-ville, bâti en 1774, d'après les dessins et sous la direction de l'architecte Renoz, de Liège, sur l'emplacement de l'ancien, et sur le fronton duquel on lit en gros caractères *Maison Commune*, inscription qui, pour le dire en passant, offre un contraste frappant avec le *Je Maintiendrai*, devise des armes du royaume, qui se trouve placée au-dessus de la porte de la cave de cet hôtel, cave qu'on a convertie en mont-de-piété !

***

Un siècle exactement après le texte précédent, Maurice Pirenne a souligné combien l'Hôtel de Ville est le plus beau de nos monuments[134].

J'ai cité plus haut quelques maisons importantes construites chez nous au XVIIIe siècle, en faisant remarquer que si elles sont, sans conteste, tributaires des styles français à la mode, elles sont loin d'en être des spécimens de choix. Ces constructions sentent plutôt le maître-maçon que l'architecte. Voici enfin à Verviers l'œuvre d'un architecte. L'Hôtel de Ville de Verviers est le chefd'œuvre de Renoz, et Renoz fut, au XVIIIe siècle, le meilleur architecte de Liège. Le monument est construit à la dernière mode : ses plans furent dressés pendant l'année où mourut Louis XV (1774), mais il est purement Louis XVI par sa décoration.

(…)

Sans être très grand, le monument, blanc, gris et or, s'impose. Il s'impose d'autant mieux qu'il est admirablement situé, isolé qu'il est et placé au point culminant de la vieille ville. Son ordre colossal, sa symétrie lui confèrent de la grandeur : mais, grâce à son toit pittoresque, aux courbes qui animent sa façade, cette grandeur ne tombe pas dans le solennel. Ce n'est pas le palais d'un prince, c'est un Hôtel de Ville ; l'Hôtel de Ville d'une bonne cité bourgeoise, non d'ailleurs dépourvue de prétention. La nuance se marque avec bonheur. C'est de loin le plus beau de nos monuments.

***

A la même époque que Pirenne, c'est aux élus communaux que Léon Brasseur dédie cette dernière petite « carte illustrée »[135] :

Est-ce l'intrigue ou la valeur Qui
décore vos sièges doux ?
La logique ou bien la couleur D'un
Parti, que préférez-vous ?

***

Devant l'Hôtel de Ville, le perron fit également jadis l'admiration de Maurice Pirenne, qui en a bien montré les qualités artistiques souvent insoupçonnées[136].

J'ai entendu dire, par des personnes autorisées, que notre Perron a dû être construit vers 1830. – Il n'en est rien. – Mais l'erreur s'explique : la raideur de la silhouette, la sobriété de lignes de l'ensemble peuvent, en effet, faire croire à quelqu'un de peu attentif qu'il s'agit d'un monument exécuté d'après le style néo-classique (le style Empire) encore en honneur en 1830.

En réalité, le Perron de Verviers date de 1732 et c'est le plus ancien de ceux encore debout dans l'ancien marquisat de Franchimont.

Si l'on s'en approche, la facture des têtes crachant l'eau et les vasques en coquilles indiquent, sans contraste, que le monument est du XVIIIe siècle.

Le modelé savant, la plénitude de formes des têtes, dénotent un maître ornemaniste. De ces artistes, le XVIIIe siècle en comptait encore beaucoup ; mais, en 1830, où aurait-on trouvé un sculpteur capable de créer de pareils motifs ? La comparaison des têtes du Perron avec celles des fontaines exécutées à Verviers au XIXe siècle est concluante.

Le bronze des têtes du Perron, devenu d'un vert sombre, charme par la patine magnifique qu'il a acquise, grâce aux frottements journaliers, pendant près de deux cents ans, des mains crasseuses des enfants du quartier.

On trouve à Liège, à la fontaine en Vinâve d'Ile et aux fontaines du marché, des têtes de bronze assez semblables à celles de notre Perron : mais celles de Liège, plus mouvementées, plus Louis XV, portent une moustache peu agréable à voir. D'ailleurs c'est probablement à un Liégeois que revient l'honneur d'avoir créé celles de Verviers.

***

Le frère aîné de Maurice, le grand historien Henri Pirenne (dont Verviers pourrait fêter le cent cinquantième anniversaire de la naissance l'an prochain), expliquait à la même époque dans un « Coup d'œil sur l'histoire de Verviers » ce qu'était la tradition de liberté du Franchimont, symbolisée par le perron[137].

Verviers est la seule ville importante de toute la région ardennaise, et elle en est aussi la ville la plus récente. Elle n'était encore qu'un village ignoré au fond d'une vallée sauvage, quand Durbuy, Laroche, Neufchâteau, Bastogne, SaintHubert, Stavelot et Malmédy faisaient déjà figure dans l'histoire, soit comme résidences féodales, soit comme centres de vie monastique. La chance échue à ces localités, d'être choisies comme emplacement d'un château fort ou d'une abbaye, ne lui a pas été départie. A leur différence encore, elle n'a jamais dépendu, ni d'une seigneurie, ni d'un grand domaine, et il en résulte que jamais non plus ses habitants n'ont été soumis à ces obligations et à ces prestations, si diverses et si nombreuses qui, durant le moyen âge, ont presque partout pesé sur les paysans. A Verviers, comme dans le reste du Franchimont, on ne rencontre pas trace de servage. Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire, on ne trouve que des hommes libres dans ce pays de fagnes et de bruyères. Sa pauvreté, qui en a détourné les puissants, lui a conservé la liberté. La souveraineté de l'évêque de Liège, auquel elle appartint depuis le IXe siècle, n'était qu'une souveraineté politique n'influençant en rien l'état de la population. Le châtelain de Franchimont, manière de gouverneur épiscopal dans les cinq bans du marquisat, différait du tout au tout de ces seigneurs féodaux dont les droits de justice sur les hommes découlaient de leur droit de propriété sur la terre.

***

A la place du Marché aboutit la rue de Heusy, dont une moitié a failli devoir faire place à un parking. Ce ne sera pas le cas, mais l'artère va perdre à coup sûr son allure ancienne à l'occasion de la nouvelle opération de démolition/reconstruction qui continue à tenir lieu, hélas, de politique de rénovation urbaine à Verviers depuis plus de trente ans. C'est donc le moment de relire la belle description[138] de cette rue ancienne sous la plume du « Vieux flâneur » en 1894 :

A droite de la place du Marché s'ouvre la rue de Heusy, une bonne vieille rue, très commerçante, très active, pleine de boutiques d'épiciers, de merciers, de charcutiers ; la vraie rue populaire où le fourgon tout bariolé de réclame du Grand Magasin Chose frôle la rustique charrette de « L'onneux » de Jalhay, ou le bruyant « clichet » du petit censier qui perche là-haut sur le Fagne, du côté de Surister. Le samedi matin, surtout, jour de marché, le coup d'œil est très intéressant, la vie et le mouvement de la rue s'accentuent ; on dirait que tout ce qu'il y a de valide à Jalhay, Herbiester, Jehanster se soit donné rendez-vous dans le quartier. A chaque instant on coudoie l'accorte ardennaise vêtue de couleurs voyantes, la robe rouge, la « casawette » claire et coiffée de l'original barada ; le plus souvent l'homme suit, un peu courbé, le teint bistré, les traits durs ; dans un coin de la bouche est vissé l'inséparable « touài » tout court et tout noir, ordinairement surmonté d'un couvercle en fil de fer, attaché à la pipe par une chaînette. Cet usage du couvercle persiste chez nos voisins des Fagnes ; il vient de ce qu'il était autrefois défendu de fumer dans les rues des villages de l'Ardenne.

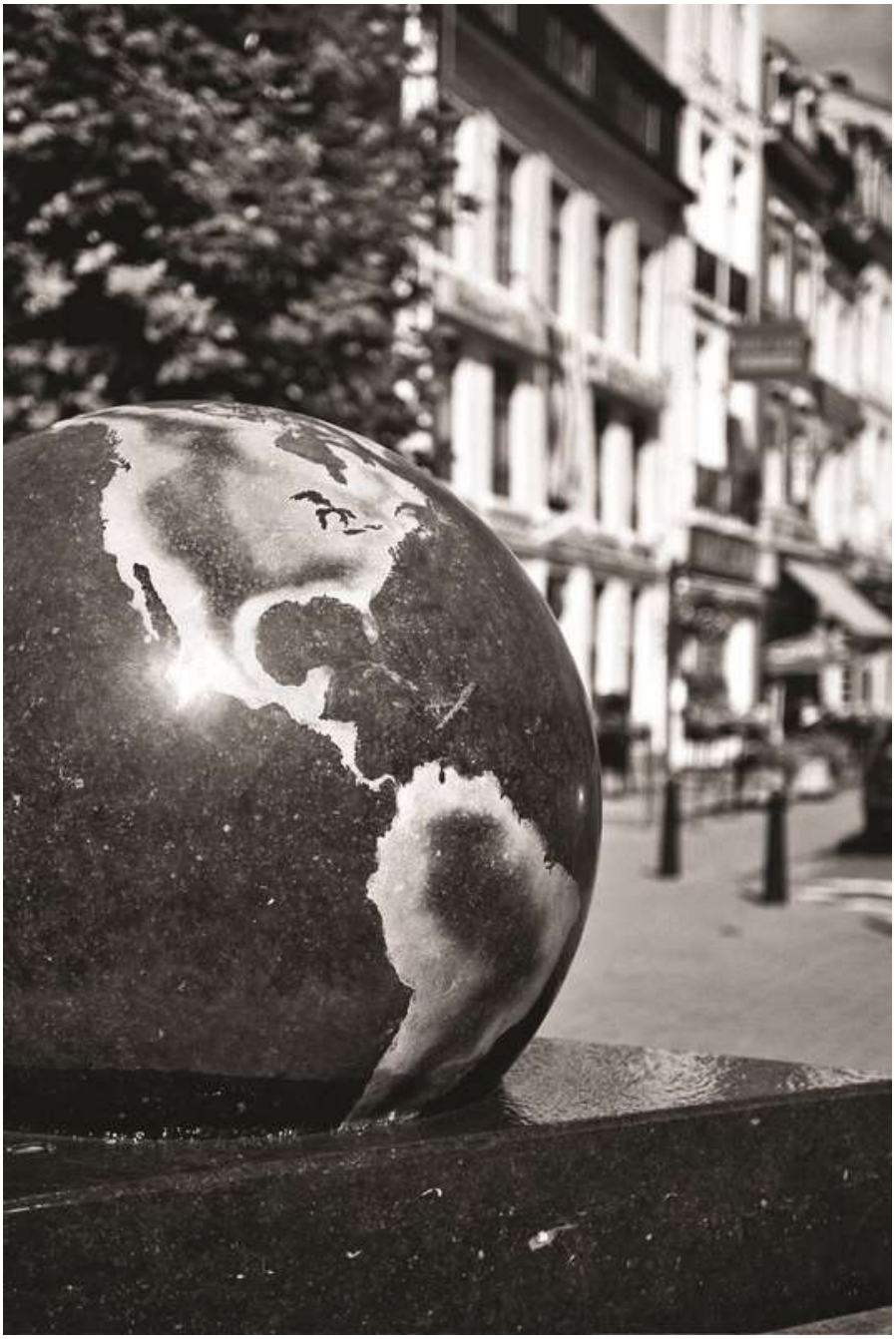
***

Autre coin saccagé par les démolisseurs lors d'une des toutes premières opérations de rénovation urbaine, le quartier de Sécheval ne compte plus grand chose de tout ce qui aurait pu faire son charme. Les maisons Hennen et des Amis de la Fagne sont les trop rares vestiges de « l'aspect tout rustique » encore évoqué en 1928 par Jules Peuteman[139].

Traversé d'est en ouest par la vieille voie de Limbourg vers Liège, et du nord au sud par un autre vieux chemin tendant de Maestricht vers Stavelot, le bourg de Verviers groupait, autour de son église et de sa halle, ses humbles demeures en torchis posées sur assises de pierres brutes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'aucun vestige de ces époques éloignées ne soit parvenu jusqu'à nous. Seules, les nombreuses cours, impasses et ruelles que l'on remarque dans les environs de l'hôtel de ville témoignent de l'aspect tout rustique que présentait encore, dans beaucoup de ses parties, la cité, il y a cent ans. La visite des impasse Gouvy, ruelles Bodeux et Maréchal, rues Liguy, Bouxhate, Cuper, de la Tuilerie, etc., ainsi que des abords du Mont-du-Moulin est, à cet égard, extrêmement intéressante.



Une des rares maisons rustiques subsistant rue Bouxhate



Place du Martyr

16

PLACE DU MARTYR
ET RUE DU COLLEGE



L'église Notre-Dame, place du Martyr Lisons d'abord Guilbeaux, toujours aussi peu amène pour la ville de son enfance telle qu'elle se présentait à la fin du XIXe siècle[140].

La plus grande des trois ou quatre places de la ville est en plein centre et tire sa dénomination officielle d'un bourgeois défenseur des libertés et qui fut décapité. Quelques magasins, quelques cafés… A l'une des extrémités la statue du « martyr » ; à l'autre et un peu enfoncée : une église banale dotée d'une célébrité locale à cause de l'effigie d'une vierge noircie par un incendie mais demeurée entière et depuis lors possédant le don des miracles, logée dans une chapelle écussonnée d'or, murée d'ex-votos et éclairée perpétuellement de cierges et de bougies. Un carillon moderne ne parvient pas à lui conférer une authenticité ancienne, mais de loin les mélodies des heures et des demi-heures ne sont pas exemptes de petites taches de couleur claires, fragiles mais égayantes. C'est sur cette place principalement que durant tout le mois de septembre s'installent les baraques et les boutiques. C'est le lieu réservé à la kermesse. C'est là que se triturent les airs raboteux et hallucinants et que des odeurs de fritures et de beignets s'élèvent polluant l'air poissé de cris et de rires.

***

Bien évidemment, les mêmes lieux et les mêmes gens sous la plume de Joseph Meunier en 1936 prennent une toute autre physionomie[141].

Place du Martyr. Avec l'église Notre-Dame, ci-devant chapelle des P. P. Récollets, dont la tour bâtie vers 1892 renferme un carillon… muet depuis quelques années, la statue en bronze du tribun Grégoire Chapuis, chirurgien et officier municipal décapité en cet endroit, en janvier 1794, lors de la restauration passagère du règne du prince-évêque et du régime autrichien. Sur cette place un marché spécial réunit, chaque dimanche, les vendeurs de chiens, de lapins, d'oiseaux, les colèbeus, les marchands d'almanachs, de plantes médicinales, des camelots de tous genres et parfois des charlatans. Les marchands de chansons et les accordéonistes trônent sous leur vaste parapluie. Dans les cafés de la place s'entassent les ouvriers endimanchés, pianos et accordéons agités furieusement répandent leur musique tonitruante jusqu'à la place.

***

L'église Notre-Dame des Récollets a été appréciée par Maurice Pirenne, dans sa partie d'origine en tous cas, lorsqu'il évoquait la construction des divers couvents verviétois[142].

Tous ces religieux, au début, se logent pauvrement, mais ils ne tardent pas à s'imposer ; ils sont protégés par les bourgeois ; ils s'enrichissent et peuvent bientôt construire des couvents puis, enfin, élever des églises. L'extérieur de celles-ci n'a rien de bien luxueux ; cependant, conçues par des moines cultivés, ce sont de sérieux monuments, à la façade portant, dans des niches, des statues sculptées à la mode nouvelle. Leurs grands toits d'ardoises à lucarnes font, dans le paysage urbain, des masses imposantes, qu'égaient de jolis campaniles ajourées. L'intérieur est richement décoré de bois sculptés, de statues, de tableaux, dons des riches marchands.

***

L'autre monument de la place du Martyr est évidemment la statue qui lui donne son nom, seule statue érigée à un héros des révolutions de 1789 dans notre pays. Trois ans après l'inauguration du monument, Karl Grün lui dédia un poème enflammé[143] en juin 1883.

Salut, Chapuis ! Salut, martyr de ton civisme !
J'aime à te voir là-haut, sublime de fierté,
Défier du regard les foudres du papisme
Qui voudrait écraser la sainte Liberté.
J'aime à te voir, debout, appuyé sur la hache,
Ce symbole odieux d'un évêque cruel, Qui
marqua le bourreau d'une sanglante tache Et
rendit ton grand nom à jamais immortel.
J'aime à te voir vivant et rayonnant de gloire,
Alors que l'assassin qui te donna la mort,
Au pilori cloué, n'est entré dans l'histoire Que
comme le voleur qui force un coffre-fort.

Auprès de ta statue où tu trônes, superbe,
Je rêve aux temps passés, aux siècles à venir
Et je vois le progrès mûrir comme une gerbe,
Sous un vent chaud d'été, sous des cieux de saphir.

Je vois les nations marcher vers la lumière,
Chantant l'hymne sacré de la Fraternité Et
les hommes unis faire régner sur terre
L'âge de la Justice et de l'Egalité.
Comme le Christ, martyr de la plus noble cause,
Père des affligés, défenseur des petits,
Ton front se perd au ciel dans une apothéose Et
tu foules aux pieds les sales appétits.

Le chemin du Progrès est semé de squelettes,
L'esclave ne se meut que quand on meurt pour lui.
Le fauve ne retourne aux cavernes secrètes Que
lorsqu'à l'horizon l'astre du jour a lui.
Comme Jésus, Chapuis, mort pour l'exemple d'autres,
A vu sur l'échafaud l'ombre du lendemain
Et fait surgir du sol d'innombrables apôtres, Prêchant
au monde entier l'amour du genre humain.
Et le jour est venu : les chacals, les hyènes,
Comme la brume qui devant l'aurore fuit,
Tous se sont éclipsés. Un grincement de chaînes Se
meurt dans le lointain avec l'horrible nuit.

Réjouis-toi, Chapuis ! Dresse-toi sur ta pierre ! Tressaille
de bonheur et de ravissement !
Sur ta tombe éclata la fanfare guerrière
Qui, du tigre acculé couvrant le rauquement,
Lança des va-nu-pieds le torrent héroïque A
l'assaut des sommets où brille l'avenir. O la
volupté, ô la joie angélique De voir l'esprit
du mal à son dernier soupir !
Reste à jamais, Chapuis, les yeux pleins de colère.
Le geste provoquant et le sourcil froncé. Comme
un discours d'acier qui fait frémir la terre ; Comme
un défi vivant du présent au passé !
Ils ne reviendront plus les temps de l'esclavage
Où nous devions ramper devant quelques faquins, Où
le droit du plus fort s'imposait sans partage.

Où l'autel et le trône, au pouvoir de gredins, Exploitaient
le travail et corrompaient les âmes.
Ils ne reviendront plus les siècles des tyrans, Qui
pillaient nos moissons et nous volaient nos femmes,
Car aujourd'hui, martyr, les peuples seuls sont grands.
Aujourd'hui, l'homme pauvre en sa masure est maître :
Le soleil lui sourit et le droit est son bien. Que ricane
le noble et que bave le prêtre, Dans notre pays libre un
Belge est citoyen.

Salut, Chapuis ! Salut, héros de notre ville ! Avec
orgueil vers toi chacun lève le front,
Car nous avons gardé l'âme noble et virile, L'âme
de nos aïeux issus de Franchimont.
Merci doux précurseur des ères pacifiques
Où le travail fait l'homme, où l'homme est grand et fort.
Merci ! Tu nous guidas par tes vertus stoïques, Merci !
Car c'est pour nous que tu souffris la mort !
Ton image nous crie : « A bas la Tyrannie !
Peuple, sors donc enfin de ton pesant sommeil !
» Le peuple t'a compris ; la Liberté bénie Doit
vivre aussi longtemps que luira le soleil !

***

Rien n'est innocent dans cette statue érigée sous l'impulsion des milieux libéraux et maçonniques verviétois (ce qui revenait au même à l'époque). Le regard de Chapuis est tourné vers les fenêtres du premier étage du bâtiment aujourd'hui occupé par la direction de l'Institut St-Michel : au XIXe siècle, c'était là le siège du parti catholique. Et comme aucun portrait de Chapuis n'existait, c'est une des principales personnalités libérale et maçonnique locale qui posa pour les traits du Martyr : Armand Weber, grand bibliophile par ailleurs, dont le magasin d'optique se trouvait en outre, sur le côté nord de la place du Martyr, exactement face à l'emplacement de la statue. C'est ce détail piquant que rappelait en 1896 Auguste Gurdal dans une plaquette en hommage à Weber[144] :

Quand on le voit s'en aller d'un pas hâtif, faisant résonner les talons de ses souliers menus, rythmant sa marche gymnastique de mouvements catapultueux

de sa tête chevelue, on se dit que voilà un monsieur courroucé. Lui, ce monsieur à toison fournie, au faciès étrange donnant à penser aux méplats de figures figées sur des médailles, cet homme lancé, marchant raide, droit, le front en bataille, les yeux vifs, le chef dodelinant, c'est un intellectuel pur, un chercheur vigilant, un laborieux en chambre, un passionné sous la lampe de besognes bénédictines, un défricheur de choses, pour d'autres vides et mortes.

Avec son regard froid, songeur, son nez busqué d'apache, on le croirait vibrant d'une combativité fiévreuse. Quand il tape les pavés à en faire jaillir des étincelles, ses lèvres minces, serrées, signe de préoccupation, ses bras battant l'air, toute sa face imberbe illuminée d'un coup de feu, réverbérant des turbulences intimes, il rumine tout simplement un travail délicat et de ce train de tempête il retourne se battre avec la poussière de quelque bouquin bazardé ; il part en guerre contre l'obscurité d'un texte d'un naïf conteur ou d'un simpliste historien !

D'un fatras de paperasses, d'un fouillis de pages chinées de quelques vieux livres, il tire de l'inédit, la doctorale histoire. En dépit d'un monopole que le destin lui attribua, il dédaigne lunettes et binocles, il voit avec ses yeux, dévoile avec son jugement. Avec ceci, avec cela, des riens, il bâtit un humble monument pas banal et qui compte dans le tas historiographié ! Cumulard énorme, lancé un peu partout, écrasé dans le rouage des Cercles, des Sociétés polymorphes, taquiné par l'art musical, lutiné par une muse froufroutante, fantasque, pas toujours juponnée, historien, archiviste, publiciste, critique d'art, antiquaire, secrétaire ici, vice-président là, il évolue à travers ce dédale avec aise, dort bien, mange son appétit, se permet des tournées de bocks et des promenades, dans le soleil, la neige ou la pluie, suivant les loisirs des quaternaires affiliés.

Son activité va où son concours est réclamé. Avec désintéressement, et un zèle non encombrant, ni tracassier, il se donne à telle œuvre pour le seul bien de l'intellectualité dans une ville, où on la prétend partout, tout en se faisant rare. Jadis, de fantaisistes tabarins follichons délaissèrent le prosaïsme du négoce et s'en furent sur des tréteaux régaler de chansons et de blagues frondeuses des têtes abritées d'un bonnet ; il en fut. Sa joie c'est de ravir un peu tout le monde au terre à terre décevant, annihilateur du moi pensant, de l'individualité intelligente, et aux œuvres de cette sorte, tout son dévouement est acquis.

Il a sa légende, la statue, pas la sienne, celle d'un autre glorieux, historique, dont le bronze redit la vie donnée aux autres, jusqu'à la descente de la fin. Entre lui et elle, des gens trouvent des similitudes de modèle à conception inspirée, des expressions de physionomie répétées. La statue et lui, c'est le même homme, sous une autre coiffure et d'autres vêtements. Le coulage en bronze avant la mort, la postérité contemplable par le célébré, quel rêve devenu réalité ! Sa personnalité impose et dans les milieux en dehors de l'esprit de mercantilisme et de débinage régnant partout, il apparaît sympathique à tous et de nombreuses amitiés vont à lui.



La statue de Chapuis et son modèle

Pénétrons dans la rue du Collège jusqu'à la rue Masson. C'est là que subsiste une des deux seules chapelles (avec Notre-Dame des Récollets) des couvents verviétois de jadis. La chapelle St-Lambert, initialement celle des religieuses sépulchrines, séduisit Saumery lorsqu'il la visita en 1740, trois ans après son achèvement[145].

L'établissement de cet Ordre à Verviers commence l'année 1637 par quatre Religieuse qui quittèrent leur couvent de Malmendi. La situation de leur maison ne peut être plus gracieuse ; elle est bâtie au milieu de l'île, qui fait une des plus belles parties de la ville : leur Eglise borde un quai magnifique, dont elle fait elle-même l'ornement. De l'autre côté la vue s'éteint sur une côte aride et couverte seulement de quelques broussailles, ce qui en diversifie la perspective et prête à ce séjour les charmes de la Ville avec ceux de la Campagne. Le Couvent n'a rien que de médiocre, mais l'Eglise est un vrai bijou : sa Voute enduite d'un stuc artistement travaillé, fait un parfait contraste avec le Pavé qui est de marbre noir. L'Autel est d'Ordre Corinthien et sa magnificence est admirablement relevée par deux Figures au naturel de St. Jacques le mineur et de St. Augustin. Le Retable est enrichi d'un beau Tableau qui représente la Résurrection du Sauveur.



La chapelle St-Lambert



L'ancien hôtel Franquinet rue du Collège

Face à la rue Masson, la statue du marchand de ploquettes nécessite désormais pour certains une explication, que donnait voici cinq ans Pierre Stephany dans ses *Cent coups d'œil sur la Belgique*[146] :

Le marchand de ploquettes fut, jusque dans les années cinquante, une figure familière du paysage verviétois. Une sculpture de Wagelmans, en bronze, dressée en 1999 près de la poste centrale, prétend le représenter. Se ploquer, en parlant des laines destinées à être filées, c'est se mettre en bourres (en amas de poils). Une machine, la ploquetteuse, produit ces bourres. La ploquette est recueillie après le carbonisage (autre opération, consistant à faire passer la laine en bourres dans des bains acides afin de la débarrasser de ses derniers débris végétaux). Le marchand de ploquettes était le représentant qui, portant dans de petits paquets cylindriques enveloppés de papier bleu ses différents échantillons de laine ainsi traitée, courait chez les marchands et les industriels. La manière assez ironique dont le marchand de ploquettes est représenté sur ce monument n'a pas fait l'unanimité dans la population verviétoise.

***

Toujours rue du Collège, des services communaux sont encore actuellement hébergés dans l'ancien orphelinat des filles, qui était initialement l'hôtel de maître de la richissime famille Franquinet, édifié au XVIIe siècle. Voilà ce qu'en disait Maurice Pirenne[147].

L'orphelinat des filles, rue du Collège, est une construction du XVIIe siècle, transformée au XVIIIe. La façade ne manque pas d'intérêt, mais l'intérieur surtout est remarquable. Le vestibule, la cage d'escalier, le salon forment un ensemble unique.

On s'était mis à porter tous ses soins vers l'embellissement de l'intérieur. Nos fabricants voulurent posséder des salons, pièces de luxe inconnues à Verviers jusque là.

Ces salons faisaient l'orgueil de leurs propriétaires ; ils y rivalisaient de richesses, ils l'étalaient. Ils y donnaient des fêtes qu'illuminait l'éclat des bougies fichées dans des lustres de verre ou dans les appliques accrochées aux murs tendus de soies persanes. Sous le plafond décoré de stuc, parmi les meubles à rocailles, fauteuils, chaises, buffets, consoles, peints en tons clairs, rehaussés d'or, nos nouvelles aristocrates admiraient, dans les miroirs surmontant la cheminée de marbre (encore une nouveauté), leurs robes à paniers, tandis que leurs époux, en culottes, habits de couleur tendre, jabots de dentelle et perruques poudrées, s'essayaient aux belles manières.

***

Face à l'ancien orphelinat, la Grand-Poste. A l'époque où nous étions quelques-uns à nous battre pour éviter sa démolition, en 1988, en nous réunissant à la librairie « L'Ile ouverte », chez Pol Noël, ce dernier avait entamé la rédaction du récit romancé de cette opération de résistance. Le projet avorta hélas (contrairement au sauvetage du bâtiment) mais il en reste les quelques premières pages qui suivent, totalement inédites. Vingt trois ans après, le lecteur bien informé saura encore reconnaître les principaux protagonistes de la savoureuse séance fictive du Collège échevinal, qui apprécieront…

Chapitre 1 : Victor.

« Monsieur Alexandre Dupont
Rue Devay
4800 Merdier »

Victor, perplexe, lisait et relisait cette adresse. Depuis quinze ans qu'il était facteur, il en avait connu de ces adresses farfelues ou approximatives. Car, si l'on était bien à Merdier, la question était de savoir s'il fallait orienter la lettre vers la rue Devaux, la rue Defays, voire même – allez savoir ? – la rue Spintay.

Victor n'hésita pas longtemps :
ADRESSE INCONNUE, RETOUR A L'EXPEDITEUR
Le cachet avait craché toute son impersonnalité.

Quelque part (Victor ne voulait même pas savoir où), une femme ou un homme allait être déçu. Peut-être même que cet homme ou cette femme avait peiné, sué, trimé pour écrire cette lettre ; peut-être le message était-il source de joie ou d'espérance ; peut-être encore portait-il l'attente lancinante d'une réponse.
Victor, aujourd'hui, ne voulait plus savoir.
ADRESSE INCONNUE, RETOUR A L'EXPEDITEUR

Il était loin le temps béni de l'ancienne Grand-Poste.

A cette époque, il aurait crié à la cantonade : « Quelqu'un connaît-il un certain Alexandre Dupont, rue Devay à Merdier ? » Et assurément, une voix se serait

élevée à deux, cinq ou dix mètres de lui : « C'est pour moi ! ». Et le Service, le vrai, aurait été assuré : un homme ou une femme, distrait ou maladroit, quelque part, aurait été satisfait.

ADRESSE INCONNUE, RETOUR A L'EXPEDITEUR

Certes, il faisait plutôt frisquet dans la vieille Grand-Poste. Victor, maintenant, avait trop chaud. Il étouffait même dans cette atmosphère lourde et aseptisée où l'air conditionné avait remplacé la bonne vieille écharpe de laine, reléguée au placard des objets inutiles.

ADRESSE INCONNUE, RETOUR A L'EXPEDITEUR

Certes, il y avait bien, de temps à autres, quelques chutes insignifiantes de particules de platras, car le Ministre des Travaux Publics, Monsieur Olivette, propriétaire de l'œuvre, avait décrété qu'on n'entretiendrait plus le vénérable bâtiment. Maintenant, Victor travaillait entre quatre murs raides, insignifiants, anonymes.

ADRESSE INCONNUE, RETOUR A L'EXPEDITEUR

Certes, en ce temps-là, il fallait bien s'accommoder de la présence forcée de quelques collègues – oh ! si peu nombreux ! – inefficaces ou perturbants. Mais c'était aussi cela le travail d'équipe, et on faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Le grand Georges, par exemple, qu'il fallait alors pousser à coups de pieds au cul, aujourd'hui se terrait dans les multiples coins, recoins et dédales du nouveau bâtiment propices aux tirs-au-flanc. Maintenant, Victor était seul, bien seul, tout seul.

ADRESSE INCONNUE, RETOUR A L'EXPEDITEUR
Victor se ressaisit : l'enveloppe portait six traces de sa mélancolie, car, par six fois, son cachet avait frappé, rageur.

« Bon, se dit-il, attaquons maintenant le tri du courrier du Collège Echevinal ».

Chapitre 2 : Le Collège

Le Bourgmestre, Monsieur Cawe du Ramon, appréhendait cette séance du Collège Echevinal, l'unanimité étant loin de se faire sur le devenir de la vieille Grand-Poste.
Pourtant, les Merdiétois attendaient une prise de position claire et affirmée de leurs « responsables » politiques.

Monsieur Cawe du Ramon ouvrit la séance par ce point délicat, comme s'il voulait s'en débarrasser au plus vite.

- Monsieur Cawe du Ramon : Premier point à l'ordre du jour : la vieille Grand-Poste.

- L'unanimité : Merde, alors !

- Monsieur Cawe du Ramon : Pourtant, il faudra bien y passer. Le tout est de savoir si le Collège adopte une position commune ou si les groupes de la majorité s'expriment individuellement.

- Monsieur Malleux : Le tout serait surtout de savoir ce qu'on pourrait faire de ce foutu bâtiment.

- Madame Paumin : On pourrait peut-être en faire un marché couvert ?

- Monsieur Hordèmanne : Et où trouveras-tu le fric ?

- Monsieur du Label : Ou un Centre Culturel Polyvalent ?

- Monsieur Hordèmanne : Et où trouveras-tu le fric ?

- Monsieur Leflou : Le nerf de la guerre.

-

Monsieur Billot : Ou la guerre des nerfs, car ils commencent à m'user tous ces Merdiétois revendicateurs.

- Monsieur Suransenne : C'est quand même pour cela qu'ils t'ont élu, non ?

- Monsieur Billot : Ils m'ont élu il y a cinq ans. Maintenant, qu'ils me foutent la paix !

- Monsieur Malleux : Bel exemple de démocratie !

- Monsieur Billot : La démocratie, tu sais où je me la mets ?

- Monsieur Cawe du Ramon : Allons, Messieurs. Nous n'allons pas nous étendre sur les fondements les plus intimes de notre collègue Billot.

- Madame Paumin : N'empêche… un marché couvert…

- Monsieur Malleux : Ou une vitrine de l'activité économique verviétoise, comme le suggérait notre confrère Mâtelet.

- Monsieur Leflou : Moi, je pense…

- Monsieur Hordèmanne : Tiens, tu penses, toi, maintenant ?

- Monsieur Cawe du Ramon : Messieurs, ça suffit !

- Madame Paumin : Un petit, un tout petit marché couvert…, hein !

- Monsieur Hordèmanne : Le fric, le fric, le fric ! Où trouveras-tu le fric ?
- Monsieur Corbeau : Messieurs, vous commencez à me les gonfler. Le problème de ladite Grand-Poste est un faux problème. Pourquoi parler de la conserver. A-t-on conservé le premier poteau télégraphique en bois ? Qu'on la démolisse et qu'on n'en parle plus !

-

Monsieur du Label : On voit bien que tu travailles pour le Ministre Olivette. Et les Merdiétois, et les riverains, qu'en fais-tu ?

- Monsieur Corbeau : Je n'en n'ai rien à foutre, dans la mesure où on a affaire à un bâtiment vicié : infiltration d'eaux de Vesdre, tour branlante, toit décadent…

- Monsieur du Label : Ça, c'est toi qui le dis, et tu sais très bien que c'est faux !

- Monsieur Corbeau : Est-ce à toi de me faire une leçon de morale politique ? Car ton fameux Centre Culturel Polyvalent ne serait-il pas, en fait, une succursale camouflée de l'école dont tu assumes la direction ?

- Monsieur du Label : C'est honteux !

- Monsieur Cawe du Ramon : Messieurs, du calme ! Je vois qu'on ne parviendra pas à s'entendre sur une déclaration commune. Restons néanmoins d'accord sur ce point qu'il ne faut pas donner aux Merdiétois l'impression d'une majorité divisée. En cette période préélectorale, les deux groupes de la majorité n'ont pas intérêt à s'étaler leurs divergences.

- Monsieur Suransenne : Et l'opposition ?

- Monsieur Cawe du Ramon : L'opposition se tâte : les Socialos adoptent une attitude attentiste, ils nous attendent au tournant. Quant au groupe Coleo, comme d'habitude, il ne maîtrise pas les dossiers et n'a donc pas d'opinion.

- Monsieur du Label : Et les riverains ? Il paraît qu'ils se remuent, qu'ils se structurent même. On voit fleurir leurs affiches dans tous les coins de Merdier : « Touche pas à ma Poste », ou encore « Nous la voulons Poste restante ». Gênant, non ?

-
- Monsieur Cawe du Ramon : Ne te tracasse pas, va !, on saura bien les museler.
  Point numéro deux : Les dégradations vandalistes au cimetière de Verviers.

- L'unanimité : Alors là, c'est une honte !

Et pendant ce temps-là, Victor, désabusé, classait le courrier du Collège Echevinal. Il savait bien peu combien celui-ci desservait sa nostalgie.

Chapitre 3 : Le rêve.

Victor, sa journée terminée, enfourcha sa bicyclette, fit cent mètres, puis s'arrêta… au pied de la tour élancée de la Grand-Poste.

« Sacrebleu !, pense-t-il, « ils » ne peuvent pas démolir ça ! non ! « ils » n'ont pas le droit. Des générations de facteurs comme moi s'y sont crevés ; « on » ne peut pas laisser faire ça ! »

Il s'assit sur le rebord de la fontaine toute proche et, fasciné par la majesté du bâtiment et bercé par le cliquetis de l'eau derrière lui, il se prit à rêver.

La tour était le dernier rempart de la ville contre l'Envahisseur. Lui, Victor, du haut de son donjon, haranguait les maigres troupes qu'il avait réussi à rassembler.

« Amis, criait-il, notre forteresse est un des derniers bastions qui résiste encore pour sauvegarder l'honneur et le bon droit de notre cité. Regardez à l'ouest : Hodimont meurt, Spintay agonise. Voyez à l'Est : Sècheval est terrassé. Les chars d'assaut pilonnent, écrasent, avancent.

Bientôt, ils seront à nos pieds. Pour nous, reste une seule devise : Vaincre ou mourir ! »

Une faible clameur répondit à ce discours que Victor avait cru si bien enlevé. Il s'en étonna d'abord, mais dut très vite se rendre à l'évidence : ils n'étaient plus qu'une poignée.

-

Victor secoua le grand Georges – son dernier lieutenant – de sa torpeur :

« Mais où sont donc passés le Général Cawe du Ramon et tous ses officiers ?

- Aux dernières nouvelles, ils seraient à l'abri, loin derrière le front, en train d'organiser la défense passive.
- Je n'ai rien à f… de défense passive. L'Ennemi est là : c'est maintenant qu'il nous faut le combattre. Messieurs, à vos postes !
- Puis-je ajouter, osa le grand Georges, qu'on parle, à leur sujet, de collusion avec l'ennemi…
- Il ne manquait plus que cela, suffoqua Victor… Mais…, mais, je le répète… : Vaincre ou mourir ! »

Les jours passaient, les semaines et les mois, et la grande offensive se faisait attendre. La forteresse tenait, certes, mais se déglinguait quelque peu, d'autant que Victor n'avait pas réussi à empêcher l'infiltration d'éléments pernicieux qui sabotaient ses derniers retranchements. Ainsi avait-il découvert la destruction de toits de terrasse, la rupture ou la déviation de canalisations d'eaux usées vers les planchers et les plafonds, le cisaillement de câbles de paratonnerre…

Malgré sa vigilance, Victor ne pouvait enrayer le travail de sape auquel se livrait l'Ennemi.

« Eh ! Victor !, tu rêves ? »

Un collègue facteur le ramena à la réalité.

« Merde, pensa-t-il, je vais encore me faire engueuler par ma femme ».

En face de lui, une boutique éteignait ses néons. Victor était à cent lieues de penser que s'y organisait la résistance, la vraie, l'active.

Il appuya vigoureusement sur les pédales et se noya aussitôt dans les ombres du crépuscule.

17

RUES DES RAINES ET DES ALLIES



La maison Lambrette rue des Raines

Que de monuments rue des Raines, exceptionnel ensemble architectural, à commencer par la maison Lambrette. Maurice Pirenne a soigneusement expliqué[148] ce que celle-ci avait eu de novateur à l'époque de sa construction, voici près de quatre siècles (1635).

L'avènement du capitalisme à Verviers y marque la fin de la période gothique, du moyen-âge. L'égalité dans la médiocrité, dont jouissaient encore les habitants au XVIe siècle, n'existera plus. Le XVIIIe siècle, dans ses constructions patriciennes, montrera la chose d'une façon frappante : ses maisons affirmeront non seulement, entre les Verviétois, une différence de richesse, mais aussi une différence de culture. La différence se marque également au XVIIe siècle, dans la seconde moitié surtout, mais d'une façon moins criante. C'est uniquement par leur travail plus soigné, par leurs dimensions surtout, que les maisons des riches diffèrent alors de celles des pauvres. Elles restent dans la tradition constructive des chaumières démolies pour leur faire place. Elles sont bâties par des ouvriers du terroir, charpentiers ou maçons, qui continuent à exercer leur métier, comme le leur ont appris leurs pères. Il ne s'agit pas encore chez nous d'œuvres d'architectes, imitateurs des modes françaises.

Quelques-unes de ces maisons bourgeoises du XVIIe siècle ont duré jusqu'à nous. La maison Lambrette en est un excellent exemple. Elle est située rue des Raines, une des plus belles rue du temps.

Sur un soubassement de pierre, la bâtisse se dresse, toute en bois de chêne et torchis. Pour élever cet important immeuble, le charpentier a mis tous ses soins : les pièces de bois, après trois siècles, ne laissent voir encore aucun mouvement, aucun hors-plomb.

La façade présente les caractéristiques des constructions antérieures ; peu de souci de la symétrie, fenêtres à meneaux, croisillons de bois, torchis. Les chéneaux sont supportés par des corbeaux d'un profil encore gothique, ornés sur leur flanc d'une rosace en relief et portant jadis, à leur extrémité, un pendentif en forme de gland allongé.

Restituons en imagination à cette maison ses petits carreaux enchâssés dans du plomb, ses volets, ses lucarnes, et nous aurons devant nous le type de la riche demeure bourgeoise à Verviers, pendant la première moitié du XVIIe siècle.

Poursuivons avec Pirenne lorsque celui-ci évoque la maison Cornet (actuel musée communal) et les autres demeures Louis XV de la rue des Raines[149].

Les constructions de style Louis XV de la rue des Raines étaient sans doute considérées alors comme les plus belles de la ville ; elles indiquaient que leurs propriétaires occupaient le premier rang et affirmaient leur supériorité sur la masse des petits bourgeois logis encore à l'ancienne mode.

Et pourtant, elles sont loin de pouvoir rivaliser avec les façades des élégants hôtels de la noblesse liégeoise, et leur intérieur manque de cette belle ordonnance que les architectes de la capitale savaient créer.

Les hôtels verviétois sont des hôtels bourgeois.

Sont-ce des architectes qui les ont édifiés ?

On est plutôt tenté de croire qu'ils sont surtout l'œuvre de maîtres maçons s'inspirant de ce qu'ils ont vu faire à Liège ou ailleurs.

Il faut prendre garde d'exagérer la transformation de la physionomie de la ville. Elle est réelle, mais Verviers, malgré tout, conserve un aspect pittoresque plutôt qu'élégant.

Pendant le XVIIIe siècle, quantité de maisons en colombage persistent, les toits de chaume restent fort nombreux ; on en rencontrera encore en pleine ville au XIXe siècle. Il n'y a pas à Verviers que des Crésus ; beaucoup ne peuvent suivre la mode et certains bourgeois sans ambition, conservateurs, s'obstinent à garder inchangée la maison paternelle aux fenêtres à meneaux.

***

Rue des Raines toujours, c'est la famille Franquinet qui fit construire en 1738 le bâtiment des n° 65-67 qui abrita au Xxe siècle le café-dancing bien connu « L'Austerlitz ». En 1827, c'était là le siège de l'Hôtel de Flandres, dont parlait *L'Hermite en Belgique*[150].

J'arrivai tard à Verviers, et me fis conduire à l'hôtel de Flandres ; les grandes notabilités y descendent, elles y trouvent, à prix d'argent, un luxe et les

commodités des premiers hôtels des grandes villes. C'est ce que j'eus lieu de remarquer au déjeuner du lendemain. Pour moi, qui suis peu friand, je demandai un déjeuner local, et l'on me servit, avec du café, une espèce de gâteau que les Verviétois, qui passent pour gourmets, nomment Cougnou, et qui est fait d'une pâte de pure farine de froment, pétrie au lait avec du beurre et du sucre. Mais soit que mon palais exotique ait été en défaut, soit que ce jourlà les Cougnous n'eussent pas réussi en fournée, je les trouvai gastronomiquement inférieurs à leur réputation. A la vérité je n'ai goûté que plus tard les cougnous de M. Grand-Jean, le plus aimable pâtissier qui fut oncques.

***

C'est également rue des Raines que naquit en 1862 le futur historien Henri Pirenne, et dix ans plus tard son frère Maurice. Ils étaient les fils d'un industriel libéral progressiste, qui se fit bâtir ensuite une maison au 76, rue des Alliés (alors rue des Vieillards) adjacente à son usine. A en croire, en 1938, son fils Jacques Pirenne, ce voisinage ne fut pas sans influences sur le jeune Henri[151].

C'est dans un ancien pavillon du XVIIIe siècle, situé au milieu du jardin de l'habitation de sa famille, que mon père avait installé son cabinet de travail. Il y faisait ses devoirs, s'y absorbait dans ses lectures, mais toujours il y entendait le ronflement de l'usine qui, de l'autre côté du jardin, tournait sans arrêter. Et cette usine aussi, jouait dans sa vie un rôle capital, avec le va-et-vient constant des charrettes qui apportaient les balles de laine et emmenaient les pièces de drap destinées aux uniformes de l'armée et aux sièges des voitures de chemins de fer, l'entrée et la sortie des ouvriers, les conversations journalières de son père avec les employés qui, depuis si longtemps au service de l'usine, faisaient en somme partie de la famille. Il serait, lui aussi, industriel. Et il se préparait, avec le sérieux et la passion qu'il mettait en toute chose, à remplir son rôle de chef d'industrie.

Son père lui avait fait installer deux petites cuves de teinturerie, et, tout en faisant ses devoirs, il se livrait à des expériences sur la teinture des draps. Il étudiait la fabrication des tissus, en dessinait la trame dans des cahiers en regard des échantillons, et ces cahiers restèrent toute sa vie dans un tiroir de son bureau, au milieu de ses fiches d'historien, comme le petit Jésus de Prague pendit toujours au-dessus du lit du plus jeune de ses enfants, comme les œuvres complètes de Balzac, reliées au nom de son père, restèrent jusqu'à sa mort sur un rayon de la bibliothèque la plus voisine de son fauteuil. Ses devoirs finis, il s'en allait dans

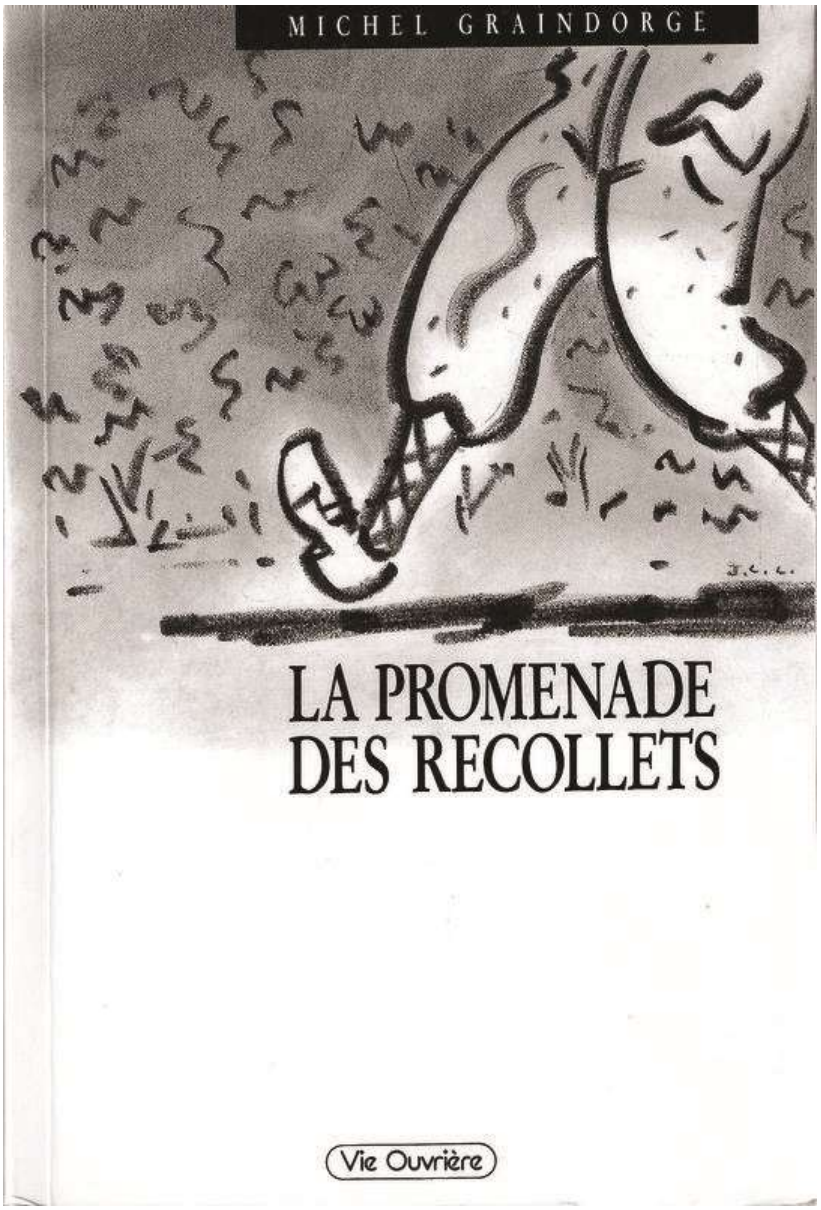
l'usine ; il allait voir battre les raykhem bruyants, ou contemplait longtemps le volant de la machine à vapeur, qui lui paraissait si grand, ou encore allait faire flotter sur les cuves de l'atelier de teinturerie, des galères armées de canons – qui firent, dans mon enfance, l'objet de mes plus vives convoitises !

Mais, plus il grandissait, plus il aimait à aller voir travailler les ouvriers à leurs métiers, apprenant avec eux cet archaïque parler wallon dont il posséda bientôt toutes les finesses. Il entrait ainsi en contact avec le peuple ; à lui parler sa langue, il le comprenait mieux, s'attachait à lui. Sans qu'il put s'en douter, le milieu dans lequel se développait son adolescence le marquait d'une empreinte profonde. La vie lui apparaissait, d'emblée, comme dominée par deux phénomènes essentiels : le sentiment religieux et le problème économique. Et le cadre exclusivement urbain de son existence passée dans cette ville, où toute la population ne vit qu'en fonction des fabriques de drap, devait l'orienter vers les études d'histoire économique et urbaine.

On peut dire que si mon père a publié cet immense *Recueil de documents pour servir à l'histoire de la draperie flamande*, que s'il a formulé, sur la formation des villes, la théorie aujourd'hui classique de leur origine commerciale, c'est parce qu'il a vécu à Verviers, dans une famille d'industriels lettrés, partageant son temps entre la bibliothèque et la fabrique de son père.



L'ancienne maison de la famille Pirenne rue des Alliés



Couverture du livre de Michel Graindorge (1987)

17

DU PONT D'AL CUTE AUX RECOLLETS



Le pont d'Al Cute De la rue des Alliés, nous empruntons la rue Renier jusqu'au pont d'Andrimont mieux surnommé d'Al Cute pour rappeler la présence de prostituées dans les petites maisons de l'autre côté de la rivière. Malheureusement tagué par un irresponsable, le

beau christ était évoqué par Léon Norgez dans *En ce temps là Elisabeth*[152].

Comme elle avait franchi le pont sur la Vesdre, Marie-Jeanne s'arrêta près d'une fontaine jaillissant d'un lourd socle triangulaire que surmontait un crucifix monumental, encapuchonné de lierre. L'eau s'écoulait en joyeux trilles dans un vénérable bassin de pierre de taille, tout érodé, et se répandait en ruisselets, dans les interstices des gros pavés. La jeune fille aimait cet endroit paisible. Elle ne manquait jamais d'y faire halte et d'y prier, comme on le lui avait enseigné, pour les âmes du Purgatoire. Près du crucifix, s'amorçait un chemin agreste, taillé à flanc de rocher, ouvrant sur la perspective enchevêtrée des usines et des maisons du quartier des Prés-Javais. Au-dessus des toits, le pesant clocher de Saint Remacle dominait l'horizon et affirmait un air de basilique romaine inattendu mais assez réussi.

***

F. Ymart a insisté aussi, en 1894 lui, sur le pittoresque de l'endroit et invitait à emprunter la promenade de Récollets – délaissée selon lui depuis la création des boulevards – du pont d'Al Cute vers le centre-ville[153].

Le pont d'Andrimont est un des coins les plus pittoresques de Verviers.

Au bord de la rivière, les vieilles maisons de la promenade des Récollets forment un groupe d'une grande originalité et digne de tenter le pinceau d'un peintre. L'eau de la fontaine du « pont d'al cute » est réputée la meilleure de la ville, aussi il y a toujours des groupes très animés au pied du vieux Christ qui surmonte la fontaine, groupes formés de femmes du quartier, qui, en attendant leur tour, taillent une bavette et disent tout le bien possible de leurs voisins et voisines.

Les cruches remplies, elles s'en vont, le « horkai » aux épaules, regagnant à pas lents leurs demeures.
Connait-on encore la « promenade des Récollets » ? Non, n'est-ce-pas ? Elle est bien abandonnée depuis la création des Boulevards ! Oh! je sais que « l'podri les Récollettes » n'offre pas le trottoir bien large, les belles maisons bien propres, les coquettes villas de nos boulevards, non, l'entrée de la promenade par le pont d'Andrimont, n'a aucun rapport avec la rue du Palais. Mais quel pittoresque ! Quel charme ! Dans ces vieilles maisons toutes branlantes, qui se cachent sous

la verdure des arbres, et tous ces petits ponts de bois, qui relient le premier étage ou le second au niveau de la rue. Le chemin s'allonge à mi-côte, dominé d'un côté par les hautes frondaisons, de l'autre surplombant de bien haut la Vesdre, dont les eaux sales miroitent au soleil en reflets prismatiques. La ville s'étend par delà la rivière, une grande agglomération de maisons dominée par la masse de l'Hôtel-de-Ville, la maigre silhouette de la tour de Saint-Joseph ; au fond, les boulevards s'étagent dominés à l'horizon par le fin profil de l'église de Heusy. En été, par les grands soleils, la Promenade des Récollets est délicieuse, pleine d'ombre, et, à part les bruits qui montent de la ville, on se croirait en plein bois.

***

Eugène Bilstein a consacré un de ses petits textes sur sa ville à la promenade des Récollets[154].

C'est là qu'ont dû passer jadis les religieux, sous l'ombre tranquille des platanes. La petite route serpente, à pic, caillouteuse, avec sous elle en ruban parallèle, le courant noirâtre de la Vesdre. L'endroit est joli et prête aux rencontres. Par les soirs d'été, des ombres furtives y passent, enlacées, « Comme dans les vieilles étapes ». Mais nos yeux qu'appelle le passé, suscitent en un songe plus doux, les vieux, les bons vieux pères, marchant gravement, sous les feuillées, un bréviaire à la main.

***

La promenade des Récollets a marqué suffisamment Michel Graindorge pour donner son nom à son récit autobiographique[155].

Derrière l'église, un chemin surplombe la Vesdre de trois à quatre mètres. D'emblée, ce chemin pénètre sous quelques frondaisons. D'un côté la rivière, de l'autre un escarpement de taillis qui va vers Andrimont. Il y fait vite sombre et, au soir tombant, la nuit y devient plus noire. Il faut s'aventurer avec hardiesse et marcher de longs mètres avant d'être happé faiblement par la lumière d'un réverbère qui vous abandonne tout aussitôt. Des bancs, à intervalles réguliers, permettent de s'asseoir, d'observer, d'attendre. Il y a quelque temps, revenant de la bibliothèque communale, je décide de m'y aventurer. A trois reprises, je vois, sur les bancs, des couples d'amoureux qui s'embrassent goulûment. Deux jeunes femmes, fumant de longues cigarettes, debout contre un arbre, me regardent

avec ironie. Je hâte le pas. Je dégringole une volée d'escaliers qui mènent à une passerelle. Je l'ai échappé belle. J'ai échappé à quoi ?

***

Les Récollets ont aussi inspiré un poème à Joseph Gélis, se souvenant, lui, de ses années de résistance dans « Wallonie libre »[156] :

Sur le vieux banc des Récollets
Nous arrivions, dans la nuit brune,
Pour conspirer au clair de lune, A
quatre ou cinq. Quand il pleuvait,
C'était facile et plus discret.
Chacun disait dans sa rancune
Des mots très durs et l'un ou l'une Confiait,
à mi-voix, un secret.
Il y avait des morts glorieux
Et nous voulions faire comme eux,
Quand nous venions la belle histoire
A quatre ou cinq, dans la nuit noire,
Sur le vieux banc des amoureux,
Parler tout bas de la victoire…

***

Les Récollets, c'était jadis aussi le terrain de course des cours de gym' de l'Athénée, édifié en contrebas de la colline par Auguste Vivroux en 1871. Henri Pirenne fut un des tout premiers élèves à découvrir les nouveaux locaux[157].

Je suis entré à l'Athénée aux temps lointains où il venait de se substituer au vieux Collège communal détruit par un incendie dont les Verviétois ont longtemps conservé le souvenir. J'ai connu les classes improvisées où on avait tant bien que mal casé les élèves, dans un ancien couvent adossé à l'antique église du « Vieux Cimetière » et qui a disparu en même temps qu'elle.
Au sortir de ces locaux pittoresques, mais ruineux, quelle impression de fraîcheur et de renouveau nous avons ressentie en nous installant dans l'édifice actuel, si clair, si commode et si bien compris ! Mais ce n'est pas seulement l'aspect de notre nouvelle demeure qui nous a surpris et ravis, c'est bien plus encore l'esprit qui y régnait, je veux dire l'esprit de Thil Lorrain. C'était, par excellence, un

animateur, un inspirateur, dont le souffle se communiquait à ses élèves. Je doute fort qu'il se soit beaucoup soucié de pédagogie scientifique. Il était pédagogue d'instinct. Il savait exciter chez les autres le feu sacré et susciter des vocations parmi ses élèves. Sans être lui-même un grand savant, il nous donnait le goût de la science et c'est là ce qui en lui était admirable. Il s'est survécu dans ceux qu'il a formés.

***

Autre professeur d'Université et écrivain verviétois, Laurent Dechesne suivit Pirenne de peu dans le nouvel établissement[158].

Je fus pendant une dizaine d'années un des élèves du Collège communal de Verviers, érigé plus tard en Athénée Royal. J'entrai en seconde préparatoire, classe d'enseignement primaire dirigée par mon bon Maître Tourneur : son fils devait devenir plus tard mon ami et mon confrère à l'Académie Royale de Belgique, dont il est actuellement le Secrétaire Perpétuel.

Le Collège englobait en réalité l'enseignement moyen du premier et du second degré, y compris les classes de la section des humanités gréco-latines. On voit que la ville de Verviers, toujours soucieuse de répandre l'instruction, avait fait largement les choses. Elle avait apporté le même soin à la construction matérielle de l'école. Loin de l'établir suivant la coutume, en pleine agglomération urbaine, à l'étroit, au milieu d'usines bruyantes et fumeuses, elle avait mis à sa disposition de grandes étendues de terrain le long de la rivière, au pied des collines boisées.

On l'avait construite suivant les principes les plus modernes. Au centre : un large préau, généreusement éclairé par un immense toit de verre, assez élevé pour que notre professeur de sciences naturelles pût un jour y répéter, devant nous, l'expérience classique par laquelle on démontre la rotation de la terre sur elle-même. Près de l'entrée monumentale, le logement du préfet des études. A gauche et à droite, de vastes cours sablées pour la récréation des élèves. Au fond, à l'aile droite, une spacieuse salle de gymnastique.

Partout des peintures claires, de la lumière et de l'air à profusion. Rien de l'aspect sombre et rébarbatif des tristes collèges dont on trouve partout la description.

Celui de Verviers, promu plus tard au rang d'Athénée Royal, figure encore parmi les établissements les mieux réussis de notre pays.

***

On trouve enfin une troisième description de l'Athénée sous la plume d'André Molitor[159], futur chef de Cabinet Ministre Harmel puis du Roi Baudouin, qui y fit ses Humanités dans les années 20.

Ce furent sept années d'études fortes comme on les fait dans une école de province. Nous étions relativement peu nombreux (douze en réthorique), peu distraits par de multiples appels extérieurs. L'Athénée était une grande baraque carrée au bord de la Vesdre, entourant un préau couvert et flanqué de deux cours de récréation. L'atmosphère y était assez studieuse, le corps professoral sérieux, de qualité variable comme partout, mais dans l'ensemble valable.

(…)

Mon passage à l'école officielle m'a permis de toucher du doigt les vertus et les valeurs que l'on peut rencontrer dans des milieux non chrétiens et de saluer avec respect ce qu'il y a de vraie grandeur chez des hommes et des femmes qui mènent une vie droite et parfois héroïque sans l'appui de la foi. C'est l'impression que, confusément, je ressentais et qui aujourd'hui se confirme dans mon souvenir, au contact de personnalités éminemment attachantes et respectables comme certains de mes professeurs et de mes camarades.

***

Ne quittons pas l'Athénée sans regretter une fois de plus que le beau hall de sports de Bruno Albert, plutôt que d'être édifié sur les terrains malheureusement libérés par la funeste démolition de la Maison du Peuple puis de la Maison syndicale, ait nécessité la destruction supplémentaire d'une série de bâtiments de belle facture rue du Gymnase et rue Masson. Parmi les maisons détruites se trouvait, au carrefour des rues du Gymnase et Masson, le café « Chez Henri », que le concierge, certains professeurs et des rhétoriciens de l'Athénée fréquentaient sous l'œil courroucé du préfet Mathieu. C'est ce à quoi les patrons expropriés faisaient allusion dans la petite pièce en vers[160] qu'ils affichèrent à leur devanture au moment de quitter les lieux :

AVIS MORTUAIRE

Pour plaire à monsieur le Préfet
Ici, plus de café, plus de pèkèt.
Imitant St Michel et consort, L'on
construira une salle de sport.
Mais, comme l'Etat n'a pas d'argent,
Que les travaux se payent
comptant, L'athénée gardera son
standing En y faisant un grand
parking.

Signé : les expropriés.



Le hall de l'Athénée



L'ancienne bibliothèque de Verviers (de 1887 à 1974) rue Thil-Lorrain Œuvre de l'architecte communal Emile Lebens qui avait été évincé par Vivroux pour l'Athénée, l'ancienne école du Centre, au bout de la rue, abritait jusqu'en 1974 la bibliothèque communale. Hellé a bien rendu l'atmosphère de celle-ci en « croquant » ses bibliothécaires[161] dans les années 30.

Calfeutrés dans leur grande armoire aux rayons innombrables, les frères Davenport de la Bibliothèque Communale de Verviers, vont, viennent,

apparaissent au guichet public, disparaissent entre les piles de livres, dans le labyrinthe aux cinquante mille volumes, comme par enchantement, Pfutt !...

On les voit, puis, soudain, on ne les voit plus. Ils se sont volatilisés comme les comparses de Bénévole.

L'un est accroupi entre deux rayons, ou se perd de vue, là-haut, dans un fatras de revues et de vieux bouquins jaunis qui ont déteint sur lui. Il fait corps avec les vieux parchemins, se confond dans leur ambiance, prend leurs tons vétustes, leur air désolé, leurs traits ridés et racornis.

L'autre se défend mieux contre les outrages du temps et de la promiscuité. Il a conservé son masque métallurgique d'ouvrier émancipé, soigne sa cravate, sa coupe de cheveux, taille sa moustache, réagit et se confine davantage dans l'ordre et la méthode.

***

Michel Graindorge évoque, lui, sa rencontre avec un André Blavier alors presqu'en début de carrière[162].

De l'autre côté de la place du Martyr, non loin de la Vesdre, la bibliothèque communale. Un bâtiment très poussiéreux qui dépend de l'athénée royal abrite, au premier étage, une salle de lecture étrangement calme et la bibliothèque proprement dite ; imaginez un homme d'une bonne trentaine d'années, de petite taille, peu rasé, le cheveu noir retombant sur le front, deux yeux malins qui regardent par-dessus le verre des lunettes, une bouffarde éternellement aux lèvres, une voix traînante et savoureuse avec un fort accent verviétois. Ecoutez-le, intarissable, parler du collège de pataphysique, de Raymond Queneau qu'il rencontre souvent et dont il connaît bien toute l'œuvre. Regardez-le, plein de malice, disparaître et reparaître en marmonnant derrière des piles de livres, lâchant sa fumée bleue sans cesser de parler, desserrant à peine les lèvres…

***

Je laisserai les mots de la fin à André Blavier pour évoquer, non les vieilles pierres de l'ancienne Bibliothèque qui abritèrent la majeure partie de sa carrière rue Thil-Lorrain, mais « ses » lecteurs[163].

Il y a le vieux garçon à ses heures pédéraste, qui veut des livres vous savez bien là ? Il y a le collégien boutonneux et viciant, qui impêtre des séries noires en reluquant biglegrement les mollets de sa jeune voisine fais pas ta rosière ça me la coupe.

Il y a l'autodidacte appliqué, qui recopie mal ses listes et demande ingénument *L'amour fait à Marie,* par Clodo (Pel), ou du même cochon, *La jeune fille violée,* ou encore *La pesanteur de la grasse,* ou *La volupté du Mâle.*

Il y a la petite vieille, au cabas débordant de victuailles, qui prétend obtenir, c'est d'elle ne sait plus quel auteur mais vous devez bien connaître vous, *La Chanteuse du Répertoire.* Elle insiste si si c'est bien le titre son amie l'a eu d'ici vous refusez de me le donner je me plaindrai à qui de droite. Tout s'arrange sur un coup de génie de Falempin qui se souvient pourquoi de *La Chartreuse du reposoir* d'Henry Bordeaux des Belles Familles adossées aux Bons Murs (de l'Atlantique).

Il y a le vieillard gâteux, emphysémateux, goitreux, crachotant, bégayant, zozotant, bourgeonnant, bavotant, chauve, édenté, épileptique, problématique, qui chevrote à chaque fois haha y en a pas beaucoup à mon âge qui ont une pareille santé.

Il y a les anarchos, leur complexe de supériorité, leur hideux égoïsme. Les plus râleurs vaticinent les foules sont analphabètes on va à la catastropheu on verra la culotte des cieux s'enflammer sur elle-même quel joli feu d'artifice et vivent le pessimisme, Stirner dans l'édition de la Revue blanche, le néomalthusianisme et Schopenhauer (en traduction).
Il y a le père de famille foireuse nombreuse, qui surveille les lectures de gosses aux yeux cernés, aux dos voûtés, aux fronts ridés.

Il y a les férus de la généalogie, les toqués de la théosophie, les sinoques de la médecine par les plantes, les abrutis de l'hagiographie, les mordus des vies romancées, les enragés de l'antisémitisme, les lecteurs de Claude Farrère et de Marcel Prévost.

Il y a le bouc en train, qui vous accoste ça ne rate pas comment allez-vous yau de poêle, à qui Falempin riposte Et moi je vous chante deux points pouille.

Il y a Pergoriot l'huissier. Il rapporte un tome des *Mémoires* de Casanova et s'essclame c'est ignobleu donnez-moi donc le volume suivant.

Il y a le bricoleur le chômeur le tripoteur, qui lit les manuels Roret et en rafistole les ais.

Enfin, croyez-moi ma chère, la bibliothèque, c'est le rendez-vous des élites.



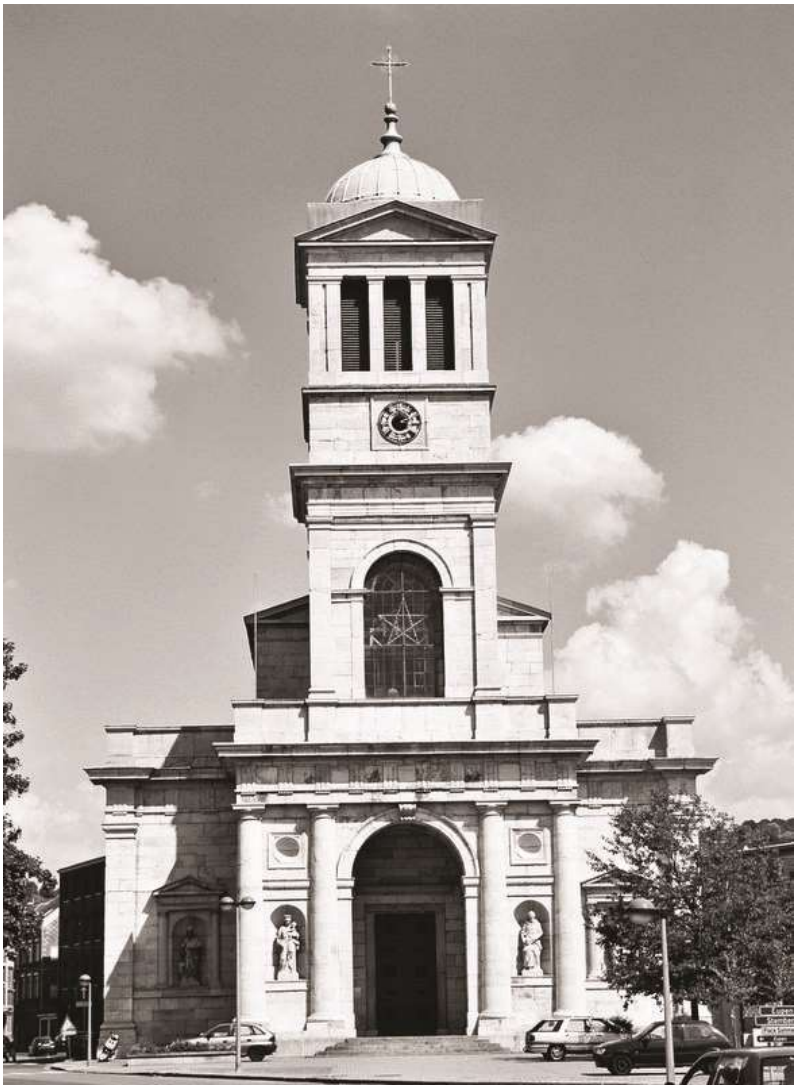
1982 : fin de mes années de recherches sur la presse locale sous l'œil d'André Blavier



La maison Bosard, place Sommeleville

19

ST-REMACLE ET SOMMELEVILLE



L'église St-Remacle Décidée sous le régime hollandais, la construction de la nouvelle église

StRemacle (en remplacement de celle qui se trouvait derrière l'Hôtel de Ville) tarda longtemps, comme le regrettait en 1827 *L'Hermite en Autriche*[164].

Verviers n'offre pas une seule église passable, elles sont toutes indignes d'une ville aussi importante. Il a été longtemps question, et naguère encore, d'en bâtir une pour servir de paroisse ; les frais d'achat du terrain, de construction, etc., étaient évalués à trois cent mille francs ; les maisons Biolet, Simonis et M. Defaut avaient souscrit, à elles seules, pour les deux tiers de cette somme ; Me Biolet s'était cotisée pour cent ou cent vingt mille francs ; croirait-on que ce projet, qui devait procurer à Verviers un monument public digne du rang qu'il occupe, est presqu'entièrement perdu de vue pour une malheureuse discussion sur l'emplacement à choisir ?

***

La nouvelle église paraissait insipide à Eugène Bilstein à la fin du XIXe siècle[165].

Calme, paisible, presque austère, tel apparaît le quartier St Remacle. La grande église sans style, attirante pourtant, dresse au bout de la rue ses murs blanchâtres qu'a noircis la patine du Temps. A la sortie du salut, lorsque les bonnes dévotes descendent le parvis sacré, s'éparpillant dans les rues avoisinantes et que s'essaiment dans l'air les moineaux francs et les colombes en faction au faîte du dôme saint, le quartier apparaît aussi en sa physionomie spéciale, comme contrit et dévotieux.

***

D'un goût plus sûr, Maurice Pirenne savait, lui, en 1927, reconnaître les qualités de St Remacle[166], à l'exception de ses vitraux dont la plupart périrent avec les bombardements de 1944.

Auguste-Marie Virvoux adopta résolument les modes nouvelles. Tout jeune encore, à 25 ans, il avait, en collaboration avec son père, élevé, en 1820, le Théâtre, qui fut le premier monument de style Empire à Verviers. En 1834-38,

il s'occupa de la construction de la nouvelle église Saint-Remacle. Les plans étaient de l'architecte J.-P. Crémer d'Aix-la-Chapelle. Ce monument imposant, sobre, massif (il fut conçu par un Allemand), admirablement proportionné à l'intérieur et à l'extérieur, est, après l'Hôtel de Ville, le plus remarquable des édifices de notre cité. Sa façade, toute en pierre du pays de Verviers, a pris une patine qui ajoute encore à son caractère. Elle est faite d'une sorte d'arc de triomphe romain, en avant-corps, supportant une tour carrée.

Vers 1860, le goût du décoratif étant venu à la mode, la façade de l'église parut morne et triste ; on voulut l'orner et lui mettre sur la tour une flèche. La sacristie de l'église conserve une maquette en plâtre représentant l'église ainsi transformée. Ce projet ridicule ne fut heureusement pas mis à exécution. L'église est fort assombrie par les vitraux. Le plus ancien est de 1868, le plus récent de 1912. Quatre d'entre eux sont de Capronier de Bruxelles. Ils furent donnés par de zélés paroissiens. Comme ils sont dépourvus de valeur artistique, ils font perdre au monument beaucoup de sa dignité. Car les vitraux étant un élément décoratif extrêmement voyant, ne supportent pas la médiocrité ; s'ils sont médiocres, au lieu d'embellir un édifice, ils l'enlaidissent. Mais le mauvais goût régnant fait aimer les vitraux parce qu'ils frappent fort l'œil ; c'est pourquoi les riches paroissiens ne manquent pas de les choisir quand ils cherchent un cadeau à faire à leur église. Que de belles églises de villes, de claires et intimes églises de village, sont rendues vulgaires par de vilains vitraux modernes !

***

En 1885, la destruction de l'ancienne église St-Remacle (désacralisée depuis près d'un demi-siècle) fut, semble-t-il, l'occasion du tout premier sursaut –mais trop tardif – de citoyens verviétois contre la destruction de leur patrimoine, que rapporta Gustave Ruhl[167].

Après l'achèvement d'un nouveau temple en 1839, l'ancienne église fut convertie en magasin ; son mobilier, ses statues, ses cloches, tout avait été enlevé. Malgré cela, elle ne pouvait se résoudre à disparaître ; plusieurs fois on mit en vente sa démolition, mais personne ne se présentait pour abattre une construction qui, par la solidité de ses murailles, ne pouvait vraisemblablement pas rapporter grand bénéfice à l'entrepreneur. Un instant elle fut sauvée ; l'association des Allemands venait, en 1873, de voir sa chapelle incendiée ; les archéologues espérèrent qu'elle rachèterait le vieux temple, mais les démarches n'aboutirent point. Enfin, sa dernière heure allait sonner : en adjudication au mois de mars

dernier, elle fut vendue pour être démolie. Les anciens citoyens de Verviers ne virent pas sans un serrement de cœur les premières ardoises tomber de son toit séculaire. En effet, que de souvenirs de leur enfance et de leurs vieux parents l'ancienne église ne réveillait-elle pas dans leur cœur ! Déjà la charpente était enlevée quand, tout-à-coup, une pétition fut organisée, un sentiment de pitié filiale se réveillait : on voulait conserver le seul spécimen d'ogive que possédât Verviers ; on voulait maintenir ce glorieux témoin des générations passées. La requête fut présentée au Conseil communal. Elle faisait valoir l'avantage qu'il y aurait à approprier l'édifice, soit en musée, soit en marché couvert. Les acquéreurs, de leur côté, étaient prêts à interrompre la démolition et à céder le terrain à peu près au prix d'acquisition. La pétition, organisée trop tard, ne fut pas acceptée ; mais aussi doit-on dire, à la décharge du Conseil communal de Verviers, que la démolition était alors trop avancée. Nul doute que quinze jours plus tôt la démarche n'eût réussi. Mais il était malheureusement trop tard ; l'heure du vieux temple avait sonné ; ses 1000 ans d'existence ne pouvaient pas le sauver, et ses derniers vestiges viennent de disparaître sous la pioche des démolisseurs.

***

L'animation de la place Sommeleville au XIXe siècle a été bien rendue par Henri Poetgens dans ses souvenirs, et l'anecdote des horloges a été depuis souvent rappelée[168].

C'était principalement en semaine qu'était remarquable la grande circulation des artisans aux heures d'arrêt et de reprise du travail. Dans un périmètre relativement restreint se mouvaient les ouvriers des fabriques de Grand'Ry, de Biolley, Simonis, Dubois, Hauzeur, plus ceux des teintureries. La circulation dense de tous ces ouvriers, en Sècheval surtout, avait dû être facilitée par l'adoption d'une heure différente aux principales fabriques. Ainsi, thier MèreDieu, chez de Grand'Ry, midi sonnait à midi juste ; chez de Biolley midi sonnait à midi 6 minutes et chez Simonis, au Chat, midi n'arrivait qu'à midi 15 minutes. En été, la rue Sommeleville présentait l'aspect d'un camp. A l'heure du repas principal, par le beau temps, les ouvriers venaient respirer le grand air, assis à l'ombre, le long des maisons et, là, ils trouvaient qui une épouse, qui un enfant apportant le modeste dîner.
Place Sommeleville, c'est aussi et surtout le bel hôtel de maître des Biolley. La description de la maison patronale adossée aux ateliers, et du patron engagé dans

son entreprise, que donnait Norgez en 1973 lui convient parfaitement pour la première moitié du XIXe siècle[169].

Les patrons verviétois n'ont pas encore commencé – mais cela ne tardera plus – à quitter leurs usines pour aller vivre en dehors de leur milieu de travail. Ces messieurs livrent contre l'Etranger et soutiennent entre eux une concurrence acharnée, une perpétuelle lutte au couteau. Leurs maisons d'habitation sont toujours le cœur et le cerveau, au centre du petit ou du grand complexe que le labeur familial a créé et développé autour d'elles. Du matin au soir elles bruissent du vacarme de l'usine et s'imprègnent de ses fortes odeurs. Le patron est intimement mêlé à tous ceux qui travaillent pour lui et par lui. Le premier dans les ateliers que l'aube éveille à peine, il est aussi le dernier à quitter son bureau. Il ne s'accorde pas plus de répit qu'il n'en accorde à ses gens. Certes, il est jalousé par ses ouvriers, le patron d'alors ! On envie l'argent qu'il gagne, son confort, ce qu'il peut boire, ce qu'il peut manger, sa sécurité matérielle et son assurance de chef, dans toutes les circonstances. Mais on sait qu'il travaille aussi dur, dans son entreprise, que le dernier des manœuvres et nul ne songe à s'en étonner. La femme du patron prend sa très large part des soucis de l'usine quelle que soit la besogne à mener à bien. Les filles et les fils se trouvent à bonne école et commencent très tôt leur apprentissage. La prospérité de la fabrique est à ce prix et songer à une détente, c'est songer à une trahison.

***

Nous ne reproduisons pas ici les récits que fit la presse locale des visites de Léopold Ier (en 1843, lors de l'inauguration du chemin de fer) et du futur Léopold II (dix ans plus tard, pour accueillir sa future épouse venant d'Autriche en train) à l'hôtel de leurs amis Biolley. Par contre, le thème de ce recueil est l'occasion de publier, pour la première fois à ma connaissance, un poème aussi scatologique que satirique écrit, précisément, dans la foulée de la première de ces visites, après laquelle le Roi avait fait Biolley vicomte en lui offrant le petit « de ». D'après une annotation manuscrite d'Armand Weber, expert en la matière, ce poème aurait été l'œuvre de Simon Lobet. Le futur bourgmestre de Verviers (de 1885 à 1891) appartenait alors à un groupe de jeunes libéraux progressistes (avec un autre futur bourgmestre, Edouard Herla, et le père d'un troisième, François Mullendorff) qui faisaient campagne contre la domination des familles Biolley et Simonis sur les affaires locales. Attention, le texte est gratiné, mais aujourd'hui il y a prescription et l'Histoire est passée par là…[170]

Lors du dîner offert par la ville à S.M. Léopold Ier, le roi goûta du foie que Nokin, de la rue des Dardanelles, livre à la consommation.

(…)

Le dit Nokin, charmé de l'accueil qui fut fait à son foie, de l'effet que celui-ci produisit sur la personne royale, et voulant porter à la postérité son nom et tout ce qui s'ensuivit dans l'espoir d'obtenir aussi la place de gâte-sauce actuellement vacante dans les marmites du roi, prit son luth harmonieux et chanta :

Roi, j'ignore comment je dois dire ma joie, Mais,
grand Sire, je vois que vous mangez du foie,
Préparé par Nokin, ce crâne Marmiton.
Dont le rare ragoût fût toujours en renom,
Qui, fort modestement mit son mets à la file,
Des succulents morceaux que vous offrait la ville, Et
qui sut par son art aux valeurs empruntés.
Réjouir le palais de votre majesté.

Ce nouveau cuisinier nage dans l'allégresse Depuis
que son ragoût enfanta la noblesse.
D'un verre de pèket, le foie assaisonné
Fit descendre d'un coup le reste du dîner ;
Et après quelques temps, la chose naturelle
Vous força, malgré vous, d'aller, Sire à la
selle. Et Raymond Biolley, ce petit Sénateur,
De vous mener chier voulut avoir l'honneur.

Le cramoisi velours éclatant de richesse,
Attendait, glorieux, votre royale fesse ;
Arrivé dans ce lieu, prêt à vous décharger,
Votre cul de plaisir commençait à péter,
Lorsque dans cette belle et brillante chiotte,
Vous daignâtes O Sire, abaisser la culotte.
La serviette en main, le sénateur Biolley,

Toucha l'auguste cul lorsque vous eûtes fait, Et
le comblant d'honneur, votre reconnaissance
Aussitôt le créa Vicomte de l'Aisance.

Quelle noble origine, ô gloire pour Verviers, Raymond
Biolley, vicomte, aux Verviétois chié.
Chante, chante mon luth, cette gloire éternelle
Que donne Léopold à la Maison nouvelle,
Raconte les hauts faits de cet auguste étron,
Qui donne à la noblesse un Vicomte Raymond.



Détail d'une porte intérieure d'un salon de l'ancien hôtel Biolley

20

DE PRE-JAVAIS AUX GRIS-CHEVRIS



La fontaine Marabout devant l'ancienne usine Simonis

Rue Raymond, il ne subsisterait plus aujourd'hui dans sa configuration initiale de 1833 (c'est-à-dire non exhaussée ultérieurement) *qu'une seule* des maisons ouvrières que Raymond de Biolley avait fait construire dans la rue qui porte son nom. Tenter de la conserver en l'état aurait encore un sens. Voilà en tout cas comment Poetgens décrivait la rue au XIXe siècle[171].

Si des Grandes Rames l'on passait dans la rue Raymond, l'on y jouissait, par exemple, au cœur de l'été, d'un spectacle inoubliable. Cette rue Raymond était jadis un cul-de-sac bordé des deux côtés par de petites maisons comme il en reste encore quelques-unes aujourd'hui. Au devant de chaque porte et perpendiculairement à la rue, on avait, comme garantie d'entrée à pied sec, établi une bande de pavés allant jusqu'à largeur de trottoir, et tout le reste de la rue était un terre-plein. Aux deux côtés de la rue, et en alignement avec les bandes de pavés, l'on avait planté des arbres dont le branchage était relié en cordons. En été donc, la verdure était abondante et chaque habitant aimait, à l'envi, à garnir extérieurement les appuis des fenêtres de fleurs en pots, ce qui transformait ce tronçon de rue en un vaste bouquet. Entre les arbres, les enfants établissaient des balançoires ; sur le terre-plein ils sautaient à la corde, jouaient aux cerceaux et à la toupie ; et, le soir des journées chaudes, c'était un riant spectacle de voir les parents assis au seuil de leurs portes, respirant le grand air et contemplant les ébats d'un nombreux essaim de jeunesse.

***

Plus à l'est du centre-ville encore, la rue de Limbourg conserve aujourd'hui le souvenir des anciennes Editions Marabout via la fontaine de Marianne Doucet au Polygone de l'eau. Dans leur agréable guide *Sur les pas des écrivains en Ardenne,* Christian Libens et Claude Raucy[172] ne manquèrent pas de saluer, non seulement les noms des grands écrivains, mais aussi l'importance de l'aventure Marabout dont Jacques Dieu a retracé la belle histoire en 1999 aux Editions Nostalgia[173].

Verviers aussi a été une capitale, celle de la laine, et la ville a connu la prospérité, comme en témoignent son Grand-Théâtre et certains de ses édifices. Son nom reste attaché à une grande réputation musicale : Henri Vieuxtemps, Guillaume Lekeu y ont vu le jour. Mais ses peintres (le mouvement des intimistes verviétois mériterait une éclatante reconnaissance à la suite des essais que leur ont consacré André Blavier et Georges Schmits) et ses écrivains ne sont pas en reste. Il suffit, pour s'en convaincre, de citer presque au hasard et à la diable, les noms de Christian Beck ou d'André Blavier, ou ceux des historiens Henri Pirenne et Luc Hommel, des dialectologues Jules Feller et Jean Haust, des poètes Albert Bonjean, Adolphe Hardy, Lucien Christophe, Maurice Quoilin, le fondateur de la revue *L'Avant-Poste*, Maurice Beerblock, le traducteur de Jérome K. Jérôme,

ou encore de Henri-Jacques Proumen, pionnier du roman de science-fiction… tous Verviétois !
De plus, la ville a été longtemps associée à la silhouette d'un curieux oiseau qui a fait le tour du monde : Marabout. Dans l'immédiat après-guerre, André Gérard développa à Verviers une aventure éditoriale étonnante en « inventant » le livre de poche en français – avant Paris ! – puis en lançant avec succès nombre de collections de romans populaires (l'écrivain Jean-Baptiste Baronian en dirigea plusieurs) et pour la jeunesse. Faut-il rappeler les Marabout-Junior puis les Marabout-Pocket et leur inusable Bob Morane, de Henri Vernes ; ou les Marabout-Mademoiselle, avec la Sylvie du Verviétois René-Philippe Fouya ?

***

Originaire de Dison, Elisabeth Lange fut une des auteurs de la maison Marabout. Elle a raconté dans ses mémoires[174] sa visite de l'imprimerie de la rue de Limbourg 167 (dont la façade est actuellement dénaturée, à l'instar de celle de deux beaux immeubles rue du Manège et rue des Martyrs, par d'incongrues décorations asiatiques autorisées au nom du sacro-saint soutien au commerce local, fut-il de la restauration chinoise).

L'émotion me gagne en relatant le premier instant face à André Gérard. En 1955, Marabout atteignait le faîte de la gloire, le savait-on ? Gérard était épanoui, heureux, de ses mains largement ouvertes il distribuait à tous un bonheur de vivre. Comme son directeur littéraire, mais d'une autre manière. Plus fraternelle, de ce fait, ô combien plus vulnérable.

Ce jour-là, j'ai compris que désormais – quoi qu'il arrive – je demeurerais attachée à Marabout. S'il est aujourd'hui « made in France », ne cherchons ni les pourquoi, ni les comment, il reste pour moi, comme pour tant d'autres, un échassier gris et blanc né en bord de Vesdre que deux hommes de chez nous ont su porter au pinacle.
Pour ne pas faillir à la tradition, Gérard me fit visiter l'imprimerie. Je n'y connaissais rien, j'ai posé des questions stupides, ça ne l'irrita pas. Dans sa tête, dans ses propos, rien que du papier, des machines, des ouvriers exerçant le plus beau métier du monde, des encres, des livres, des auteurs, des illustrateurs. Dans le bruit, il me parla de l'imprimerie de son père, me dit qu'il voulait, lui, être davantage qu'imprimeur de registres, sa chance fut d'être scout, d'éditer ses premiers ouvrages sur le scoutisme, de rencontrer J.J.S. (Jean-Jacques Schellens).

Sur notre passage, les ouvriers souriaient, peut-être avaient-ils pitié de mon air exténué !

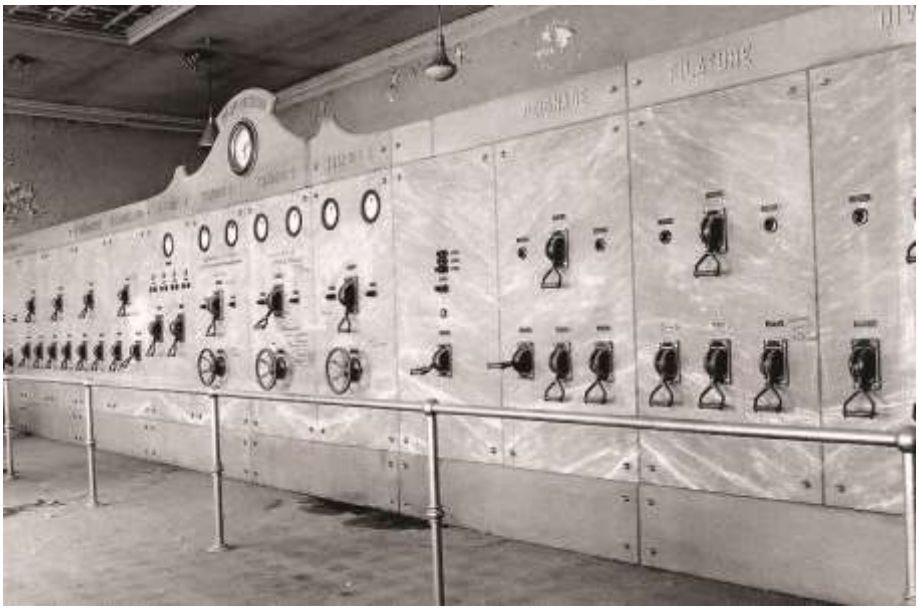
***

Continuons rue de Limbourg, jusqu'à l'ancien Solvent belge (abritant la réserve visitable de machines textiles et d'anciennes machines à vapeur) et aux établissements Traitex. Ceux-ci surplombent l'ancien Casino de Verviers, qui est en bien piteux état mais toujours reconnaissable dans ce décor industriel sans aucun rapport avec l'aspect champêtre des lieux lorsque *L'Hermite en Belgique* les évoquait à la veille de la révolution[175].

C'est en faisant ces réflexions que je m'acheminai vers le Casino, espèce de vide-bouteille que j'atteignis en remontant la Vesdre sur laquelle Verviers est bâti. Le Casino est le quartier-général d'été de la Société du Cabinet littéraire (qui n'a de littéraire que le nom) la seule qui existe maintenant à Verviers et dont font partie presque tous les notables de l'endroit : les deux qualités requises pour l'admission à l'Arcadie de Rome, sont impérieusement exigées ici ; à savoir : la richesse et la nullité ; l'on y ajoute par surabondance une espèce de morgue aristocratique, je dirais même nobiliaire, quoiqu'il n'y ait à Verviers d'autre noblesse que celle de l'or, d'autre aristocratie que celle des richesses, car on dirait que les deux vers :
Avec un peu d'argent, un homme est quelque chose ;
Un homme sans argent est un peu moins que rien,
Ont été faits pour cette ville. Au reste, ce n'est pas seulement dans la société en question que les diverses classes présentent des différences tranchées ; tous les salons, toutes les réunions presque, offrent cette espèce de bigarrure, et l'on y voit très rarement les heureux du jour lier conversation avec des gens d'une classe inférieure, c'est-à-dire industrieuse.



L'ancien Solvent belge, qui abrite
la réserve des machines textiles et d'anciennes machines à vapeur



Le tableau de commandes des machines de l'usine « La Vesdre » en Renoupré, un patrimoine industriel toujours sans protection

De l'autre côté de la Vesdre se trouvaient, à Renoupré, avant que les usines « La Vesdre » notamment (où un vestige industriel exceptionnel attend toujours d'être protégé) ne s'élèvent sur les lieux, plusieurs cabarets champêtres dont Ymart se souvenait, en 1896, dans sa description du vieux Verviers, tout en notant les changements intervenus et seuls encore visibles aujourd'hui, l'activité en moins[176].

Où maintenant fument d'innombrables usines, autrefois – y a-t-il 30 ans ? – s'étendaient de vastes prairies. La Vesdre coulait doucement sur son lit rocailleux et dans ses eaux claires et limpides, on voyait filer comme l'éclair la truite, ou se ballader le goujon. Au pied de Hombiet, plusieurs cabarets champêtres attiraient, le dimanche et le lundi surtout, de nombreux consommateurs. C'était la promenade traditionnelle du dimanche, on s'y rendait en famille pour boire du lait et manger du coucou, et sous l'œil attendri de la maman, les enfants jouaient à la balançoire, ou risquaient de se rompre le cou sur les escarpolettes, pendant que le papa faisait une clapante partie de quilles avec les camarades. La Vesdre, en cet endroit, était charmante et nous nous souvenons encore des bonnes

parties de canotage que l'on faisait sur les barquettes et les radeaux à pagaie du Tivoli ou du Frascati, aux environs de la Grosse Roche, que l'on évitait si prudemment, parce que pour nous, navigateurs de dix ans, la Grosse Roche représentait l'écueil le plus redoutable qui existât du Tivoli à la vanne Jaeghers. Maintenant le charme est rompu, les nymphes qui folâtraient aux abords de la rivière se sont enfuies épouvantées devant l'invasion de l'industrie, les beaux arbres, les vieux saules à la chevelure argentée, les hauts peupliers si élégants sont tombés sous la cognée ; la Vesdre si pure, si limpide, est souillée, elle roule maintenant des flots d'une boue noirâtre et les très jolis poissons qui la peuplaient autrefois sont disparus, empoisonnés par les mortels miasmes des lavoirs et des teintureries. L'idyllique Tivoli, le poétique Frascati, qui, autrefois, miraient leurs façades blanches dans la Vesdre, sont maintenant englobés dans de monstrueuses fabriques toutes sombres ; partout l'industrie a pris possession du terrain, les hautes cheminées vomissent des flots d'une fumée noire et âcre, partout la vapeur siffle et où autrefois chantaient les fauvettes et les rossignols, vous n'entendez plus que le grincement des roues et le bruit des lavoirs.

***

Revenant vers Pré-Javais, prenons la rue des Gris-Chevris pour arriver au site de l'ancien bassin de natation du Mary : c'est à cet endroit que, durant la révolution de 1789, Chapuis avait fait plusieurs conférences en plein air sur les libertés nouvelles. Un emplacement encore presqu'intact quand Thil-Lorrain le décrivait en 1876 dans son *Docteur martyr*[177].

Rendons-nous donc aussi dans cette gorge si poétique et si belle, qui s'appelle les Gris-Chevris. Le chemin qui maintenant côtoie la colline serpentait alors au fond même du vallon dont il suivait les sinuosités pittoresques. Le sommet des deux monticules parallèles est couronné d'arbres séculaires. Tout est inculte sur le flanc des côteaux. D'énormes blocs de rochers, recouverts de mousses et de lichens, émergent du milieu de touffes de bruyères et de genêts aux calices dorés. Là-bas, sur cette crête, se dresse la chapelle de Hombiet avec son ermitage. Plus haut, s'élèvera bientôt le monument tragique de Mary, scène d'amour terminée par un drame que dénoua l'assassinat. Tout au fond, une butte ombragée d'un vieux chêne domine une grande partie de la vallée. De ce point, la voix peut envoyer au loin dans l'espace la parole ailée, toute frissonnante encore des palpitations du cœur.

***

En remontant vers Andrimont, on trouve encore de nos jours la tombe du lieutenant Mary, assassiné là en 1822. Voici un peu plus de cent ans, un futur journaliste de *L'Union libérale* puis du *Jour,* Honoré Lejeune, donnait cette belle description du petit monument et du site[178].

C'est tout près, très près de la Ville, à quelques cinq ou dix minutes de marche, à peine, de la rue Marie-Henriette, que se trouve cette tombe insignifiante en elle-même, curieuse seulement par des souvenirs tragiques.

Dans notre pays accidenté, dans notre contrée onduleuse et mamelonnée – aux alentours surtout de cette vallée de la Vesdre étroite et engorgée, au point de valoir à notre cité la peu désirable qualification de *trou* – tout est en pente raide, tout escalade ou dégringole.

Au flanc d'une colline escarpée, sur le talus gauche, vers amont, d'un mince – oh ! si mince ! – sentier se cache la tombe massive et trapue, la tombe vétuste, qui s'effrite, la tombe esseulée et caduque que la mousse vert-de-grise. De proportions modestes, mal équarrie, ébréchée, cassurée, squameuse, lézardée de fissures plus ou moins replâtrées, assaillie d'herbes folles, de plantes hispides sans nom, rien vraiment ne distingue cette pierre commémorative d'un sombre drame, cette pierre funèbre sous laquelle gît, lamentable, une triste victime d'amour.

Que l'on se figure dans la terre bistre, derrière une clôture en ronces artificielles, placé en contrebas sur deux marches boiteuses et descellées, quelqu'inélégant parallélipipède en granit grisâtre.

Lourd, pesant et nu, il est dépourvu d'ornements, couvert d'une espèce d'entablement rigide à faîte obtus et à corniche austère, sans console ni modillon, sur lequel posent deux cailloux indéfinissables qui pourraient bien vouloir être des demi-secteurs sphériques ou des fragments d'icosaèdre. Sur le côté droit, une croix en fer, rouillée – attribut pieux ou étai protecteur ? – étend ses bras inégaux, veufs de leur Christ s'il en fut jamais un, tandis que, sur la face antérieure, se lit cette épitaphe concise et laconique :

Priez pour J.-J. Mary

Lieutenant d'infanterie, assassiné ici
près, Le 28 Nov. 1822 R.I.P.

C'est bref, trop bref peut-être, bref et mélancolique en sa brièveté.

Rien ne bruit. La sente est déserte. On contemple muet, absorbé… Et voici qu'on s'attriste et qu'on s'en va, pensif, à pas menus, songeant à cette histoire d'amour si tragiquement banale, à celle-là très ancienne et à tant d'autres récentes que cause l'Enigme-Amour !

L'endroit pourtant est calme, riant, hospitalier ; la vallée est charmante, pittoresque et sereine.

Au pied du coteau, décrivant savamment de sinueux méandres, une route carrossable particulière, soigneusement entretenue, artificiellement belle, idéalement blanche, tantôt s'offre aux regards amusés et tantôt se dérobe dans les plis du terrain. Des arbres séculaires, bouleaux, sapins et chênes projettent sur le blanc lacet du chemin leurs taches d'ombre mouvantes que marbre de ci de là, l'or des plaques de soleil.

Plus loin, des vaches immobiles, des vaches minuscules que la distance rapetisse, ruminent tranquilles et gavées, mouchetant de diaprures polychromes, le velours vert du gramen touffu.

Les bruits tumultueux de la Ville arrivent indistincts, imprécis en un murmure confus. Seul, de temps à autre, un strident appel de locomotive clame ainsi qu'un adieu vers la cité quittée. Une paix abonnissante règne, faite de pardon, de silence et d'oubli !

Gracieux, au fond du paysage que surplombe, vers l'Est, une tourelle hardie, un aqueduc s'élance d'un versant à l'autre, dans la lumière, comme en un décor de féerie.



Adolphe Hardy sur la tombe de Mary



La tombe de Corneil Gomzé, que le sculpteur Eugène Boutet a ornée d'un cahier, d'une plume et d'un encrier

21

LA CITE DES MORTS



La tombe de Vieuxtemps, ornée d'un violon

Dans son roman *Hibakusha* (mot japonais dont la signification vient d'être rappelée par l'accident de Fukushima), Guy Delhasse, Verviétois d'origine,

décrivait, en 2000, l'arrivée de son personnage au cimetière de Verviers, alors qu'il se rend sur la tombe de son père[179].

Enfouie dans sa vallée de Vesdre, la cité de la laine moutonnait ses espoirs de renouveau entre passé et avenir. Les jours seraient-ils meilleurs quand ces vestiges d'usine et ces entrepôts croulants auraient retrouvé une signification réelle ? Je l'ai traversée, puis je me suis dirigé vers les anciennes usines des éditions Marabout, bouquins d'enfance qu'un oncle Jacques m'avait fait découvrir dans son grenier. J'ai mené ma voiture devant une haute grille rouillée. Un mur d'enceinte se roulait des patins noirs sous le soleil. Un cimetière… Je n'ai pas hésité, les morts me connaissaient, je n'ai pas traîné. Troisième à droite, deuxième à gauche. Je me suis approché.

***

Parmi les personnalités enterrées au cimetière de Verviers, une symbolise parfaitement les Lettres, Gomzé, et l'autre la Musique, Vieuxtemps. La tombe de chacun d'eux porte les traits du défunt. C'est en hommage à Vieuxtemps que Victor Fettweis, qui signait modestement V., fit paraître cette poésie en 1886 dans *Verviers-Album*[180] .

Dix lustres ont passé en cette heure féconde
Où tu quittas Verviers pour la scène du monde,
Une lyre à la maison, et l'expérience au cœur ;
Où frêle enfant encore ignorant de la vie,
Tu t'en allas, guidé par la voix du génie Qui
disait : tu seras vainqueur !

Tu partis… Et bientôt, ta cité bien-aimée, Fière
de toi, son fils, et de ta renommée, Suivait d'un
œil ému tes succès éclatants !
Déjà sur ton chemin souriait la victoire, Déjà
ton jeune front s'auréolait de gloire, Déjà
l'on acclamait Vieuxtemps !
Parfois, quand sous l'archet vibrant comme une lyre,
Ton âme révélait son sublime délire,
Ou murmurait tout bas un penser déchirant,

La foule, palpitante, et jusque-là muette,
Comprenait un instant ton âme, ô grand poète, Et
se réveillait en pleurant !

Qui ne s'est attendri, roi de la mélodie,
Quand ton luth merveilleux, dans des flots d'harmonie, Laissait
monter sa plainte ou son hymne vers Dieu ?
Qui n'a senti son âme, à cette heure, inspirée,
S'élancer après toi vers la voûte éthérée, Se
fondre à ton souffle de feu ?

Chaque peuple a tressé pour ton front sa couronne,
Plus d'un roi désira sur les marches du trône,
S'attacher ton génie avec des chaînes d'or ; Mais le
génie est libre, et sa voix t'a dit : Marche ! Tu
passais, le front haut, répondant, dans ta marche,
Au mot : Arrête, - Excelsior !

L'univers acclamait, d'un transport unanime,
Ce glorieux essor, cette course sublime A
travers l'Idéal, vers le but Infini !
Quand tu dus t'arrêter sur ta lyre brisée,
Déjà tu dépassais la limite tracée Par
l'immortel Paganini !

***

En 1903, c'est en hommage à Corneil Gomzé que Léon Brasseur publie ce poème dans *Le Farfadet*[181].

Marcher vers le trou noir en conquérant
bohème et se créer un nom. Servir son art
quand même en se disant sans cesse et de gloire
altéré : « Je veux être l'unique et non le préféré »
C'est Gomzé, c'est l'artiste. Or, ses miscellanées
recèlent un trésor – prix de longues années de
travail qui toujours parlera de son nom. Le
voilà mort d'hier ; fut-il plus riche ? Non. Mais

il aurait pu l'être, en le voulant sans doute, sans
sa nature… L'or ? L'artiste le redoute.
Pourquoi ? C'est l'ordinaire. Un jour il m'écrivit
ce quatrain né d'un souffle où son âme survit : «
Ne fermez pas la porte à ce vieillard qui passe ;
« Jean Valjean du Progrès ce n'est pas un vaincu
« Car avec moins d'amour comme avec plus d'audace
« Il eût pu s'enrichir : il ne l'a pas voulu ! »

Donc, pauvre, il a fini ses jours sur cette terre
pour voir en son envol le monde planétaire et
sa plume vapeur avec du sang vermeil va
tracer « Wallonie » aux flancs d'or du soleil !

Car c'est bien le Penseur que la puissante Muse en
accordant sa lyre avec un rien amuse ; c'est le
glaneur errant cueillant de ci de là bruits d'ailes et
parfums, tableaux qu'il dévoila sur la rue et qui
veut voir ces perles serties en un chaton rimé
plutôt qu'en les orties de l'âpre oisiveté jetant aux
vents du ciel tout ce qui tient à l'Art… hormis
l'artificiel. Ce n'est pas le rêveur taillant des
happelourdes qui – pareil au bourdon qui
bourdonne ses bourdes aux fleurs dont l'âme
ouverte accueille son amour – a le galbe et le
geste… et la gloire d'un jour.

Gomzé le disparu, le poète, l'artiste, a droit au
souvenir en tout cœur qui s'attriste des vides que
la Mort creuse en nos rangs wallons. Que Verviers
se souvienne ! Et lorsque nous allons quelquefois
à pas lents, là-bas, de tombe en tombe, sur la
pierre, au hasard, si notre regard tombe, sachons
que celui-là dont nous sommes si près c'est
Gomzé le Penseur dormant sous les cyprès.
Quelques années après Gomzé, c'est la figure la plus emblématique du mouvement ouvrier verviétois, Pierre Fluche, qui disparaissait en octobre 1909.

Le Travail publia alors un poème anonyme intitulé « Sur la tombe de Pierre Fluche »[182].

Les humbles sont en deuil, le grand ancêtre est mort.
Le fier tribun n'est plus. Impitoyable et lâche
La camarde frappe l'athlète, hier encore
Obstinément courbé sur sa si noble tâche.

Nous l'avons vu debout dans le calme des soirs ;
Sa formidable voix qui tout à coup s'est tue
Clamait des vérités, son geste de statue
Semant à pleine main la graine des espoirs.

Cette voix qui grondait d'ancestrales rancœurs
Cette voix tout à tour terrible ou solennelle,
Prolétaires, combien pour parler à vos cœurs, Elle
se faisait douce et tendre et fraternelle !

Gardons son souvenir et quand se lèvera
L'aube de liberté qu'il voyait dans son rêve,
Sur cette tombe alors tout un peuple viendra
Lui dire : « Dors en paix car ton œuvre s'achève. »

***

Parmi les nombreux monuments du cimetière dignes d'intérêt figure celui érigé en 1949 par l'Association du Souvenir wallon en hommage à tous les acteurs de la vie artistique et littéraire verviétoise. Lors de son inauguration, l'Académicien Lucien Christophe prononça un discours que la Ville reproduisit deux ans plus tard dans le volume publié à l'occasion de son tricentenaire, un texte qui a parfaitement sa place dans ce recueil mêlant pierres et lettres[183].

... Ce monument est l'aboutissement d'une idée particulièrement originale et profondément émouvante puisque, jaillie du cœur populaire, et d'abord longtemps engagée dans les effusions des rêves qu'on caresse aux veillées entre amis, en devisant de chose et d'autre, elle s'est acheminée à travers les bals et les fêtes de quartier, à travers les braderies et les cortèges, parmi les rires et les plaisanteries, interrogeant les gens sur le seuil de leurs portes dans le savoureux

langage wallon, elle s'est insensiblement enrichie de formes, de sensibilités nouvelles, elle a poursuivi son ascension et aujourd'hui, sans rompre son mouvement, sans désaccorder son unité initiale, elle débouche sur ce sommet où nous sommes, parmi la gravité des croix et des tombeaux, elle reçoit sans fléchir le message des hauteurs où parle une voix universelle.

Si j'étais un étranger parmi vous, l'hôte d'une heure, je songerais d'abord, sur ce lieu élevé, aux plus illustres des enfants qui ont porté au loin le renom de Verviers dans le domaine des arts et des lettres, un Henri Vieuxtemps, un Guillaume Lekeu, un Henri Pirenne ; mais j'ai écouté pendant vingt ans les trains passer dans la vallée avant d'aller sous d'autres cieux et je sais qu'ils ne sont ici, ces illustres, que fraternellement mêlés à la cohorte nombreuse de ceux qui ont poursuivi leur destin d'artiste, souvent obscur, toujours fervent, dans le cadre des collines où Verviers allonge, sur plus d'une lieue, ses clochers et ses toits, ses places et ses fabriques dont les fenêtres dégarnies brillent au soleil couchant.

L'âme d'une race et le génie d'un berceau se maintiennent à l'abri des vents, à hauteur d'épaule. Une chanson ici française et là wallonne, une comédie de mœurs locales qu'on promène de cercle en cercle, un journal ou une revue éphémères où l'on accueille les essais des débutants et qui reparaîtront l'an prochain dirigés par une autre équipe dans un autre quartier, un carrefour tous les jours sonore, à la même heure, des commentaires, des événements de la vie artistique et théâtrale, la silhouette à un coin de rue d'un vieux peintre qui croque des aspects de sa ville et ne s'en lasse pas, l'émerveillement affairé de l'archéologue qui fait une communication à la presse chaque fois qu'il a découvert une pierre historiée, un bon mot qui vole de porte en porte, un pétillement de malice comme un feu dans l'âtre qu'on entredevine derrière une vitre, une rêverie qui suit le fil de l'eau toujours dans le même sens, et ce beau mot d'artiste étiré dans toutes les directions afin qu'on voie briller partout cette petite flamme en lui qui ne s'éteint jamais, voilà ce qui donne au plaisir de vivre sa couleur, à un paysage son style, à une ville son accent, c'est à travers ces rivalités complices que l'arbre wallon fortifie ses racines, c'est grâce à une terre ainsi alimentée que le vieux chêne reste vivace et toujours verdissant.
Honneur donc au Souvenir Wallon et au Cercle Prés-Javais-Attractions qui ont rassemblé autour de ce monument, dont la sobriété mesurée fait honneur à ses créateurs, tous ceux qui ont vécu à Verviers sous le signe de l'art, dans le culte d'un idéal commun. Puissent les générations à venir ne jamais oublier la pensée qui a animé jusqu'au bout l'obstination féconde des promoteurs de cette

entreprise. L'art, l'esprit, la poésie ne semblent peser d'aucun poids dans la part des fortunes humaines et souvent même ceux qui s'y adonnent repoussent cette ambition. Ils suivent leur idée qui est de rester en liaison et en harmonie avec les forces de la terre et les forces du ciel. Ils écoutent ce qui parle à l'âme de chacun dans le secret de sa solitude. C'est pourquoi ils survivront à beaucoup de choses qui passent. C'est pourquoi, inlassablement, nous les interrogeons et retournons vers eux, soit seul, soit en pèlerinage comme aujourd'hui quand l'être collectif, dans un élan de fierté, cherche à se retremper et à se définir.



Fête de Wallonie 1954 : hommage aux artistes et écrivains verviétois devant le monument du Souvenir wallon

22

DE STEMBERT A LA GILEPPE



La chapelle Ste-Anne au lieu-dit Halloux à Limbourg Dernière promenade, au sud-est de la cité cette fois. Nous voici sur la route qui mène de Stembert à Limbourg par la Louveterie puis la

chapelle de Halloux. Suivons les ouvriers verviétois des années 1870, héros du roman de Norgez, en route vers Limbourg[184].

Le vent de mai s'y était mis de bonne heure, ce dimanche-là, à pourchasser les nuages. Il s'amusait à les faire rouler, dans une gigantesque bataille d'édredons, à travers le chant des cloches, au-dessus de la tour tronquée de la vénérable église de Limbourg, ménageant, entre eux, des lacs vertigineux d'insupportable azur. Mais il dédaignait les plus obèses, vétérans des campagnes d'hiver, qui boudaient, accroupis sur les horizons, ronchonnant dans leurs vieux uniformes gris-sale. Ils mijotaient, à n'en pas douter, en de rancuneux conciliabules, des averses de représailles contre les jeux acides et l'ivresse provocante de ce printemps à peine pubère. Il pleuvrait dans la soirée, peut-être même avant. Pourtant personne encore ne songeait à les prendre au sérieux et chacun suivait avec une bouillonnante allégresse les courses des masses d'un beau blanc doré et du vent fou, sur le fond du ciel royal.

Il faut dire aussi : quitter les usines bruyantes et ténébreuses, sortir des chambres surpeuplées, exigües et empuanties par les interminables mois claustrés de l'hiver, pour plonger verticalement dans un univers de paisible lumière tiède et de liberté d'espace, avec ses couleurs fortes, ses parfums entêtants, il faut dire : ça vous remue toutes les fibres, ça vous donne envie de rire à pleine gorge, de chanter, de crier, de mordre, ça vous exalte l'âme et le corps, ça vous projette hors de tout bon sens.

Emerence, qui conduisait le petit groupe sur les cailloux du chemin charretier reliant Stembert à Limbourg par la chapelle de Halloux constata, non sans aigreur :

- Le dernier coup de la messe vient de sonner. Avec la route qu'il nous reste encore à fournir, nous arriverons trop tard à l'église. Je vous le dis !
- Pour moi, dit Jules, du moment que le café d'en face soit ouvert, nous arriverons toujours à temps.

***



Vue aérienne de Limbourg

Dans ses lettres du Rhin, en 1840, Victor Hugo a consacré deux belles petites lignes à l'ancienne place-forte de Limbourg[185].

Limbourg, cette ville comtale, ce pâté dont Louis XIV trouvait la croûte si dure, n'est plus aujourd'hui qu'une forteresse démantelée, pittoresque couronnement d'une colline.

***

En 1862, le guide touristique de Karl Baedeker n'incitait pas davantage à visiter l'ancienne capitale du duché[186].

Sur la hauteur s'élève, perché sur un rocher, l'ancien château de Limbourg, qui, avec environ 75 maisons, est tout ce que le temps a laissé debout de l'ancienne capitale des ducs de Limbourg.

(…)

La vue dont on jouit de ce rocher sur la vallée et sur le pont de la Vesdre est certainement belle, mais elle ne suffira pas pour déterminer les voyageurs à interrompre leur voyage.

***

Au XXe siècle, Henri Davignon observe que Limbourg est épargnée par la modernité[187].

La ville de Limbourg, assise sur les rochers qui dominent la vallée de la Vesdre, semble une retardataire dans le mouvement qui précipite gens et maisons aux centres de l'activité industrielle. Elle n'est plus qu'un groupe d'habitations silencieuses autour d'une place mal pavée où se profile l'ombre d'un clocher vétuste. Et toute sa fierté s'est réfugiée dans le prestige de son antique église.

***



Le lion de la Gileppe en hiver

Le lent endormissement de Limbourg se fit au profit de sa « ville basse », Dolhain, comme l'a bien décrit Hellé à l'occasion se son portrait du bourgmestre Jean Paschal[188].

Petit hameau du Fief tutélaire des Ducs de Limbourg dont l'origine se perd dans la nuit des temps pré-moyenâgeux, Dolhain s'appelait primitivement Daelheim, puis il devint par déformation Dalehem, puis Dolheim, puis Dolhaing, puis Dalem, pour conserver définitivement son orthographe actuelle au XVIIe siècle. La vallée des commerçants comme le désignait le Seigneur et Maître de Limbourg. Ville basse qui prit rapidement une extension, grâce au commerce de ses habitants, puis grâce à la révolution industrielle textile. Progressivement, le misérable faubourg du fief prétentieux grignota l'influence politique et sociale des habitants de la colline. La vallée absorba toute l'activité et Limbourg se perdit

dans les nuages d'un passé glorieux et millénaire. Aujourd'hui, Dolhain compte 4.300 habitants, Limbourg deux ou trois cents tout au plus. De sorte qu'en 1885, pour ne pas obliger ceux-là à se déranger constamment pour ceux-ci, les bureaux de l'administration furent transférés avenue David, à Dolhain, et le serf a pris sous tutelle son suzerain. Il reste bien encore à celui-ci un vestige de sa gloire surannée : c'est l'hôtel de ville où notre bourgmestre doit se rendre chaque fois que deux de ses administrés se décident à se mettre la corde au cou. Mais à part cette servitude ancestrale, l'émancipation du serf est consommée.

***

Poussant de Dolhain jusqu'à Baelen, nous arrivons ainsi au terme de nos balades littéraires en pays de Vesdre, c'est-à-dire au lac de la Gileppe : l'histoire de la création du Lion, situé sur Jalhay ce qui importe peu ici, fut rappelée en 1949 par Jean Deshougnes[189].

Au café Legras-Darimont, tout au-dessus de la rue de la Fange à Jalhay, on peut voir une photo jaunie, encadrée, du barrage de la Gileppe sans son lion. A l'avant-plan s'alignent des personnages graves, à barbes et favoris. Ce sont les conducteurs des travaux et les techniciens des Ponts et Chaussées. La photo a été prise deux ans avant l'inauguration du barrage, qui paraît singulièrement dénudé sans son lion.

L'histoire de ce lion fait partie, elle aussi, de la chronique.
Il semble qu'il fut tout d'abord question d'orner le barrage de deux lions. C'est ce qu'annonça le « Nouvelliste » au début de l'année 1875. Ils auraient sans doute été de dimensions plus modestes et se seraient dressés aux deux côtés de la chaussée. Mais nous ne relevons que cette seule allusion au dédoublement léonin dans la chronique du temps.

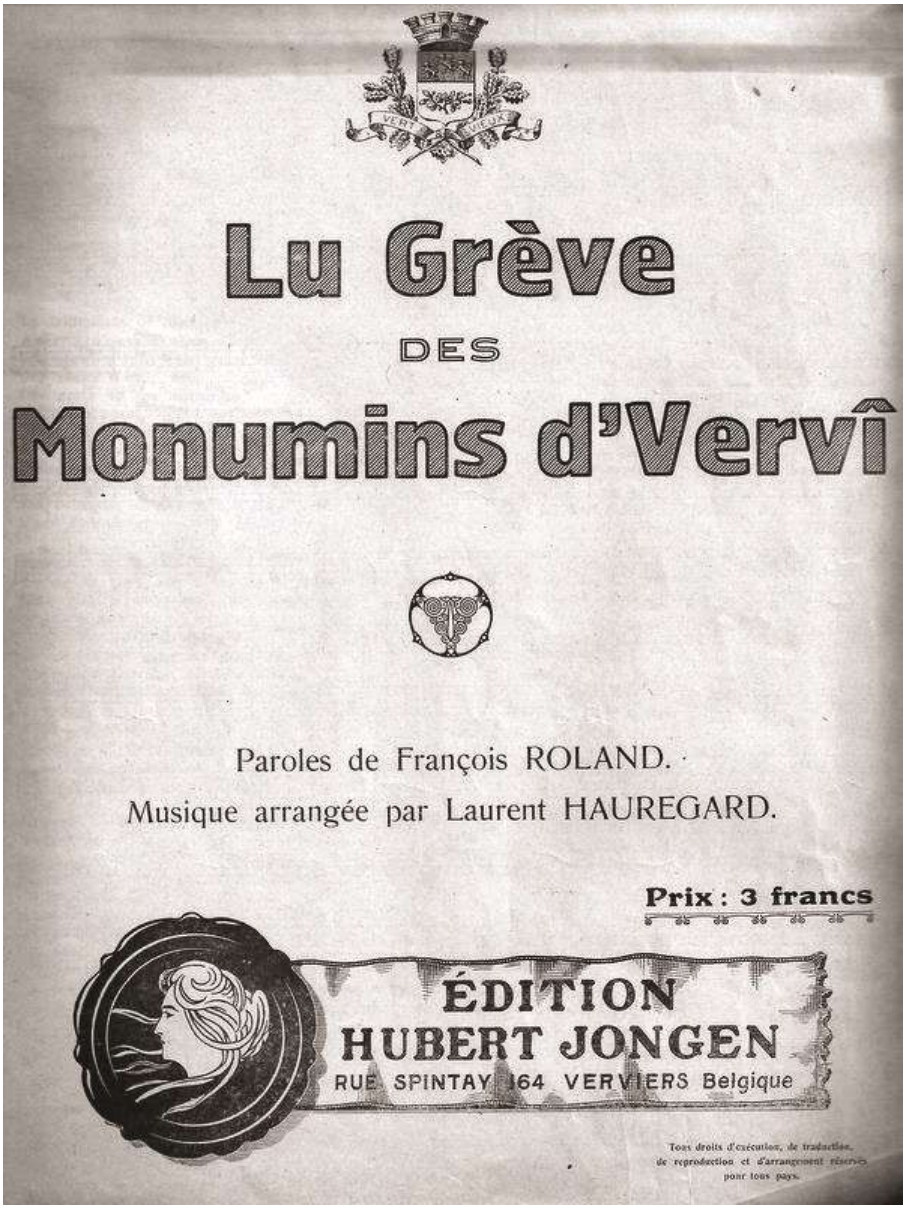
L'exécution du Lion fut confiée à un sculpteur animalier déjà célèbre, FélixAntoine Bourré, auquel la capitale devait d'admirables lions de pierre, au Parc notamment.

Pour réaliser son œuvre, il se mit à fréquenter assidument une ménagerie qui possédait les plus beaux carnassiers du monde. On le vit en observation durant des heures, appuyé contre les barreaux de la cage, Tartarin sans la méridionale et sympathique vanité…

Un jour, le roi des animaux, d'humeur ombrageuse, s'offusqua de l'inspection prolongée dont il était l'objet. Il s'élança, griffes tendues, vers le pacifique chasseur d'images qui battit en retraite. Pas assez prestement, car un pan de sa veste fut arraché et mis en pièces par le redoutable seigneur encagé.

Bourré mit plus d'un an à tailler les pierres du lion qui furent juxtaposées dans un spacieux atelier. Et le monument coûta au Trésor la modique somme de 33.000 frs. Ce n'était pas trop cher, même pour l'époque !

EPILOGUE


Lu Grève
DES
Monumins d'Vervî
Paroles de François ROLAND.
Musique arrangée par Laurent HAUREGARD.
Prix : 3 francs
ÉDITION
HUBERT JONGEN
RUE SPINTAY 164 VERVIERS Belgique
Tous droits d'exécution, de traduction,
de reproduction et d'arrangement réservés
pour tous pays.

Quoi de plus approprié, pour clore ce recueil bigarré, que *La grève des monuments de Verviers*[190] ? Enregistrée sur CD voici quelques années par Christine, Véronique et Roger Salhosse, solistes de l'Ensemble orchestral mosan, sous la direction de Jean-Pierre Haeck[191], cette chanson verviétoise du début du XXe siècle était signée François Roland pour les paroles et Louis Hauregard pour la musique. Merci à Pol Noël pour m'en avoir fourni sa traduction française.

I

Lu trinte-deûs dè meûs d'Aoûte, (*bis*)	Le trente-deux du mois d'Août, (*bis*)
A vervî, n's-avans vèyou (*bis*)	A Verviers, nous avons vu (*bis*)
One saqwè d'drale (*bis*), èdon surmint, (*bis*)	Quelque chose de drôle (bis), sûrement, n'est ce pas,
(*bis*) One saqwè d'drale, édon surmint :	Quelque chose de drôle, sûrement, n'est-ce pas :
One grève du nos monumins.	Une grève de nos monuments.
-Duhezn çoula s'veut-i sovint ? – (*bis*)	- Dites, cela se voit-il souvent ? – (*bis*)
CHAPUIS nu môstréve pus s'maquête	CHAPUIS ne montrait plus sa tête Â cwêr dèl
plèce des rècolètes.	Au cœur de la Place des Récollets.
Diâle, wice sèreut-i don ?	Diable, où était-il donc ?
Su d'mandéve-t-on. (*bis)*	Se demandait-on. *(bis)*
Les baraquîs, les sots m'vé, (*bis*)	Les charlatans, les imbéciles, (bis)
L'avît fait såver. (*bis)*	L'avaient fait se sauver. *(bis)*

II

Profitant du s'liberté, (*bis*)	Profitant de sa liberté, (*bis*)
I s'ala don porminer. (*bis*)	Il s'en alla donc se promener. (*bis*)
Mais v'la qu'i s'dit (bis) « c'est' anoyeûs » (*bis*)	Mais voilà qu'il pense (*bis*) « c'est ennuyeux » (*bis*)
Mais v'la qu'i s'dit ; « c'est, anoyeûs »	Mais voilà qu'il pense (*bis*) « c'est ennuyeux »
D'aller bate su flème tot seû	D'aller battre sa flemme tout seul
Si nos èstîs dè mons nos deûs. (*bis*)	Si, au moins, nous étions deux. (*bis*)
Qwand tot balzinant sol Vète pièce,	Lorsque, en déambulant Place Verte,
I veut l'DÅVID qu'astitche su tiesse,	Il voit le DAVID qui montre sa tête
Iche dist-i quî vola,	Iche, dit-il, qui voilà,
C'est twè qu'es là ! (*bis*)	C'est bien toi qui es là ! (*bis*)
Hoûte on pô, Piére, vins-ce avou (*bis*)	Ecoute un peu, Pierre, viens avec moi (*bis*) Dju t'pâye
on plat-cou. (*bis*)	Je te paie la goutte. (*bis*)

III

I brak'nît don cî, don là, (*bis*)	Ils circulaient donc, çà et là, (*bis*)
Tot s'patant saqwants hènas. (*bis*)	En éclusant pas mal de verres. (*bis*)
Qwand tot d'on côp, (*bis*) vla qu'ètindet (*bis*)	Lorsque tout à coup, (*bis*) voilà qu'ils entendent (*bis*)

Qwand tot d'on côp, véla qu'ètindet
Qu'on les houque : « Hè, là bès valèts !
Wice alez-ve d'on, là, vîs planquets ? (*bis*)
C'esteût l'père ORTMANS, on bon drale
Hâgné d'lé lu d'hytèye rouwale.
Lu CHAPUIS li respond
« Bôdjou c'pagnon (*bis*)
Nos alans å Treûs Sèyês (*bis*)
Vins beûre on hèntê ». (*bis*)

Lorsque tout à coup, voilà qu'ils entendent
Qu'on les appelle : « Hé là, beaux gars !
Où allez-vous donc, vieux compagnons ? » (*bis*)
C'était l'ORTMANS, un bon drôle
Sorti de sa ruelle bourbeuse.
Le CHAPUIS lui répond
« Bonjour, compagnon (*bis*)
Nous allons aux Trois Seaux (*bis*)
Viens prendre un petit verre » (*bis*)

IV

Lu DÅVID dit : « sés-ce bin qwè (*bis*)
Prinds pâr tu fame avou twè, (*bis*)
Ca di 'sos bin sûr (*bis*) qu'ils n'a nin bin (*bis*)
Coûquèye là d'zeûr so s'liyon. »
L'ORTMANS rèsponda : « T'as raison ».
Mais lèye, come ils n'aveût nole cote (*bis*)
Du seigne qu'on nèl prihe po 'ne cocote,
Lès-î d'ha : Mes amis.
On rirè d'mi. (*bis*)
« Djans, fa l'Piére, po v'râcovri (*bis*)
V'la 'ne fâye du lawri » (*bis*)

Le DAVID dit : « sais-tu bien quoi (*bis*)
Prends donc ta femme avec toi, (*bis*)
Car je suis sûr (*bis*) qu'elle n'a pas bon (*bis*)
Couchée là-haut sur son lion. »
L'ORTMANS répondit : « tu as raison ».
Mais elle, qui n'avait pas de robe, (*bis*)
De peur qu'on la prenne pour une catin,
Leur dit : Mes amis.
On rira de moi (*bis*)
« Allons, fit le Pierre, pour vous couvrir (*bis*)
Voilà une feuille de laurier » (*bis*)

V

« Asteur, sins platchter bêcôp, (*bis*)
Dist'-èle, alans-è d'on côp (*bis*)
So les Boul'vards, (*bis*) haye mes éfants !
Po-z-ètinde djower VIEUXTEMPS.
« Vos l'veurez, nos nos amuserans ». (*bis*)
Come i passît d'vant l'manhon d'vèye,
I s'duhît : 'le est todi parèye.
Mais nos n'estans pus là,
Ç'n'est pus çoula. (*bis*)
On n'y fait pus rin d'fameûs (*bis*)
Oûy, c'est tos brôdieûs. (*bis*)

« Alors, sans faire trop de façon, (*bis*)
Dit-elle, allons nous en tout de suite (*bis*)
Sur les Boulevards, allez mes enfants !
Pour aller entendre VIEUXTEMPS.
Vous verrez, nous nous amuserons bien ». (*bis*)
Comme ils passaient devant l'Hôtel de Ville,
Ils se dirent : Elle est toujours la même.
Mais nous ne sommes plus là,
Ce n'est plus pareil. (*bis*)
On n'y fait rien de fameux (*bis*)
Aujourd'hui, ce ne sont que chipoteurs. (*bis*)

VI

Qwand i fourît d'lé l'Hinri, (*bis*)
Lu nut' cumincîve à v'ni. (*bis*)
Lu Piére èsteut (*bis*) on pô k'pagn'té, (*bis*)
Lu Piére èsteut on pô k'pagn'té,
CHAPUIS n'poléve pus roter
Et l'ORTMANS nu féve quu d'tchanter (*bis*)
Çou qu'i ria, l'grand violonisse,
Tot vèyant ces posteûres tournisses !
Qwand i les ruc'noha,

Quand ils furent près du Henri, (*bis*)
La nuit commençait à tomber. (*bis*)
Le Pierre était assez saoul, (*bis*)
Le Pierre était assez saoul,
CHAPUIS ne pouvait plus marcher
Et l'ORTMANS ne faisait plus que chanter (*bis*)
Qu'est-ce qu'il put rire, le grand violoniste,
En voyant ces statues éméchées !
Quand il les eût reconnus,

Il z'î d'manda : (*bis*)
Volez-ve quu djowe so m'violon, (*bis*)
One bèle danse-è-rond ? (*bis*)

Il se demanda : (*bis*)
Voulez-vous que je joue du violon, (*bis*)
Une belle farandole ? (*bis*)

VII

I tchantît quéques vîs râvions, (*bis*)
Pwis minît des crâmignons (*bis*)
Lu coûr à l'djôye, (*bis*) d'on air ureûs, (*bis*)
Lu coûr à l'djôye, d'on air ureûs.
Lu Hinri todi vigreûs
Djowéve vraimint d"tos ses pus reûds. (*bis*)
CHAPUIS, qu'a l'âon pô française,
Clapéve herdèyemint l'Marseillaise.
Les treûs autes rèpètît
A plein gosî (*bis*)
Dj'ô bin qu'fit-st-ètinde leu vwè (*bis*)
Dujsqu'à Manhon-Bwè. (*bis*)

Ils chantèrent quelques chansonnettes, (*bis*)
Puis menèrent des cramignons (*bis*)
Le cœur à la joie, (*bis*) d'un air heureux, (*bis*)
Le cœur à la joie, d'un air heureux.
Le Henri, toujours vigoureux
Jouait vraiment de tout son cœur. (*bis*)
CHAPUIS, qui a l'âme un peu française,
Tonitruait hardiment la Marseillaise.
Les trois autres répétaient
A pleine voix (*bis*)
J'entends bien qu'ils firent entendre leurs voix (*bis*)
Jusqu'à Maison-Bois. (*bis*)

VIII

On'agent vûne à passer, (*bis*)
Come i-èsteût dîh'eures passé, (*bis*)
Il z-î brèya : (*bis*) « Banne d'èstènés ! » (*bis*)
Il z-î brèya : « Banne d'èstènés ! »
Taihiz-ve ou, sins halquiner
Sol côp, mi. Dju v'va rèminer. (*bis*)
Mins l'DAVID, qui c'nohe lu savate,
Vus l'acuja, pwis totes les qwate,
Nos posteures rècorît
E leu qwârtî (*bis*)
Et r'montît so leûs âtés (*bis*)
Po n'pus les qwiter. (*bis*)

Un agent vint à passer, (*bis*)
Et comme il était plus de dix heures, (*bis*)
Il leur cria ; « Bande de fous ! » (*bis*)
Il leur cria : « Bande de fous ! »
Taisez-vous, ou sans hésiter
Sur le champ, moi, je vais vous ramener. (*bis*)
Mais l'DAVID, qui connaît la savate,
Vous l'étendit sec, puis toutes quatre,
Nos postures rejoignirent en courant
Leur quartier (*bis*)
Et remontèrent sur leurs autels (*bis*)
Pour ne plus les quitter. (*bis*)



Ortmans, sa dame et le lion dont parlait la chanson…

NOTICES BIOGRAPHIQUES

BAEDEKER, Karl. Né à Essen le 3 novembre 1801 et mort à Coblence le 4 octobre 1859, cet écrivain allemand fut l'inventeur du guide de voyage moderne.

BASTIN, Lyndia. Née en 1981, cette Verviétoise a publié son premier roman aux éditions Irezumi en 2009 sous le titre *La Vesdre meurtrière*.

BEAUPAIN, Mathieu. Né à Verviers le 20 octobre 1852, cet employé de banque fut surtout l'animateur de la société de gymnastique « La Franchimontoise ». Il collabora à de nombreux journaux littéraires verviétois à la fin du XIXe siècle et fut un des fondateurs des « Soirées Populaires ».

BERTRAND, Paul. Cet architecte signe le compte-rendu de la visite effectuée à Verviers par une douzaine de membres bruxellois de la Société Centrale d'Architecture, dans la revue de celle-ci, *L'Emulation*.

BILSTEIN, Eugène. Né à Verviers le 15 février 1875, cet employé communal collabora à de nombreux périodiques littéraires verviétois et fut notamment le secrétaire de rédaction de *Verviers-Chronique* en 1913.
BIRÉ, Edmond. Né en 1829 et décédé en 1907, cet avocat français devenu directeur d'une savonnerie fut surtout un féroce critique littéraire catholique à la fin du XIXe siècle.

BLAVIER, André. Né à Hodimont le 23 octobre 1922 et décédé à Verviers le 9 juin 2001, bibliothécaire communal de Verviers durant 45 ans (jusqu'en 1987), fondateur de la revue *Temps mêlés*, auteur notamment d'un roman et d'ouvrages majeurs sur les fous littéraires et les peintres Magritte et Maurice Pirenne, créateur du Fonds Queneau à la Bibliothèque communale, ce « pataphysicien » est devenu au fil des ans une figure emblématique de la littérature wallonne d'expression française.

BONJEAN, Albert. Né à Verviers le 28 février 1858 et y décédé le 15 septembre 1939, cet avocat collabora à de nombreux cercles et périodiques littéraires verviétois. Il fut surtout le grand poète de la Fagne, où se trouve un monument à sa mémoire.

BRASSEUR, Léon. Né à Verviers le 14 janvier 1874, ce lainier collabora, tant en wallon qu'en français, à de nombreux cercles et périodiques littéraires verviétois. Il publia en 1910 un recueil bilingue de ses œuvres sous le titre *A l'ombre du vieux chêne*, réédité en 1926.

BRONCKART, Joseph. Né à Verviers le 24 mars 1877 et y décédé le 14 mars 1963, il fut journaliste puis directeur au quotidien catholique *Le Nouvelliste de Verviers* puis *Le Courrier du Soir* de 1896 à 1949. Il a notamment publié ses souvenirs (*Plus d'un demi-siècle de journalisme*), qui furent réédités en 2010.

CARABIN, Armand. Né à Verviers le 2 juillet 1907 et y décédé le 18 juillet 1987. Représentant de commerce et écrivain amateur, il fonda en 1931 la revue *Iris*. Parmi de nombreux petits volumes de souvenirs publiés sous forme de tirés à part du *Journal d'Aubel*, il publia en 1981 *Verviers littéraire anecdotique*.

CHAUVIAUX, Maurice. Né en 1892 et décédé en 1964, agent de la Banque nationale à Verviers de 1912 à 1957, il publia quatre romans sous le pseudonyme de Maurice Fronville, dont en 1946 *Jacques Darroy*, qui évoque la crise des années 30 dans les milieux du textile verviétois.

CHRISTOPHE, Lucien. Né à Verviers le 10 mars 1891, décédé à Boitsforts le 10 septembre 1975. Il collabore à des revues littéraires régionales dès avant 1914, s'installe à Bruxelles comme journaliste durant l'entre-deux guerres puis devient directeur général du Ministère des Beaux-Arts après la seconde guerre mondiale. Membre de l'Académie en 1945. Critique littéraire, il est l'auteur de douze ouvrages et a rassemblé ses poèmes en un recueil.

COUCHARD, Arnold. Né à Polleur en janvier 1942, travaille dans l'édition et le marketing tout en collaborant à de nombreuses émissions de la RTBF. Il a publié une dizaine de romans et trois recueils de nouvelles, et initié depuis 2005 un rendez-vous récurrent des écrivains régionaux.

DAVIGNON, Henri. Né à Saint-Josse-ten-Noode le 23 août 1879 et décédé à Bruxelles le 14 novembre 1964. Fils du parlementaire de Verviers Julien Davignon (1854-1916). Rédacteur à la *Revue générale* dès 1900, il publiera quarante-sept romans, pièces de théâtre et autres ouvrages de 1906 à 1963 (dont *Le Vieux Bon Dieu* et *Berinzenne*) et un recueil de souvenirs. Il fut membre de l'Académie à partir de 1932.

DECHESNE, Laurent. Né à Dison le 14 août 1870 et décédé à Esneux le 16 avril 1955. Historien de l'industrie lainière verviétoise, militant wallon dès 1905, enseignant à l'Ecole des Hautes études commerciales puis à l'Université de Liège, il collabora à diverses revues littéraires verviétoises au début du siècle.

DE LACRETELLE, Jacques. Né en 1888 et décédé en 1985, cet écrivain français de droite, prix Femina en 1922 et Académicien à partir de 1936, a publié quarante-huit volumes entre 1920 et 1981.

DELCOUR, Alfred. Je n'ai pas trouvé de précision sur cet auteur d'un poème paru dans *Le Farfadet,* la revue littéraire du cercle catholique « Le Foyer » fondée et animée de 1895 à 1914 par Robert Cardol.

DELHASSE, Guy. Né à Verviers le 1er mars 1956, « vagabond de l'écriture » depuis 1975, il est notamment l'auteur de quatre *Guides littéraires* en province de Liège et d'une biographie du Verviétois Pierre Rapsat, parmi plus d'une vingtaine de titres.

DELHEZ, Clotilde, est notamment l'auteur de *Chantal de Valbreuze* et de *Quand les ténèbres se dissipent*, paru (ou republié ?) dans le magazine féminin *Bonnes soirées* en 1953.

DE REIFFENBERG, Frédéric. Né à Mons le 14 novembre 1795 et décédé à Bruxelles le 18 avril 1850, cet historien belge enseigne aux Universités de Louvain puis de Liège avant de devenir le premier conservateur de la Bibliothèque royale de Belgique en 1837. Il serait l'auteur du récit de voyage *L'Hermite en Belgique* publié en 1827 sous le pseudonyme de « une société de gens de lettres ».

DESHOUGNES, Jean. Pseudonyme de Fernand TODT : voir ce nom.

DESONAY, Fernand. Né à Stembert le 28 novembre 1899 et décédé à SainteOde le 9 décembre 1973, élu à l'Académie le 13 mai 1950 en même temps que le Disonais Luc Hommel. Professeur de philologie romane à l'Université de Liège, militant wallon, résistant, il est l'auteur de vingt-quatre volumes dont un essai, *L'Ame wallonne*, publié à titre posthume en 1976 par l'Institut Jules Destrée.

DE WERGIFOSSE, André. Né le 20 décembre 1905 et décédé le 2 mars 1998. Après ses humanités au Collège de Herve puis l'Ecole militaire, il est capitaine d'artillerie en décembre 1939. Prisonnier de guerre 40-45, il termine sa carrière en 1962 au grade de colonel d'artillerie.

DRAECK, Anton B., est l'auteur d'une description des dix-sept provinces des Pays-Bas, achevée en 1759, dont le manuscrit se trouvait à la bibliothèque de l'Université de Liège.

DUESBERG, Edmond. Né à Verviers le 6 juin 1857 et y décédé le 15 mai 1944. Industriel textile et écrivain amateur, il est l'auteur de quatre recueils de poésies et d'une vingtaine de pièces de théâtre dont plusieurs furent éditées et jouées à Paris où il résidait à la fin du XIXe siècle.

FETTWEIS, Victor. Né à Verviers en 1861 et y décédé le 25 mars 1892, il collabora à l'hebdomadaire catholique *Le Courrier de la Vesdre* sous le pseudonyme « Germain ».
FONSNY, André. Décorateur de cinéma (chef décorateur pour *Le huitième jour* en 1996 notamment), vivant à Spa, auteur avec André SALEMI d'un ouvrage illustré sur une sélection de bistrots belges.

FRÉDÉRIC, Gustave. Critique théâtral du quotidien *L'Indépendance belge* au milieu du XIXe siècle.

FRONVILLE, Maurice. Pseudonyme littéraire de Maurice CHAUVIAUX : voir ce nom.

GAUTIER, Théophile. Né à Tarbes le 30 août 1811 et mort à Neuilly le 23 octobre 1872, type même de l'écrivain romantique, auteur de très nombreux ouvrages (dont *Le Capitaine Fracasse* en 1863) parmi lesquels des récits de voyage dont un en Belgique en 1845.

GELIS, Joseph. Né à Verviers le 6 mai 1923 et décédé à Dison le 20 juin 2007. Fonctionnaire des postes, syndicaliste, ancien résistant et grand militant wallon, il fut le fondateur et l'animateur de la Fondation Adolphe Hardy et, à ce titre, l'éditeur notamment des trois ouvrages de Catherine Bauwens sur le patrimoine de la région verviétoise.

GENS, Emile. Né à Arlon le 23 août 1845 et décédé à Troyes en 1935, fut le professeur de Sciences naturelles au Collège communal puis à l'Athénée de Verviers du milieu des années 1870 jusqu'à sa retraite vers 1905. Ecrivain amateur, il présida la société littéraire locale « Le Caveau verviétois ».

GHÉON, Henri. Médecin et écrivain catholique français, né à Bray-sur-Seine le 15 mars 1875 et décédé à Paris le 13 juin 1944, de son vrai nom Henri Vanjeon. Ami intime d'André Gide, il a publié trente-six titres de 1897 à sa mort.

GRAINDORGE, Michel. Né à Namur en 1940, ayant vécu quelque temps à Verviers où son père fut directeur de prison, avocat depuis 1965, militant de gauche, il a publié, outre son livre de souvenirs de jeunesse (*La promenade des Récollets*), une sorte de bilan en 2008 sous le titre *Tout compte fait*.

GRÜN, Karl. Né à Mayence le 16 février 1843 et décédé à Verviers le 26 décembre 1890, ce pharmacien d'origine allemande établi à Verviers en 1871 et naturalisé en 1883 seulement, fut un des principaux animateurs fondateurs du cercle « Le Caveau verviértois », qu'il présida, et de diverses publications locales à vocation littéraire.

GUEUX, Jacques. Sous ce pseudonyme, le chansonnier et écrivain socialiste bruxellois Charles Guillaume (1856-1916) publia dans le quotidien *Le Peuple*, de manière ininterrompue pendant un peu plus de vingt ans, quelque quatre cents chansons liées à l'actualité du mouvement ouvrier belge.

GUILBEAUX, Henri. Né à Verviers en 1884, ce fils d'un Français émigré à Verviers, où il passa toute sa jeunesse, fut ensuite un militant et écrivain anarchiste en vue à Paris, un militant pacifiste à Genève aux côtés de Romain Rolland durant la guerre, et se trouva aux côtés de Lénine à Moscou au début de la révolution russe. Rentré à Paris, il y mourut en 1938.

GURDAL, Auguste. Né à Verviers le 6 septembre 1869 et décédé en 1954, ce pharmacien et historien amateur collabora à plusieurs périodiques littéraires verviétois ainsi qu'au quotidien *Le Jour* dès sa fondation en 1894. Il publia notamment en 1931 une biographie du révolutionnaire verviétois Jean-Joseph Fyon dans le *Bulletin de la Société verviétoise d'archéologie et d'histoire*.

HANS, Henri. Né à Petit-Rechain le 14 mai 1873 et décédé en novembre 1945, ce médecin et historien amateur, membre actif de la Société verviétoise d'archéologie et d'histoire, publia notamment de nombreuses monographies sur des communes de la région (Hodimont, Dison, Lambermont, Petit et Grand-Rechain) ainsi que, semble-t-il, un unique roman, *Le Baron de Rechain,* en 1933.

HELLÉ. Pseudonyme de Emile LAURENT : voir ce nom.

HOMMEL, Luc. Né à Dison le 13 juillet 1896, décédé à Bruxelles le 12 septembre 1960, élu à l'Académie dix ans plus tôt en même temps que le Stembertois Fernand Desonnay. Maître de conférences à l'Université de Louvain, il fut le chef de cabinet du Premier Ministre Paul Van Zeeland en 1935 après avoir été celui du Ministre des Finances dix ans plus tôt. Outre un nombre restreint de récits et d'écrits pour le théâtre, il est surtout l'auteur d'ouvrages historiques.
HUGO, Victor. Faut-il présenter le plus grand écrivain français du XIXe siècle (1802-1885) ?

JARRY, Margret. Une journaliste de ce nom signe un reportage sur Verviers dans *Femmes d'Aujourd'hui* en 1991. L'année suivante, Flammarion publie la traduction française d'un ouvrage américain sur la pédagogie de l'enfant, traduction due à une Margaret Jarry. Est-ce la même ?

JOANNE, Adoplhe. Né à Dijon le 13 septembre 1813 et mort à Paris le 1er mars 1881, ce journaliste français fut l'auteur des premiers guides de voyage publiés au milieu du XIXe siècle par Hachette. Les « Guides Joanne » devinrent les « Guides bleus » en 1919.

JOB, Armel. Né à Heyd le 24 juin 1948, cet ancien professeur de français a publié onze romans, la plupart chez Robert Laffont, depuis 1995 et obtenu plus de dix prix littéraires. Il est actuellement l'auteur wallon dont les livres obtiennent les meilleurs tirages.

KERF, Norbert. Né en 1931 et décédé en 2003, il fut en 1975-76 le dernier bourgmestre socialiste de la commune de Dison avant la fusion de celle-ci avec Andrimont, cédant ensuite ce poste à Yvan Ylieff.

LANGE, Elisabeth. Née en 1923, cet écrivaine fut une grande animatrice de la collection Marabout Flash dans les années '60 en y signant des ouvrages pratiques sur les sujets domestiques les plus divers. Elle a publié ses mémoires aux éditions Nostalgia à Verviers sous le titre *Le pain des anges*.

LAURENT, Emile. Né à Lambermont en 1898, il fut durant douze ans journaliste au quotidien syndicaliste *Le Travail*, où il signait « Hellé », avant d'animer la direction du Grand-Théâtre de Verviers de 1935 jusqu'à son décès brutal le 29 octobre 1961. Il a publié une série de portrait de personnalités verviétoises à la fin des années '30 (Hellé, *Silhouettes et profils verviétois*) et ses souvenirs de directeur du théâtre en 1960 (Emile Laurent, *Touchons du bois*).

LEJEUNE, Honoré. Né à Verviers le 20 avril 1884, journaliste au quotidien *L'Union libérale* avant 1914, il collabora à de nombreux autres journaux par la suite, dont *Le Soir* et, jusqu'en 1965, *Le Jour*.
LEJEUNE, Martin. Né à Verviers le 2 mars 1859 et y décédé le 19 mars 1902. Médecin, poète wallon, il collabora à plusieurs périodiques wallons verviétois.

LEKEU, Jean. Né à Verviers en 1838 et y décédé en 1905, cet oncle paternel du compositeur Guillaume Lekeu était un écrivain amateur, collaborant activement à l'œuvre des Soirées Populaires et au cercle littéraire « Le Caveau verviétois ».

LIBENS, Christian. Né à Verviers le 5 septembre 1954, enseignant durant douze ans à partir de 1976 puis dernier secrétaire du grand romancier liégeois Alexis Curvers, il se consacra exclusivement à la littérature ensuite. « C'est Tintin a 30 ans », selon Amélie Nothomb. Il est l'auteur de plus de vingt ouvrages.

LOBET, Simon. Né le 13 mars 1815 à Verviers et y décédé le 17 mai 1891, militant radical dans les années 1840, il fut échevin durant un quart de siècle à partir de 1860 et devint bourgmestre de Verviers en 1885 et jusqu'à sa mort. Il assura en quelque sorte l'intérim entre deux mayeurs de très longue durée, Ortmans-Hauzeur (bourgmestre de 1854 à 1885) et Eugène Müllendorff (bourgmestre de 1891 à 1920).

MALRAUX, André. Né en 1901 et décédé en 1976, cet écrivain et homme politique français, auteur notamment de *La Condition humaine*, fut chargé de la politique culturelle sous de Gaulle, de 1958 à 1969.

MÉRIMÉE, Prosper. Né en 1803 et décédé en 1870, cet écrivain français prolixe, auteur notamment de *Carmen*, fut à partir de 1834 Inspecteur général des Monuments historiques.

MEUNIER, Joseph. Né à Wegnez en 1892 et décédé à Verviers en 1959, ce notaire, historien amateur, eut de nombreux travaux d'histoire locale à son actif, dont une histoire de Wegnez, une biographie de Laurent-François Dethier et plusieurs livres consacrés à Verviers.

MOLITOR, André. Né en 1911 en Iran et décédé à Bruxelles le 4 juin 2005, ce haut fonctionnaire démocrate-chrétien, qui fit ses humanités à Verviers, fut chef de cabinet du Ministre Pierre Harmel dans les années '50 puis du Roi Baudouin durant dix-sept ans.

NAUTET, Francis. Né le 31 décembre 1854 à Verviers et décédé à 41 ans seulement, à Bruxelles, en mars 1896, il était le fils de Gilles Nautet-Hans (1802-1884) dont le gendre Antoine Chesselet fonda *Le Jour* en 1894. Francis Nautet fut notamment l'auteur en 1892-83 d'une *Histoire des lettres belges d'expression française* qui en fait le premier historien important de la littérature belge. L'académicien Gustave Vanwelkenhuysen (1900-1976) fut son biographe en 1931.

NISARD, Désiré. Né le 20 mars 1806 et décédé le 25 mars 1888, ce critique littéraire français hostile à Victor Hugo a publié, parmi une douzaine d'ouvrages, des *Souvenirs de voyage* en 1855.

NIZET, François-Joseph, fut conservateur à la Bibliothèque royale de Belgique et l'auteur de travaux d'histoire et de bibliographie ainsi que de recueils de poèmes d'inspiration patriotique à partir du milieu du XIXe siècle. Sa fille Marie Nizet (1859-1922) fut une des premières femmes poètes modernes.

NOËL, Pol. Né à Polleur le 15 août 1945, fondateur de la plus ancienne librairie jeunesse de Wallonie, « L'Ile ouverte » en avril 1976, auteur de pièces de théâtre

ou de contes tant en wallon qu'en français et longtemps chroniqueur sur Radiolène.

NORGEZ, Léon. Pseudonyme littéraire de Léon Schoonbroodt, né à Wesny (Andrimont) en 1915, directeur administratif d'un centre de santé et écrivain amateur, auteur de huit ouvrages dont *Brioche et Cie encagés* en 1955 et *En ce temps là Elisabeth* en 1973.

PEUTEMAN, Jules. Né à Namur le 3 septembre 1873 et décédé à Verviers en 1959, historien amateur, auteur notamment d'un ouvrage sur la commune d'Ensival.

PIRENNE, Henri. Né à Verviers le 23 décembre 1862 et décédé à Uccle le 25 octobre 1935, cet historien fit l'essentiel de sa carrière à l'Université de Gand et fut l'auteur, au début du XXe siècle, d'une monumentale *Histoire de Belgique* en sept volumes. Il revenait régulièrement dans la région verviétoise, dans sa maison de campagne de Sart-Lez-Spa.
PIRENNE, Jacques. Né à Gand le 26 juin 1891 et décédé à Hierges (France) le 7 septembre 1972. Fils du précédent, avocat mais aussi historien, il se signala surtout dans l'après-guerre en tant que défenseur acharné de la cause de Léopold III.

PIRENNE, Maurice. Né à Verviers le 19 avril 1872 et y décédé presque centenaire, le 25 novembre 1968, le frère de l'historien Henri Pirenne fut le conservateur du Musée de Verviers de 1910 à sa retraite. Membre de la Commission des Monuments et Sites, il fut un ardent défenseur du patrimoine local.

POETGENS, Henri. Né à Verviers en 1838, publia sous le pseudonyme de Joseph Krahli d'abord puis sous son nom des *Souvenirs de Verviers Ancien* au tournant des XIXe et XXe siècles.

QUOILIN, Maurice. Né à Verviers le 10 avril 1903 et y décédé le 14 janvier 1944, ce médecin verviétois, poète dont le recueil *Désespoir d'Ariel* obtint le prix Verhaeren, avait fondé en 1928 la revue *L'Avant-Poste*, qui eut un certain retentissement dans la vie littéraire belge de l'entre-deux guerres.

RAMET, Alphonse. Ebéniste, né en 1873 et fusillé par les Allemands en 1916 au fort de la Chartreuse pour faits de résistance. « Le plus foncièrement wallon des écrivains verviétois » (selon Jean Wisimus) collabora à divers journaux wallons avant 1914. Un recueil posthume de ses œuvres fut publié en 1921 par la Ligue wallonne de l'arrondissement de Verviers.

RAUCY, Claude. Né à Saint-Mard en mai 1939, il enseigne de 1961 à 1996 puis se consacre exclusivement à la littérature. Il est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages.

RENIER, Jean-Simon. Né à Verviers le 14 juin 1818 et y décédé le 15 février 1907, ce professeur de dessin au Collège communal puis à l'Athénée de Verviers, grand collectionneur, fut le fondateur du Musée communal. Il collabora à la plupart des cercles et périodiques littéraires verviétois.

ROGGEMAN, Maria. Née à Dison en 1907 et y décédée en 1999, la fille du leader syndical régional Jean Roggeman fit toute sa carrière comme institutrice puis directrice de l'école primaire Fonds-de-Loup à Andrimont.
ROLAND, François. Auteur wallon mais aussi francophone du début du XXe siècle, il figurait parmi les membres du cercle « L'Elan wallon » en 1893 et encore parmi les fondateurs du cercle « Lu Vî Tchêne » en 1927.

ROSI, Rossano. Ecrivain né à Liège en 1962, directeur d'école à Bruxelles, il a publié six ouvrages depuis 1994 dont un recueil de poèmes couronné par le prix Marcel Thiry en 2003.

RUHL, Gustave. Né à Verviers en 1856 et décédé à Liège en 1929, cet avocat passionné d'archéologie fut parmi les fondateurs de la Société verviétoise d'Archéologie et d'Histoire. Il réalisa de nombreux plans en relief et plus de 2000 photographies à caractère documentaire, conservées à l'Université de Liège.

SALEMI, Jean-Claude. Illustrateur de presse, dessinateur et musicien établi à Bruxelles : voir André FONSNY.

SANTE, Luc. Né en 1954 à Verviers, émigré aux Etats-Unis avec ses parents dans les années '60, est aujourd'hui un critique littéraire et un essayiste américain reconnu.

SAUMERY, Pierre-Lambert. Cet aventurier français né en 1690 et décédé en 1767 ne résida qu'une dizaine d'années dans la principauté de Liège, à partir de 1729, mais fut en quelque sorte le « secrétaire de rédaction » de l'ouvrage *Les Délices du Pays de Liège*, toujours connu sans nom.

SOUGUENET, Léon. Homme de lettres d'origine française, né en 1871 et décédé en 1938, domicilié à Esneux, fut notamment un des fondateurs de l'hebdomadaire *Pourquoi Pas ?* en 1910.

STEPHANY, Pierre. Journaliste né à Chaineux le 8 février 1925, il collabora à *La Libre Belgique* durant plus de vingt ans et a publié de fort nombreux livres d'histoire ces dernières années.

SZAPIRO, Béatrice. Ecrivain français, fille de l'écrivain Jean-Edern Hallier, (1936-1997), petite-fille de l'écrivaine Béatrix Beck (1914-2008, prix Goncourt 1952) et arrière-petite-fille de l'écrivain d'origine verviétoise Christian Beck (1879-1916).
TAPON-FOUGAS, Francisque. François-Claude Tapon, dit Tapon-Fougas, né à Thiers le 8 juillet 1810 et mort à Roanne le 15 décembre 1893. Ce comptable composa des dizaines de milliers de vers et une quinzaine de pièces de théâtre qui ne furent jamais représentées.

TODT, Fernand. Journaliste au quotidien catholique verviétois *Le Courrier du Soir* à partir de 1920, il publia sous le pseudonyme Jean Deshougnes en 1949 *La petite histoire de la Gileppe*, rééditée en 1971 chez Marabout.

THIL-LORRAIN, pseudonyme de Michel Materne. Né à Virton le 4 janvier 1826 et décédé le 16 février 1893 à Verviers où il s'était établi pour devenir professeur au Collège communal, dont il devint le directeur avant d'être le premier préfet de l'Athénée en 1881. Il fut l'auteur de fort nombreux ouvrages historiques.

THOMASSIN, Louis-François. Né à Imling en Bavière en 1768 et décédé à Liège en 1825, ce fonctionnaire des Finances attaché au département de l'Ourthe puis à la province de Liège a laissé un *Mémoire statistique du département* entamé en 1806.

THUNUS, Maurice. Né à Verviers le 29 mars 1927 et décédé à Dison le 16 décembre 2010, cet enseignant, homme d'écriture passionné d'histoire locale, auteur de plusieurs publications, fut à trois reprises président de la Société royale des Archives verviétois.

REFERENCES

1 Cité par Pierre DE LAGARDE, *La mémoire des pierres,* Paris, Albin Michel, 1979, p. 54.

2 *Idem*, p. 65.

3 *Idem*, p. 69.

4 *Idem*, p. 229.

5 Joseph DELMELLE, « Géographie littéraire de Verviers », dans *Les Cahiers de Jean Tousseul*, n° 1, 1971 ; Armand CARABIN, *Verviers littéraire anecdotique*, Aubel, Willems, 1981 ; Guy DELHASSE, *Le guide littéraire de Verviers,* Liège, Edition Dricot, 2010.

6 Joseph GELIS, « Chez nous », dans *Epars, tardifs*, Dison, Fondation Adolphe Hardy, 1998, collection « Portrait et Profils » n° 7, p. 7.

7 Cité par Mme Paulette POUMAY-BARBIERE dans *Temps jadis* n° 80, 2003, p. 16.

8 André de WERGIFOSSE, *Les 469 heures du fort de Tancrémont*, Verviers, Marabout, 1962, extraits des p. 11-12, 14, 22, 147 et 149.

9. Henri DAVIGNON, *Souvenirs d'un écrivain belge*, Paris, Plon, 1954, p. 75-78.

10 *Idem*, p. 84-85.

11 *Idem*, p. 91. Sur cette église, voir l'excellent « Carnet du Patrimoine » (n° 39) que lui a consacré Emmanuel Vanderheyden en 2008 aux éditions de l'Institut du Patrimoine wallon.

12 *L'Hermite en Belgique*, Bruxelles, Galand, 1827, tome I, p. 260 à 262.

13 Victor HUGO, lettre du 4 août 1840, extrait cité par Jean-Marie HOVASSE, *Victor Hugo chez les Belges*, Bruxelles, Le Cri, 1994, p. 41.

14 Sur la ligne 37, voir Georges HENRARD, *Angleur-Verviers. Le jeu du rail, des collines, des rivières,* Verviers, Sabel, 1993, 184 pages.

15 Théophile GAUTIER, *Voyages en zigzags,* 1845, extrait cité par Jean JUNCKER dans le n° 52 de *Temps jadis* en 1996.

16 THIL-LORRAIN, *Le Docteur martyr,* Verviers, Gilon, 1876, p. 52-53.

17 Emile LAURENT, *Touchons du bois,* Verviers, Le Travail, 1960, p. 12.

18 Henri HANS, *Le Baron de Rechain,* Verviers, G. Leens, 1933, p. 23 à 26.

19 Pol NOËL présente *Contes du bon peuple wallon,* Verviers, Nostalgia, 2003, p. 31-32.

20 Fernand DESONAY, « J'ai revu mon village » in *La Dryade,* juin 1961 ; republié dans *L'Ame wallonne,* Charleroi, Institut Jules Destrée, 1976, p. 145-158.

21 Clotilde DELHEZ, *Quand les ténèbres se dissipent,* Marchienne-auPont, Editions du Rendez-vous, s. d, p. 176-177.

22 *Idem,* p.112-113 (Ningloheid) et p.10-11.

23 THIL-LORRAIN, *Le Docteur martyr,* Verviers, Gilon, 1876, p. 63.

24 Pierre-Lambert de SAUMERY, *Les délices du pays de Liège,* cinq volumes, Liège, L. Kints, 1738-1744. J'emprunte les extraits verviétois au petit

livre de Pierre-Marie GASON, *Ce qu'il faut savoir de l'histoire de Verviers,* p. 18 à 24.

25 Cité, sans autre référence, par Joseph DELMELLE dans son « Guide littéraire de Verviers » paru dans le n° 1 des *Cahiers de Jean Tousseul,* 19741, p. 4.

26 Cité, sans autre référence, par F. YMART dans son ouvrage *Le carnet d'un flâneur : le vieux Verviers,* Verviers, Vinche, 1894, p. 79-81 (réédité en 2009 par Philippe Vivroux).

27 L. F. THOMASSIN, cité par Pierre-Marie GASON, *op.cit.,* p. 29 à 37.

28 *L'Hermitte en Belgique,* Bruxelles, Galand, 1827, tome I, p. 263 à 268.

29 Victor HUGO, *Lettres du Rhin* (lettre VIII du 4 août 1840).

30 Reproduit par le quotidien verviétois *Le Franchimontois* dans son n° du 19 octobre 1842.

31 Cité par Maurice THUNUS, *Sur les pas de la famille David,* Verviers, 1995, p. 59.

32 A. JOANNE, *Spa et ses environs,* Paris, Hachette, 1855, p. 113. Cité dans le dossier pédagogique de l'exposition de la province de Liège *Hugo. Je suis une force qui va,* Liège, 2002, p. 67.

33 K. BAEDEKER, *Belgique et Hollande,* Coblence, 1862, p. 29. Citation de la même provenance que la précédente.

34 N° du 5 septembre 1865. Citation de la même provenance que les deux précédentes.

35 François NIZET, *Voyage de Bruxelles à Aix-la-Chapelle,* 1881, cité par Joseph DELMELLE, *op.cit,* p. 11.

36 Paul BERTRAND, dans la revue *L'Emulation,* n° 11 de novembre 1896.

37 Cité par Charles PIRARD dans le n° 31 de *Temps jadis* en 1989. Idem pour la citation suivante.

38 Extraits cités dans Armand CARABIN, *Verviers vécu,* Aubel, Willems, 1985, p. 61-63.

39 « Verviers, une ville qui va de l'avant », *Femmes d'aujourd'hui,* 1991.

40 *Annuaire du Caveau verviétois,* 1878-79, p. 204-210.

41 *Idem,* 1881-82, p. 44-46.

42 *Le DoMiSol,* 4e année, n° 31, 14 janvier 1883.

43 Gustave VANWELKENHUYSEN, *Francis Nautet,* Verviers, L'Avant-Poste, 1931, p. 18-24.

44 Armand CARABIN. *Verviers littéraire anecdotique,* Aubel, Willems, 1981, p. 11.

45 Merci à Yves Bastin, du journal *La Meuse,* de m'avoir aimablement communiqué une édition originale et complète de ce curieux document.

46 Cité par Charles PIRARD dans le n° 31 de *Temps jadis* en 1989.

47 Henri GUILBEAUX, *Joseph Solwaster,* Genève, Editions de la revue « Demain », 1918, p. 7-11. Merci à Lucien Klinkenberg de m'avoir fait connaître jadis l'existence de ce roman.

48 Maurice FRONVILLE, pseudonyme de *Jacques Darroy,* édition à compte d'auteur (« Pour mes amis »), 1946, p. 181-183. Merci à Jacques Wynants de m'avoir signalé cet ouvrage.

49 William ZURSTRASSEN, « Une visite à Verviers », dans *La Mosaïque littéraire,* année 1878-79, p. 275.

50 *Bulletin du Caveau verviétois,* 1895-96, p. 88.

51 Texte cité par Joseph DELMELLE, *op.cit.*

52 « Verviers d'un point de vue touristique », in *Bulletin officiel du Touring-Club de Verviers,* juillet 1928, p. 331.

53 Rossano ROSI, *De gré de force,* Paris-Bruxelles, les Impressions nouvelles, 2005, p. 84-85. Ouvrage signalé par le professeur JeanMarie Klinkenberg dans un entretien paru sur le site *bestofverviers* en 2007.

54 Albert BONJEAN, « Aprilis », dans l'*Annuaire du Caveau verviétois,* 1884-85, p. 43-44.

55 Eugène BILSTEIN, « Rues industrielles », dans *Annuaire du Caveau verviétois,* 1894-95, p. 228.

56 Cité dans *Rue des Usines,* n° 1, 1978, p. 64.

57 Dans *Le Farfadet,* n° de juin 1902, p. 1.

58 Maurice FRONVILLE, *op.cit,*. p. 47 à 52.

59 François VINCENNES, *Une vie à rebours,* Transax, s. d., p. 25-26.

60 Emile GENS, « La Vesdre », dans l'*Annuaire du Caveau verviétois,* 1890-92, p.75-79.

61 Eugène BILSTEIN, « La Vesdre », dans le *Bulletin du Caveau verviétois,* 1895-96, p. 89-90.

62 Léon BRASSEUR, *A l'ombre du Vieux Chêne,* Verviers, Nicolet, 2e édition, 1926, p. 94.

63 Michel GRAINDORGE, *La promenade des Récollets,* Bruxelles, Vie Ouvrière, 1987, p. 79.

64 Henri Guilbeaux, *Joseph Solwaster,* Genève, Editions de la revue « Demain », 1918, p. 20-21.

65 *Idem,* p. 23-25.

66 Joseph BRONCKART, *Plus d'un demi-siècle de journalisme (18961953),* Andrimont, Vieux Temps, 2010, p. 19-20.

67 Joseph MEUNIER, *Par les chemins de Wallonie,* Bruxelles, Editions de Belgique, 1936, p. 126.

68 HELLÉ, *Silhouettes et profils verviétois,* Verviers, Le Travail, s. d, p. 198-200.

69 Citée par le dr. E. SEFFERD dans le n° 78 de *Temps Jadis* en 2003, p. 16.

70 Lucien KLINKENBERG et Jacques SPITZ, *Décors intérieurs verviétois,* Verviers, Aqualaine, 2007, p. 262.

71 André FONSNY et Jean-Claude SALEMI, *Cafés. Etat des lieux,* Bruxelles, Vie Ouvrière, 1987, p. 20-21.

72 Joseph BRONCKART, *op. cit*., p. 121-123.

73 Paul BERTRAND dans la revue *L'Emulation,* n° 11 de novembre 1896.

74 Henri GUILBEAUX, *op. cit*., p. 33-34.

75 Léon BRASSEUR, *op. cit*., p. 69.

76 Emile LAURENT, *Touchons du bois,* Verviers, Le Travail, 1960, p. 25.

77 *Idem.*

78 François VINCENNES, *Une vie à rebours,* Transax, s. d., p. 77-78.

79 « Les reliques du passé », dans Edmond DUESBERG, *Résonnances,* Verviers, Vinche, 1946, p. 18.

80 N° 59 de 1998, p. 9.

81 André FONSNY et Jean-Claude SALEMI, *op. cit.*, p. 22.

82 Henri GUILBEAUX, *op. cit.*, p. 35-38.

83 Jean LEKEU, « Guillaume Lekeu, 1870-1894 » dans le *Bulletin du Caveau verviétois,* 1894-95, p. 97.

84 Joseph MEUNIER, *op. cit.*, p. 129.

85 « Chronique de la Fashion », in *Journal de Verviers,* 31 mai 1846. Ce fut le premier article d'un quotidien local (et le seul durant très longtemps) à bénéficier d'une illustration, chose exceptionnelle pour l'époque.

86 Cités par André BLAVIER, *Occupes-toi d'Homélies,* Liège, Cheval d'Attaque, 1976, p. 103.

87 Jean-Simon RENIER, *Le Jardin de l'Harmonie,* Verviers, 1896,

88 F. YMART, *Carnets d'un flâneur : le vieux Verviers,* Verviers, Vinche, 1896, p. 74-75.

89 Paul BERTRAND, *op. cit.*

90 Mathieu BERTRAND ET Nicolas CHENOT, *Les églises paroissiales de Wallonie (1830-1940). Sélection raisonnée de l'inventaire. Province de Liège,* Namur, IPW, 2009.

91 Eugène BILSTEIN, dans *Annuaire du Caveau verviétois,* 1894-95, p. 226.

92 IDEM, dans *Bulletin du Caveau verviétois,* 1895-96, p. 23.

93 Pierre STEPHANY, *La Belgique en cent coups d'oeuil,* Bruxelles, Racine, 2006, p. 381-383.

94 Freddy JORIS, *Pierre Fluche,* Bruxelles, Gamma Press, 1997, p. 9-11.

95 Eugène BILSTEIN, dans *Bulletin du Caveau verviétois,* 1895-96, p. 87.

96 Paul BERTRAND, *op. cit.*

97 HELLÉ, *Silhouettes et profils verviétois,* Verviers, Le Travail, s. d., p. 65-66.

98 Luc HOMMEL, *La boutique Crickboom,* Bruxelles, La maison du Poète, 1941 (réédition de textes parus en 1921), p. 13.

99 « Avant que le souvenir ne s'éteigne », in *Annales de la Fondation Hardy,* n° 12, 2001, p. 80 et 90-91.

100 « Exils » par Maria ROGGEMAN in *Annales de la Fondation Hardy,* n° 2, 1991, p. 80.

101 Martin LEJEUNE, « Lu r'tour à Dison », Dison, Fondation Adolphe Hardy, collection « Portraits et profils », n° 2.

102 Cité par Pierre STEMBERT, *L'Alphabet de Dison et d'Andrimont,* Jalhay, Amélie Production, 1997, p. 43.

103 Béatrice SZAPIRO, *Christian Beck. Un curieux personnage,* Paris, Arlea, 2010, p. 19.

104 Rossano ROSI, *De gré de force, op.cit.*, p. 93-94.

105 Maurice PIRENNE, *Les constructions verviétoises du XVe au XXe siècle,* Verviers, Leens, 1927, p. 114-115.

106 Léon BRASSEUR, *op. cit,* p. 62.

107 *Idem.*

108 Michel GRAINDORGE, *op. cit,.* p. 12.

109 Paul BERTRAND, *op. cit.*

110 Maurice PIRENNE, p. 117.

111 *Idem,* p. 116.

112 Michel GRAINDORGE *La promenade des Récollets,* Bruxelles, Vie ouvrière, 1987, p. 6.

113 Eugène BILSTEIN dans *l'Annuaire du Caveau verviétois,* 1894-95, p. 227.

114 Joseph MEUNIER. « Les charmes de Verviers », dans *Par les chemins de Wallonie,* Bruxelles, Editions de Belgique, 1936, p. 135.

115 Léon Norgez, *En ce temps là Elisabeth,* Namur, Dejoie, 1973, p. 58-59.

116 Joseph BRONCKART, *op. cit.,* p. 31-32.

117 Léon BRASSEUR, *op. cit, p. 23-24.*

118 Paul BERTRAND, *op. cit.*

119 Freddy JORIS, *1906. Une saga verviétoise,* Verviers, Editions des Champs, 2006, p. 115.

120 Eugène BILSTEIN, dans *Bulletin du Caveau verviétois,* 1895-96, p. 23.

121 Arnold COUCHARD, « Restons dans l'ombre », dans le recueil du même titre, Verviers, Editions Somnambules, 2007, p. 161.

122 Eugène BILSTEIN, *idem.*

123 Joseph MEUNIER, *op. cit.,* p. 131.

124 Henri GUILBEAUX, *op. cit.,* p. 16-19 et 79-80.

125 Luc HOMMEL, « Charles Michaux », dans *La boutique Crikboom,* Bruxelles, La Maison du Poète, 1941, p. 39 et 45.

126 Jean DESHOUGNES, *La petite histoire de la Gileppe,* Verviers, Leens, 1949, p. 60-61.

127 Luc SANTE, *L'Effet des faits*, Arles, Actes Sud, coll. « Un endroit où aller », 1999, p. 86-91. Rééd. Actes Sud, coll. « Babel », 2001.

128 Luc HOMMEL, « Le gosse », dans la revue *Le Farfadet,* n° de janvier 1913.

129 Michel GRAINDORGE, *op. cit.,* p. 23

130 Arnold COUCHARD, *op. cit.,* p. 162.

131 Joseph MEUNIER, *op. cit.,* p. 134.

132 Maurice PIRENNE, *op. cit..,* p. 35-36.

133 *L'Hermite en Belgique, op. cit..,* p. 269.

134 Maurice PIRENNE, *op. cit..,* p. 217-219.

135 Léon BRASSEUR, *op. cit..,* p. 69.

136 Maurice PIRENNE, *op. cit..,* p. 164-165.

137 Dans le *Bulletin officiel du Touring-Club de Belgique,* 34e année, n° 14, 15-7-1928, p. 313.

138 F. YMART, *Le vieux Verviers,* Vinche, 1894, p. 30.

139 Jules PEUTEMAN, *Bulletin du Touring-Club, op. cit.,* p. 328.

140 Henri GUILBEAUX, *op. cit.,* p. 25.

141 Joseph MEUNIER , *op. cit.,* p. 131.

142 Maurice PIRENNE, *op. cit.,* p. 27.

143 Karl GRÜN, « A la statue de Chapuis », dans l'*Annuaire du Caveau verviétois,* 1882-83, p. 86-88.

144 *Souvenir de la manifestation du 20 mars 1896,* Verviers, Feguenne, 1896, p. 39-42.

145 SAUMERY, *Délices du pays de Liège, op. cit.*

146 Pierre STEPHANY, *La Belgique en cent coups d'oeuil*, Bruxelles, Racine, 2006, p. 383.

147 Maurice PIRENNE, *op. cit.,* p. 81-83.

148 *Idem,* p. 31-32.

149 *Idem,* p. 79-80.

150 *L'Hermite en Belgique, op. cit.,* p. 262-263.

151 Jacques PIRENNE, dans *Henri Pirenne, hommages et souvenirs*, sous la direction de Jules DUESBERG, Bruxelles, Nouvelle Société d'Editions, 1938, p. 8-9.

152 Léon NORGEZ, *En ce temps là Elisabeth,* Namur, Dejoie, 1973, p. 181.

153 F. YMART, *Le vieux Verviers,* Verviers, Vinche, 1894, p. 51-52.

154 Eugène BILSTEIN, dans le *Bulletin du Caveau verviétois,* 1895-96, p. 88.

155 Michel GRAINDORGE, *La promenade des Récollets,* Bruxelles, Vie ouvrière, 1987, p. 79.

156 Joseph GELIS, *Epars, tardifs,* Dison, Fondation Hardy, 1998, p. 11.

157 Lettre à Jean WISIMUS publiée dans *Le Trait d'Union* en 1933.

158 « Souvenirs du Collège », dans *Le Trait d'Union,* n° 4 de 1948.

159 André MOLITOR, *Souvenirs,* Gembloux, Duculot, 1984, p. 59 et 84.

160 Cité par Albert Denis dans *Temps jadis* n° 62, p. 9. en 1999.

161 HELLÉ, *Silhouettes et Profils verviétois,* Verviers, Le Travail, s. d., p. 262.

162 Michel GRAINDORGE, *op. cit.,* p. 57.

163 André BLAVIER, *Occupe-toi d'Homélies,* Liège, Cheval d'Attaque (Yellow Now), 1976, p. 49-51.

164 *L'Hermite en Belgique,* p. 271-272.

165 Eugène BILSTEIN, dans l'*Annuaire du Caveau verviétois,* 1894-95, p. 227.

166 Maurice PIRENNE, *op. cit.,* p. 100-102.

167 Gustave RUHL, « Quelques mots sur l'ancienne église St-Remacle », dans *Verviers-Album,* tome 1, 1885, p. 124.

168 Henri POETGENS, *Souvenirs de Verviers-Ancien,* Verviers, Feguenne, 1896, p. 18.

169 Léon NORGEZ, *op. cit.* p. 57.

170 Lorsque je l'ai recopié voici trente cinq ans, le manuscrit figurait dans une farde « Chansons diverses » cotée 136-4 dans le Fonds Weber de la Bibliothèque communale.

171 Henri POETGENS, *op. cit.,* p. 10.

172 Christian LIBENS et Claude RAUCY, *Sur les pas des écrivains en Ardenne,* Bruxelles, Les Editions de l'Octogone, 1999, p. 199-200.

173 Jacques DIEU, *Cinquante ans de culture Marabout,* 478 pages.

174 Elisabeth LANGE, *La part de l'Ange,* Verviers, Nostalgia, 2002, p. 104.

175 *L'Hermite en Belgique, op cit.,* 1827, p. 268-269.

176 F. YMART, *op. cit.,* p. 45-46.

177 THIL-LORRAIN, *op cit.,* p. 317.

178 Honoré LEJEUNE, *Croquis spadois et verviétois,* Verviers, Office international de publicité, 1905, p. 48 à 52.

179 Guy DELHASSE, *Hibakusha,* Paris, Editions Lignes Noires, 2000, p. 132.

180 *Verviers-Album,* 1884-1886, tome 1, p. 176.

181 *Le Farfadet,* n° d'octobre 1903.

182 Reproduit dans F. JORIS, *Pierre Fluche, op. cit.,* p. 243.
183 *Verviers bonne ville a trois cent ans,* 1951, p. 9 à 19.

184 Léon NORGEZ, *En ce temps là Elisabeth,* Namur, Dejoie, 1973, p. 121.

185 Victor HUGO, *op. cit.*

186 K. BAEDEKER , *op. cit.* p. 28.

187 Dans son roman *L'Ardennaise,* extrait cité par C. LIBENS et C. RANCY, *op. cit.,* p. 199.

188 HELLÉ, *Silhouettes et Profils, op. cit.,* p. 183.

189 Jean DESHOUGNES, *La petite histoire de la Gileppe,* Verviers, Leens, 1949, p. 50-51.

190 *Lu grève des Monumins d'Vervî,* Verviers, éditions Hubert Jongen, s. d.

191 *Chansons verviétoises d'autrefois,* JPH Productions.

INDEX DES AUTEURS CITÉS OU EVOQUÉS

BAEDEKER, Karl 67, 297
BASTIN, Lydia 127, 202
BAUWENS, Catherine 11
BEAUPAIN, Mathieu 11, 77-81
BECK, Christian 185
BERTRAND, Paul 68, 145-146, 166, 173, 188-189, 199
BILSTEIN, Eugène 11, 106, 114, 125-126, 169, 173, 195, 200, 202-203, 254, 267
BIRÉ, Edmond 7
BLAVIER, André 163, 261-263
BONJEAN, Albert 11, 92, 97, 113
BRASSEUR, Léon 11, 126, 147, 186, 187, 197, 220, 288
BRONCKART, Joseph 133-134, 143-145, 196-197

CARABIN, Armand 10, 86
CHAUVIAUX, Maurice : voir FRONVILLE, Maurice
CHRISTOPHE, Lucien 11, 106-107, 290
COUCHARD, Arnold 202, 214
Le Courrier des Campagnes, 22, 61-65
DAVIGNON, Henri 11, 19, 23-24, 27, 28, 297
DECHESNE, Laurent 256-257
DE LACRETELLE, Jacques 69
DELCOUR, Alfred 115-116
DELHASSE, Guy 10, 287
DELHEZ, Clotilde 48-50
DELMELLE, Joseph 10
DE REIFFENBERG, Frédéric (*L'Hermite en Belgique*) 29, 59-60, 219, 246-247, 267, 277
DESHOUGNES, Jean 210-211, 299
DESONAY, Fernand 42-48
DE WERGIFOSSE, André 20-22
DIEU, Jacques 275
DRAECK, Anton B. 56-57
DUESBERG, Edmond 11, 150
FETTWEIS, Emile-Joseph 11
FETTWEIS, Victor 287
FLUCHE, Pierre 290
FONSNY, André 139, 153
Le Franchimontois 22, 61-65
FRÉDÉRIC, Gustave 67
FRONVILLE, Maurice 99-100, 116-119
F.T. 22, 61-65
GASON, Pierre-Marie 321
GASPARD, Renée 152
GAUTIER, Théophile 30
GÉLIS, Joseph 11, 15, 177-178, 255
GENS, Emile 123-125
GHÉON, Henri 19
GOMZÉ, Corneil 92-94, 288
GRAINDORGE, Michel 126-127, 187-188, 194, 213, 254, 261
GRÜN, Karl 11, 80-82, 86, 210-211, 228-230
GUEUX, Jacques 114-115

GUILBEAUX, Henri 11, 97-99, 131-133, 146, 153-154, 207-209, 227
GURDAL, Auguste 231-232
HANS, Henri 37-38
HELLÉ : voir Emile LAURENT
HOMMEL, Luc 11, 176, 209-210, 213
HUGO, Victor 7, 8, 11, 29, 60, 67, 88, 92, 297
HURDEBURE, M. 180
JARRY, Margret 11, 70-73
JOANNE, A. 66
JOB, Armel 9, 10
JORIS, Freddy 171-172, 199-200
Le Journal de Verviers 161-163
KERF, Norbert 177-178
KLINKENBERG, Lucien 12, 138
KLINKENBERG, Jean-Marie, 185, 323
LANGE, Elisabeth 276
LAURENT, Emile 11, 36, 135-137, 147-148, 175-176, 261, 299
LEJEUNE, Honoré 281
LEJEUNE, Martin 11, 180
LEKEU, Jean 155
L'HERMITE : voir DE REIFFENBERG.
LIBENS, Christian 9, 10, 275
LOBET, Simon 270-272
LORRAIN : voir THIL-LORRAIN
MALRAUX, André 8
MATERNE, Michel : voir THIL-LORRAIN
MÉRIMÉE, Prosper 7
MEUNIER, Joseph 135, 161, 195, 207, 214, 227
MOLITOR, André 257-258
NAUTET, Francis 11, 83-86
NISARD, Désiré 65
NIZET, François 67
NOËL, Pol 41-42, 236-242, 303
NORGEZ, Léon 11, 195-196, 253, 268, 295
Le Perroquet de Spa 57-59
PEUTEMAN, Jules 107-108, 222-223
PIRARD, Charles 37
PIRENNE, Henri 11, 221, 256

PIRENNE, Jacques 247-248
PIRENNE, Maurice 11, 186, 193-194, 215, 219, 220-221, 228, 235, 245-246, 267-268
POETGENS, Henri 269, 275
POTELLE, Jean-François 12
POUMAY-BARBIERE, Paulette 319
QUOILIN, Maurice 86
RAMET, Alphonse, 200-201
RAUCY, Claude 275
RENIER, Jean-Simon 11, 86-94, 163-165, 181
RENSONNET, Paul J. 11
ROGGEMAN, Maria 180
ROLAND, François 303
ROSI, Rossano 108, 185
RUHL, Gustave 268
SALEMI, Jean-Claude : voir André FONSNY
SANTE, Luc 212
SAUMERY 11, 55-56, 233
SCHAUSS, Christine 11
SCHOONBROODT, Léon : voir NORGEZ, Léon
SEFFERD, Emile 137, 152
SOUGUENET, Léon 68
STEPHANY, Pierre 170-171, 235
SZAPIRO, Béatrice 185
TAPON-FOUGAS, Francisque 163
TODT, Fernand : voir DESHOUGNES, Fernand
THIL-LORRAIN 11, 35, 50, 281
THOMASSIN, L.F. 59
THUNUS, Maurice 321
Le Travail 290
VANWELKENHUISEN, Gustave 84-85
VINCENNES, François 119-120, 149
WEBER, Armand 230-232, 270
WYNANTS, Jacques 12, 323
YMART, F. 165-166, 222, 253-254, 280
ZURSTRASSEN, William 105-106

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

- Guy Focant (SPW, Dpt. du Patrimoine) : 26, 52, 76, 96, 102, 120, 128, 130, 140, 142, 155, 158, 189, 190, 218, 296 et couvertures.

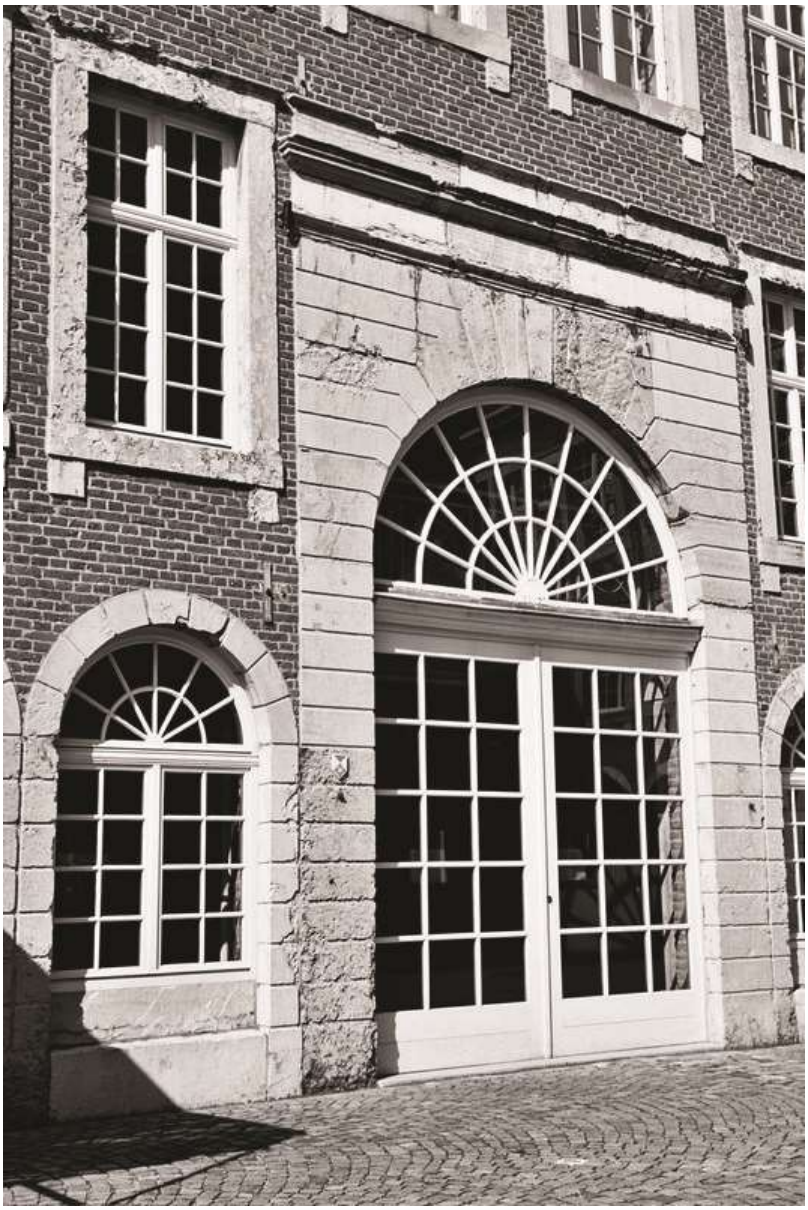
- Fondation Adolphe Hardy : 283.

- Institut du Patrimoine wallon : 166, 272, 279.

- Freddy Joris : 12, 14, 16, 18, 25, 31, 34, 40, 51, 104, 109, 122, 127, 151, 157, 172, 174, 179, 181, 184, 232, 233, 249, 259, 274, 284, 286, 294, 298, 306.

- Philippe Magermans : 32, 54, 101, 110, 112, 168, 182, 192, 198, 203, 204, 206, 215, 216, 223, 224, 226, 234, 252, 264, 266, 278, 338.

- Musée de Mariemont : 94.



La cour de l'ancienne usine Bettonville, maison natale du poète Jean Vallée

TABLE DES MATIÈRES

Introduction ---------- p. 7

Prologue ---------- p. 13

Poème de Joseph Gélis, « Chez nous »

1. En arrivant par l'Ouest (de Tancrémont à Ensival) ---------- p. 17

Le vieux bon Dieu. Le fort de Tancrémont. Les Mazures. Pepinster. La route de la vallée. Ensival. La ligne de chemin de fer.

2. Villages sur les collines
(Lambermont, Petit-Rechain, Stembert, Heusy) ---------- p. 33

3. Regards extérieurs, de 1740 à 1991 ---------- p. 53

Saumery, Draeck, Le Perroquet de Spa, Thomassin, L'Hermite en Belgique, Le Courrier des Campagnes, Désiré Nisard, Victor Hugo, Karl Baedeker, Adolphe Joanne, Gustave Frédéric, François Nizet, Paul Bertrand, Léon Souguenez, Jacques de Sacretelle, Femmes d'Aujourd'hui.

4. Les Verviétois parlent aux Verviétois ---------- p. 75

Mathieu Beaupain, Karl Grün, Francis Nautet, la querelle Grün-Nautet, Jean-Simon Renier, Corneil Gomzé, Albert Bonjean, Henri Guilbeaux, Maurice Fronville.

5. Panoramas de haut en bas ---------- p. 103

Les escaliers de la Paix. Les hautes Mezelles.

6. Autour des Usines ---------- p. 111
Albert Bonjean, Eugène Bilstein, Jacques Gueux, Alfred Delcour, Maurice Fronville, François Vincennes.
7. La Vesdre, bien sûr ---------- p. 121

Emile Gens, Eugène Bilstein, Léon Brasseur, Michel Graindorge.

8. Des gares et des trains ---------- p. 129

Verviers-Ouest. Verviers-central. L'architecte Emile Burguet. Le buffet de la gare.

9. Autour du Théâtre ---------- p. 141

Le monument de la Victoire. Le Théâtre. Le buste de Renier. Le café du Théâtre. Le Manège. Le monument à Lekeu.

10. Le quartier de l'Harmonie ---------- p. 159

La rue de la Concorde. Le parc de l'Harmonie. Le kiosque. Le pont du Chêne. Saint-Antoine.

11. De Hodimont à Dison ---------- p. 167

La rue de Hodimont. Rue de la Chapelle. Rue Jules Cerexhe. Montagne de l'Invasion. Rue des Fabriques. St-Roch. Le sculpteur Joseph Gérard. Place Luc Hommel. La maison Hardy. Rue de l'Industrie. St-Fiacre.

12. Autour de la rue du Palais ---------- p. 183

La maison de Christian Beck. La maison Klinkenberg. L'Académie. Le Palais de Justice. Chaussée de Heusy. La prison.

13. Les boulevards ---------- p. 191

La maison Marcotte. Ste-Julienne. Les villas. Le monument Vieuxtemps. Le château Peltzer. La tourelle. Séroule.

14. De la rue du Brou à Crapaurue ---------- p. 205

Rue du Brou. Le collège SFX. La fontaine David. Place Verte. Le Grand Bazar. Crapaurue. La maison Moulan.

15. Autour de l'Hôtel de Ville ---------- p. 217

L'hôtel de ville. Le perron. Rue de Heusy. Rue Bouxhate.

16. Place du Martyr et rue du Collège ---------- p. 225

Place du Martyr. Notre-Dame. La statue de Chapuis. Armand Weber. StLambert. Le marchand de ploquettes. L'orphelinat des filles. La Grand Poste.

17. Rue des Raines et des Alliés ---------- p. 243

La maison Lambrette. La maison Cornet. L'ancien Austerlitz. La maison Pirenne.

18. Du pont d'al Cutte aux Récollets ---------- p. 251

Le christ. La promenade des Récollets. L'Athénée. L'ancienne Bibliothèque. André Blavier.

19. St Remacle et Sommeleville ---------- p. 265

St-Remacle. L'ancienne église. Place Sommeleville. L'hôtel Biolley. Le poème attribué à Lobet.

20. De Pré-Javais aux Gris-Chevris ---------- p. 273

Rue Raymond. Marabout rue de Limbourg. L'ancien casino. Renoupré. La tombe de Mary.

21. La cité des morts ---------- p. 285

Le cimetière. Les tombes de Vieuxtemps, de Gomzé et de Fluche. Le monument aux artistes.

22. De Stembert à la Gileppe ---------- p. 293

La chapelle de Halloux. Limbourg. Dolhain. La Gileppe.

23. Epilogue ---------- p. 301

Chanson « La grève des monuments de Verviers ».

Notes biographiques ---------- p. 307

Références ---------- p. 319

Index des auteurs ---------- p. 333

Table des matières ---------- p. 339

(Du même auteur : suite)

En collaboration

Le Forum de Liège et l'œuvre de Jean Lejear (avec Jacques Barlet), Namur, IPW, 2008, 60 p.

Sur les traces du mouvement wallon (avec Frédéric Marchesani), Namur, IPW, 2009, 220 p.

Verviers, 250 ans de résistance (avec Jean-François Potelle), Mons, Le Cerisier, 2009, 356 p.

Ma Terre. La Meuse pour horizon (avec Corinne Boulangier), Namur-Bruxelles, IPW-RTBF, 2010, 200 p.

Ma Terre. Ils ont bâti des montagnes (avec Corinne Boulangier), NamurBruxelles, IPW-RTBF, 2011, 216 p.

Conception et direction scientifique

Le patrimoine majeur de Wallonie, Namur, Région wallonne, 1993, 496 p.

Wallonie, Atouts et références, Namur, Région wallonne, 1995, 464 p.

L'Aventure régionale. Soixante témoins pour soixante temps forts, Bruxelles, Editions Luc Pire, 2000, 358 p.

Le XIXe siècle verviétois, Verviers, CTLM, 2002, 380 p.

Le Patrimoine verviétois, Verviers, Aqualaine, 2004, 142 p.

Achevé d'imprimer en août 2011 sur
les presses de l'imprimerie Bietlot à Gilly